



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

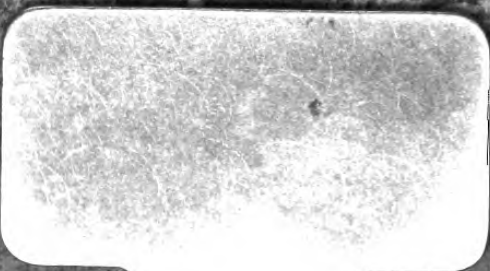
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS. 168 e. 31



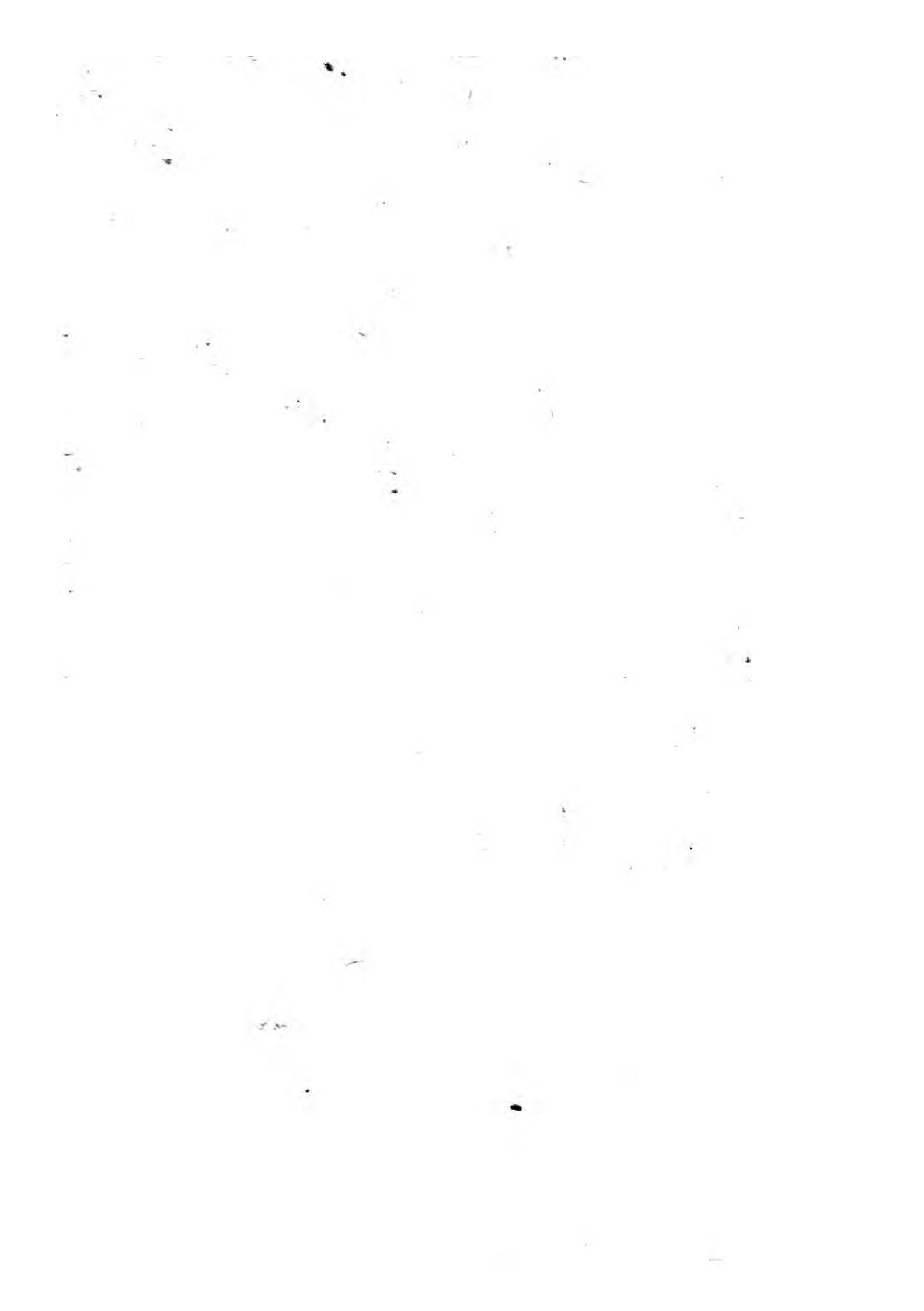


1.800

11

Medicine Autograph

in 17: Dubois





RECUEIL

DE

POESIES

DE M. SEDAINÉ.

SECONDE ÉDITION;

*Revue & augmentée des Pièces faites depuis
la première, & de plusieurs Airs notés.*



Et se trouve à Paris,

Chez **DUCHESNE**, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LX.





AU LECTEUR.

UN Livre sans Préface , est une femme de condition sans rouge ; cela n'annonce point. Aussi ai-je envie d'en mettre une à ce Recueil ; & pour la rendre plus singulière , j'ai dessein d'y dire la vérité. Ainsi je me garderai bien de dire pour excuse de ce que je me fais imprimer , que mes amis m'ont forcé de donner ces Vers au Public ; qu'on me les a dérobés ; que je sçavois qu'on alloit en faire une édition informe. Non , ce n'est point tout cela. Il y a quelque tems qu'on imprima une petite Picce intitulée : *Epître à mon Habit*. L'Editeur en avoit supprimé les Vers de la fin , & la faisoit finir par une virgule ; ce qui n'y mettoit aucun sens. Le Mercure du mois suivant en retrancha encore une douzaine de vers ; de sorte que loin de ressembler à certain Poëme qu'on a vû croître d'édition en édition jusqu'à la septième , mon Epître couroit le risque d'être à la fin réduite au seul titre. Cependant malgré son irrégularité , il se trouva plusieurs Rimeurs assez modestes

pour vouloir l'adopter. Je l'appris , & mon amour-propre s'en autorisa pour me faire abjurer le serment de ne me jamais faire imprimer. Vous êtes , me disoit-il , soupçonné d'un mensonge , d'un plagiat ; le cas est sérieux , la probité y est intéressée , réclamez votre Epître ; & pour justifier le droit que vous y avez , joignez-y quelques nouvelles productions à peu-près du même ton : on sera plus disposé à croire que vous l'avez faite , lorsqu'il sera démontré par pieces de comparaison que vous avez pû la faire. L'amour-propre est persuasif : je volai sur le champ chez un Libraire , mon Epître à la main. Monsieur , me dit-il au premier coup d'œil , on a déjà vû cela ; & puis, toujours des feuilles volantes ! Faites-nous des volumes, Monsieur, des volumes. On ne vous demande pas des chefs-d'œuvre ; mais que cela supporte une reliûre.

J'avois mon corps de réserve en poche. J'ai peut-être , lui dis-je , ce qu'il vous faut. Mon homme fit mine de parcourir des yeux quelques Pieces , & me dit dédaigneusement : j'ai dans l'idée que cela ne fera pas fortune ; songez qu'on ne connoît pas votre nom , & le nom fait passer bien des choses. J'aurois pû répondre que le nom ne fait pas les Pieces ; que ce sont au contraire les Pieces qui font un

nom ; que le plus illustre de nos Ecrivains n'avoit point de nom , lorsqu'il avoit débuté ; & bien d'autres choses dont peut-être il ne m'auroit pas sçu gré : mais je renfermai mon dépit , ferrai mes Pieces , & les envoyai droit à la Haye , d'où elles sont revenues tout imprimées. Je leur fouhaite une bonne fortune : mais je ne pousse pas la présomption jusqu'à m'assurer qu'elles l'aurent ; car le tems est passé , où l'on se faisoit une grande réputation avec de petits Vers. J'ai regret , au lieu de m'être amusé à ces frivolités , de n'avoir pas donné une Piece au Théâtre. Au cas qu'elle n'eût pas pris , j'aurois eû du moins la consolation de pouvoir dire : c'est une cabale qui a prévalu ; c'est un Acteur qui a mal joué ; c'est le froid , c'est le chaud : mais pour un Recueil imprimé , si on ne l'achete pas , tout ce que j'aurai à dire , c'est que le goût s'éteint en France ; qu'on ne pense plus ; qu'on ne sent plus même : & je crois que je le dirai.

J'ai mis fort à leur aise ceux qui voudront me deviner ; non pas que j'aie placé au Frontispice , ni mes qualités , ni l'anagramme de mon nom : mais on lira quelques détails qui pourront au moins faire deviner ma profession ; & je m'attends bien que quelque lecteur , qui y aura pris garde , pourra me dire par forme d'avis : *Soyez plutôt Mâçon.*

Mais pourquoi ne ferois-je pas Mâçon & Poëte ? Apollon , mon Seigneur & Maître , a bien été l'un & l'autre. Pourquoi ne tiendrois-je pas un petit coin sur le Parnasse auprès du Menuisier de Nevers ? Pourquoi n'associerois-je pas ma truelle au villebrequin de M^e Adam. Je sçais bien qu'on a lieu de se défier qu'un Mâçon Poëte ne mâçonne mal , & qu'un Poëte Mâçon ne fasse de méchans Vers. Là-dessus j'ai fait mon choix : j'aime encore mieux passer pour mal versifier , que pour mal bâtir ; c'est pour vivre que je suis Mâçon : je ne suis Poëte que pour rire.

NOTA. Quoique cette Préface , qui convenoit à la premiere édition de mes ouvrages , convienne moins à celle-ci , & manque de justesse en quelques circonstances , je l'ai laissée telle qu'elle étoit , parce qu'on m'a dit qu'elle avoit plu ; & j'aurois de la peine à en faire une nouvelle qui eût le même sort.





A

M A D A M E L. C.



CONTRE le cœur en vain la raison se mutine ;
Il est toujours en nous un penchant qui domine ;

Malgré tous nos efforts il perce, & se fait jour ;
Et de tous nos penchans le plus fort , c'est l'amour.
Il est pourtant des cœurs que le ciel fit de glace ,
Devant qui deux beaux yeux n'ont jamais trouvé grace ;
Et qui n'ont , sans amour , qu'un mouvement distinct ,
Qu'on doit à la nature , & qu'acquitte l'instinct.
Mais qu'ils ne soient pas fiers de ce triste mérite :
D'un penchant, quelqu'il soit, le cœur n'est jamais quitte ;
Son vuide lui fait peur ; & s'il ne peut aimer ,
Il se crée un objet qui puisse l'enflammer.
Tel en un lieu stérile , un flexible lierre
Obligé de ramper tristement sur la terre ,
S'accroche à des cailloux , si ses tendres rameaux
Ne peuvent point atteindre aux branches des ormeaux.
Mais cette phrase en vain seroit brillante ou neuve ;
Une comparaison ne peut servir de preuve.
La vérité veut plus , & pour la prouver mieux

A

Un exemple à l'instant se présente à mes yeux.

Près d'un tas de papiers barbouillés d'écriture ,
 Orgon enveloppé dans une couverture ,
 Depuis trois jours entiers ne vivant que de pain ,
 Reste sur son pupitre une plume à la main.
 Du doux plaisir d'aimer loin que son cœur jouisse ,
 Orgon , le sombre Orgon ne croit pas qu'on le puisse.
 Mais quels sont les accès qui viennent le troubler ?
 Pour savoir ce qu'il fait , écoutons-le parler.

» Divin problème , enfin je viens de te résoudre ,
 » Et tes difficultés se réduisent en poudre.
 » Ma joie à ces calculs ne peut se contenir.
 » Si je n'avois passé ces trois nuits sans dormir ,
 » Serois-je si content ? Algebre , que j'adore ,
 » Tu me fais triompher : oui , nouveau Pythagore ,
 » Enchanté du succès qui vient combler mes vœux ,
 » Aux Muses volontiers j'immolerois cent bœufs.

Orgon , à votre avis , n'a-t-il pas dans son ame
 Un objet qui vaut bien une amoureuse flamme ?
 Et dans ses mouvemens cède-t-il à Dracon ,
 Qui passe à soupirer trois nuits sous un balcon ?
 Citerai-je Damis qu'un penchant invincible
 Fait voler sur les pas d'un sanglier terrible ?
 D'autre côté Cléon fait venir à grands frais
 Des livres recherchés , & ne les lit jamais.
 Entouré de serins de différens plumages ,
 Drusus passe sa vie à nettoyer des cages.

Alcidas d'une main faite pour l'esponçon,
S'occupe à découper des châteaux de carton.
Nommerai-je l'Acteur, le Joueur, le Fleuriste ?
Le... que sçais-je ? On auroit plutôt fait une liste
De ces auteurs sans verve & de ces étourneaux
Qui de leur froids écrits grossissent nos journaux.

Aussi foible qu'eux tous, souvent dans mon délire
En grand secret j'ai pris, ou cru prendre la lyre ;
Et sage en même-tems je laissois mes écrits
Dans le réduit obscur où leur sort les a mis.
Mais vous avez, Philis, étourdi ma prudence ;
Je ne pus sur mes Vers observer le silence ;
Enivré de l'encens d'un éloge flatteur,
Je dis : Ils sont de moi. Vainement un auteur
S'obstine à se cacher ; la vanité contrainte
Paroît sur son visage, & démasque la feinte.

Soite présomption ! Quand le Ciel bienfaisant
D'un esprit enchanteur m'auroit fait le présent,
L'état qu'il m'a prescrit est peu fait pour l'étude ;
Et le Dieu du Parnasse aime la solitude.
Boileau dans des jardins qu'ornoit le chevreuil
N'étoit importuné que des oiseaux d'Auteuil.
Libre du triste soin qui sans cesse m'opprime,
Son seul travail étoit de chercher une rime ;
Par lui cent artisans dirigés, employés,
De leurs travaux par lui n'étoient pas soudoyés ;
Des maçons effrénés, des manoeuvres rustiques

Ne l'étourdissoient point de leurs accens gothiques.
Il pouvoit plaire , hélas ! le Ciel à ses pinceaux
Ne présentoit jamais que de rians tableaux,
Admiré dans Paris , sortoit-il de la ville :
Un Sage , un Lamoignon , l'attendoit à Bavielle.
Libre enfin dans ce lieu cet homme vraiment grand
Permettoit aux vertus de disposer du rang ;
Et la poudre du greffe au Satyrique illustre ,
Bien loin d'être une tache , étoit un nouveau lustre.
S'il se livroit au feu qui produit les bons Vers ,
Il ne les offroit point aux yeux de l'Univers ,
Que de sages amis , que des esprits sublimes ,
N'eussent dans le creuset épuré ses maximes ,
Et séparé l'or faux qu'il falloit rejeter.
Eh ! quels sont les amis que j'ai pû consulter ?
Sont-ce ces Limosins , que , comme l'hirondelle ,
L'hiver fait disparoître , & le printems rappelle ?
Seroit-ce un Auvergnac , un Suisse , un Bas-Normand ,
Qui ne fait de françois que ce mot ; De l'argent ?
Heureux , heureux encor qu'en proie aux barbarismes
Je ne fasse en parlant que quelques solécismes ,
Et qu'admettant des mots de différens patois ,
Je n'écrive des Vers Picards & Champenois !
Oui ; mais , me dira-t-on , jadis dans l'abondance
Quelqu'un prit soin du tems qui suivit votre enfance.
Ma vanité craint peu de lever le rideau ,
Et de mes premiers jours regarder le tableau.

Avant que le soleil pénétrant l'atmosphère
Eût porté ses rayons jusques sur l'hémisphère ,
Arraché chaque jour à l'humble matelas ,
Où souvent le sommeil me fuyoit quoique las ,
J'allois les reins ployés ébaucher une pierre ,
La tailler , l'applanir , la retourner d'équerre.
Souvent le froid m'ôtoit l'usage de la voix ;
Et mon ciseau glacé s'échappoit de mes doigts :
Le soleil dans l'été frappant sur des murailles ,
Par un double foyer me brûloit les entrailles.
La rigueur des saisons , la peine de mes mains ;
N'étoient que mes travaux , & non pas mes chagrins ;
Un tempérament foible , une santé peu ferme ,
N'annonçoient à mes maux que le trépas pour terme ;
Et l'âge déployant en moi le sentiment ,
Par ce présent funeste augmentoit mon tourment.
Enfans efféminés de Virgile & d'Horace ,
Est-ce là le chemin qui conduit au Parnasse ?
Et Thalie , à des doigts chargés de durillons ,
A-t-elle osé jamais confier ses crayons ?
Mais devois-je oublier que ma Muse craintive
Rendit souvent , Philis , votre oreille attentive ?
Que même votre main à mes foibles écrits
Sut , en les transcrivant , donner un nouveau prix ?
Que votre estime fut la preuve la plus rare
Du succès.... Mais je sens que ma plume s'égare :
Votre bonté fit tout ; hélas ! cette bonté

Est dans votre existence une nécessité ;
Les Dieux vous l'ont donnée , afin de nous apprendre
Que jointe avec l'esprit , l'ame peut être tendre ,
Vertueuse , sensible , & ne goûtant , comme eux ,
De bonheur que celui de faire des heureux.
Faites-en un , Philis , acceptez mes ouvrages ,
Peu connus , il est vrai : mais s'ils ont vos suffrages ;
Et ceux de cet époux rival de vos vertus ,
Ils seront trop payés , je ne veux rien de plus ;





RECUEIL

DE

POESIES

DE M. SEDAINÉ.



ÉPITRES, ET DISCOURS.

A MON HABIT.

AH ! mon habit, que je vous remercie,
Que je valus hier, grace à votre valeur !
Je me connois ; & plus je m'appécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon Tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un Talisman vainqueur ;

A iv

Capable de gagner & l'esprit & le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie ,
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !
Auprès de la maîtresse & dans un grand fauteuil ,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire ,
J'eus le droit d'y parler & parler sans rien dire.

Cette femme à grands falbalas

Me consulta sur l'air de son visage ;

Un Blondin sur un mot d'usage ;

Un Robin sur des operas ;

Ce que je décidai fut le *nec plus ultra*.

On applaudit à tout , j'avois tant de génie !

Ah ! mon habit , que je vous remercie !

C'est vous qui me valez cela !

De complimens bons pour une maîtresse

Un petit-maître m'accabla ,

Et , pour m'exprimer sa tendresse ,

Dans ses propos guindés me dit tout Angola.

Ce Poupart à simple tonsure ,

Qui ne songe qu'à vivre , & ne vit que pour soi ,

Oublia quelque tems son rabat , sa figure ,

Pour ne s'occuper que de moi.

Ce Marquis , autrefois mon ami de Collège ;

Me reconnut enfin , & du premier coup d'œil

Il m'accorda par privilège

Un tendre embrassement qu'approuvoit son orgueil.

Ce qu'une liaison dès l'enfance établie ,

Ma probité , des mœurs que rien ne dérégla ,
 N'eussent obtenu de ma vie ,
 Votre aspect seul me l'attira.

Ah ! mon habit , que je vous remercie !

C'est vous qui me valez cela.

Mais ma surprise fut extrême :

Je m'aperçus que sur moi-même

Le charme sans doute opéroit.

J'entrois jadis d'un air discret ;

Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise

J'écoutois en silence , & ne me permettais

Le moindre si , le moindre mais ;

Avec moi tout le monde étoit fort à son aise ,

Et moi je ne l'étois jamais ;

Un rien auroit pû me confondre :

Un regard , tout m'étoit fatal ;

Je ne parlois que pour répondre ;

Je parlois bas , je parlois mal.

Un sot Provincial arrivé par le coche

Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau ;

Je me mouchois presqu'au bord de ma poche ;

J'éternuois dans mon chapeau.

On pouvoit me priver sans aucune indécence

De ce salut que l'usage introduit ,

Il n'en coûtoit de révérence

Qu'à quelqu'un trompé par le bruit

Mais à présent , mon cher habit ,

Tout est de mon ressort , les airs , la suffisance ;
Et ces tons décidés , qu'on prend pour de l'aifance ;
Deviennent mes tons favoris :
Est-ce ma faute , à moi , puisqu'ils sont applaudis ?
Dieu ! quel bonheur pour moi , pour cette étoffe ,
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre Roi.
Dans la Hollande il est une autre loi :
En vain j'étalerois ce galon qu'on renomme ;
En vain j'exalterois sa valeur , son debit ;
Ici l'habit fait valoir l'homme ;
Là l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous , (Peuple aimable ,) où les graces , l'esprit
Brillent à présent dans leur force ,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs , sur son fruit ;
On le juge sur son écorce.



E N V O I A M. L. C.

En lui faisant remettre l'Epître précédente.

CE n'est point chez vous que ma Muse
 A rencontré l'intention
 Qui pourroit fournir une excuse
 A cette Epître où je m'amuse,
 Guidé par ma réflexion.
 Tout homme rempli de droiture
 Chez vous doit être toujours bien ;
 Et quoi que dise le maintien
 Du vertueux couvert de bure,
 Et du fat chargé de dorure,
 L'un & l'autre n'y perdent rien.
 Par les soins de la politesse
 Qui hait le scandale & le bruit ;
 Le faquin s'y trouve éconduit ;
 Et l'on réserve la tendresse,
 Les égards, la délicatesse,
 Pour quiconque fait héberger
 L'esprit & les vertus ensemble :
 Il ne vous faut, pour en juger,
 Qu'examiner s'il vous ressemble.

D I S C O U R S

Sur les qualités qui constituent la beauté de l'Ame.

NON, je n'admire point, quoi ! la sage Lucrece !
 Quoi ! ce Roi qui s'immole au salut de la Grece !
 L'Empereur irrité qui pardonne à Cinna !
 Curtius ! & Brutus ! Horace ! Porfenna !
 Quoi ! ces grands cœurs sur eux remportant la victoire
 Ne se sont pas acquis la plus solide gloire ?
 N'ont pas eû dans leur temps les plus grandes vertus ;
 L'ame la plus sublime & la plus Hé ! Titus ,
 Ce Titus né pour être , & la gloire de Rome ,
 Et l'exemple des Rois, & le bonheur de l'homme.

Titus ? Soit , celui-ci c'est un homme de bien ,
 Raisonnons avec ordre , & ne confondons rien ,
 Vous connoissez Orgon , plus fragile qu'un verre ,
 De son souffle un enfant le jetteroit par terre ,
 Et cependant hier entre une heure & minuit ,
 Lui seul il renversa quatre hommes sur son lit ;
 Mais la fièvre brulante allumoit ses arteres ,
 Et triploit le pouvoir des ressorts ordinaires ;
 Mais Orgon n'opéra ce prodige nouveau
 Que dans l'accès cruel d'un transport au cerveau.

Quel homme à votre avis ne seroit ridicule
 Qui nous diroit qu'Orgon est aussi fort qu'Hercule ,
 Qui voudroit nous forcer d'admirer la fureur
 D'un malheureux qu'épuise un instant de vigueur.

C'est ainsi cependant que votre esprit raisonne
 Sur ces actes brillants dont l'Univers s'étonne,
 Souvent tous les hauts faits de ces illustres morts
 De leur esprit tendu n'étoient que des efforts.
 La singularité, l'exemple, la contrainte,
 La superstition, le desespoir, la crainte,
 L'amour, l'ambition, des maîtres, des rivaux
 Peuvent pour un instant enfanter un héros.
 Ce n'est pas là le mien, & c'est sur sa durée
 Que par moi la vertu peut se voir admirée.
 On voit mal ses desseins dans des actes trop vifs ;
 Mais un cours de beaux faits dévoile ses motifs,
 Et le motif est tout ; mais pour en voir les causes
 Retournons en arrière, au principe des choses,
 Cherchons l'ame dans l'ame, & suivons ses effets :
 Habitante du corps, elle en a les accès,
 Toute entière en nos sens, enchaînée à nos fibres,
 Esclave, elle obéit à des ressorts peu libres.
 Que le subit effet d'un pouvoir étranger
 Les change, ses adjoints la forcent de changer ;
 Infuse toute en eux, prolongée, étendue,
 Selon que la machine est plus ou moins tendue,
 Elle cede, ou reprend plus ou moins de chaleur ;
 S'exalte : & regardez la bachique liqueur,
 Cette autre que le chile en sa course prépare,
 Et que si lentement la nature répare.
 Voyez comme notre ame en proie à ces agents ;

Loin de les réprimer careffe ses régents ;
 Ce buveur si poltron quand l'estomach est vuide ,
 Au sortir de la table est un Mars , un Alcide.
 Faut-il parler au Roi ? Faut-il changer l'Etat ?
 Il est prêt : d'autre part ce sage délicat ,
 Ce raisonneur si fier de ces sciences vaines ,
 Dès qu'un germe brulant vient échauffer ses veines ,
 Il tombe aux pieds d'Iris , il en reçoit la loi ;
 Satisfait , il rougit , & se moque de soi ,
 En butte aux éguillons d'une ardeur invincible ;
 La morale glissoit sur son ame sensible ,
 Plus léger d'un desir , à lui-même rendu ,
 Il rentre dans les cieus dont il est descendu.

Ce mouvement plus fou , ce point d'honneur si rogue ,
 La bravoure en un mot , cette vertu de dogue *
 N'est qu'un volcan formé des esprits animaux
 Dont le concours subit enflâme nos cerveaux.
 Livrez ce janiffaire impetueux & brave
 Aux dangereux decrets d'un personnage grave ,
 Qui pour dompter un poulx moins que lui menaçant ;
 Fait tirer en douceur vingt poëlettes de sang ;
 Vous sçavez ce qu'il est près de sa dernière heure :
 Approchez & voyez : c'est une femme , il pleure ;
 Au Dervis dont hier il se faisoit un jeu ,
 Il demande en tremblant ce que va penser Dieu.

* Je n'entends point dire la valeur ; elle est un acte sublime de la raison.

Alte-là , direz-vous , ce discours téméraire
Chez le Turc insensé vous feroit une affaire.
Je le sçais , mais en France , & loin des Musulmans
La raison peut braver le courroux des Imans.

Je reviens à mon but : plus notre ame commande
Aux divers mouvements que le corps lui demande ,
Plus l'amour propre en elle a de droits contestés ;
Et plus son être est pur , plus elle a de beautés ;
Ainsi donc la raison nous dit qu'une belle ame
Est celle qui de foi , sans nul effort , s'enflamme ;
Qui pour former ses pas , en regler l'action ,
Ne tire que de soi sa propre impulsion.

Une Beauté pressante , un Tiran qui menace
Ne porte en ses projets , ni le feu , ni la glace ;
Tout est par elle vû , non pour quelques instans ;
Mais ses yeux éclairés ont parcouru les temps ,
Et dans tous ses desseins son devoir la décide ,
La raison est sa regle , & la vertu son guide.

Cette vertu n'a pas les destins de l'éclair ,
Qui ne darde ses feux dans les plaines de l'air ;
Que lorsque Jupiter assemblant les nuages ,
Précipite les vents , la foudre , & les orages ;
C'est l'astre de Vénus qui tire de son sein
Un éclat toujours vif , un feu toujours certain ;
Qu'un brouillard , une nue , une vapeur grossière
Élevée entre nous , & sa vive lumière
La voile à nos regards , par son opacité ,

C'est la faute des yeux & non de sa clarté
 Le sage Catinat n'étoit pas à Marseille
 Plus grand que dans sa terre , à Paris , à Versailles ;
 Ni moins grand dans son parc tondant ses espaliers
 Qu'aux instans qu'en Piemont il cueilloit des lauriers ;
 Mais le peuple , le peuple aime les tours de force ;
 C'est de l'éclat qu'il veut , il ne voit que l'écorce.
 Qui doute cependant qu'un monstre , un homme affreux
 Ne puisse être l'auteur d'un acte généreux ?
 Les mains teintes du sang de Rome déchirée ,
 Silla donne une paix mille fois désirée ;
 Il dépose en grand homme un pouvoir souverain ;
 Et de Tiran qu'il fut , redevient Citoyen ,
 Je le repete encor , *l'exemple , la contrainte ,*
La singularité , le desespoir , la crainte ,
L'amour , l'ambition , des maîtres , des rivaux
Peuvent pour un instant enfanter un héros.

O combien je préfere à mille traits d'histoire
 Un fait très peu connu , mais digne de mémoire ;
 Je vais me délasser en vous le racontant.

S.... perd un ami qui ne laisse en mourant
 Que des dettes , nul bien , deux enfans en bas âge ,
 Il retranche aussitôt son train , son équipage.
 Dans le fond d'un fauxbourg il possédoit un bien ,
 Un vieux corps de logis qui ne rapportoit rien.
 Il s'y loge ; de-là ; dès que la sixième heure
 Contraignoit l'artisan à quitter sa demeure ,

Qu'il plût ou qu'il ventât , suivi d'un seul laquais ;
 Modestement à pied il couroit au Palais :
 Là soutenant l'éclat de la Magistrature ,
 Il parloit pour les loix , confondoit l'imposture ;
 Par son zèle échauffoit les Sénateurs trop lents ,
 Apprenoit à douter aux esprits trop ardents .
 L'audience levée , il reprenoit bien vîte
 Le chemin du fauxbourg , & regagnoit son gîte ;
 Ses confreres surpris disoient , quelle raison
 Fait changer à S.... son train & sa maison .
 Il est veuf , a du bien , ses fils sont au collège :
 Aimeroit-il le jeu ? Les femmes ? Non , que sçai-je ?
 C'est l'avarice . Hélas ! par nos cœurs dépravés ,
 Les motifs vertueux sont les derniers trouvés .
 Deux ans coulent ainsi : son premier domicile
 Étoit vacant , S.... reparoit dans la ville ,
 Reprend ses gens , son train , tel qu'il avoit été ;
 Quel fut le résultat de sa sobriété ?
 De ce qu'il appelloit des dépenses frivoles ;
 Il accumule un fond de deux mille pistoles ,
 Les place , & d'un ami les tristes orphelins
 Y retrouvent un pere & de nouveaux destins .
 De l'auguste vertu voilà le caractère ,
 Elle laisse parler , fait le bien , sçait le taire .
 Cet acte sans témoins continué deux ans ,
 Vole bien au-dessus de ces faits éclatans ,
 De ces faits que l'Acteur , héros d'une minute ;

Conçoit dans un instant , dans l'instant exécute ,
 Et souvent aux regards d'un Public attentif ,
 Que frappe l'action , & jamais le motif.

Plus rare enfin cent fois que Brutus , que Lucrece ,
 Et que mille héros de Rome & de la Grece
 Seroit un mortel vrai qui se feroit connu ,
 Aux portes du trépas , quarante ans de vertu.

LE QUADRILLE.

POINT de quartier , je suis trop en colere ;
 Je vais tout net révéler ce mystere.
 Le Dieu des Vers , & le fripon d'Amour
 Près de Tempé , rencontrèrent un jour
 Certain vieillard qui venoit du Parnasse ;
 C'étoit l'Ennui , chargé d'une liasse
 De Madrigaux , de Chançons , de Bouquets ;
 De longs Romans , d'Enigmes , de Sonnets.
 Ah ! dit Phébus avec un ton critique ,
 Vivent les ris ; j'apperçois ma pratique.
 Bon jour , l'Ennui. Bon soir , sire Apollon ;
 Vous le voyez , je viens de ce vallon
 Prendre ces Vers errans à l'aventure ,
 Morceaux exquis , friande nourriture ,
 Dont chaque jour je païs le genre humain.
 Je suis pressé , car je dois ce matin

Voir les Plaideurs ; assister aux toilettes ;
 Etre présent aux propos de Gazettes.
 Je suis prié d'un grand souper ce soir ,
 Et certain bal doit sentir mon pouvoir.
 Cercles nombreux , Concerts , Académies ;
 Tout veut m'avoir , même les Comédies.
 Je suis , je crois , le plus fêté des Dieux ;
 Et mes pavots président en tous lieux.
 Adieu. Restez , dit le fils de Cythère ;
 Quelques instans : Moi rester ! Pourquoi faire ?
 Vous le verrez. Enfin , bon gré , malgré ,
 L'Ennui resta : mais , dit l'enfant madré ,
 Puisqu'un hazard aujourd'hui nous rassemble ,
 Jouïons tous trois : Colin maillard me semble
 Un joli jeu ; l'Amour au lieu des doigts
 Donne à tirer flèches de son carquois :
 Le pauvre Ennui par un coup d'infortune
 En tire deux voulant n'en tirer qu'une.
 Ah ! dit l'Amour , il a voulu tricher ;
 C'est lui , c'est lui que nous devons cacher ?
 Le Dieu pesant leur tendit le visage ,
 Et le bandeau servit à son usage ;
 L'Amour le ferre à trois & quatre nœuds :
 Attrappe-nous , pauvre Ennui , si tu peux.
 Ce fut en vain : privé de la lumière ,
 A droite , à gauche , en avant , en arrière ,
 D'un pas tardif , & toujours chancelant ,

Il tend les bras ; tantôt vif , tantôt lent ;
Il se démene , il s'agite , il s'empresse ;
Mais lorsqu'Amour & le Dieu du Permesse
En rendez-vous se trouvent quelque part ,
L'Ennui longtems reste Colin-maillard :
Aussi fit-il. Fatigué de sa course ;
De son bandeau pour dernière ressource
Il leve un coin adroitement , & voit
Que sans témoin , & que seul il jouïoit :
Nos deux fripons avoient gagné la plaine.
Il les appelle , il se met hors d'haleine :
Point de nouvelle ; & pour comble de maux
Il apperçoit ses Vers , ses Madrigaux ,
Taillés , coupés , fouillés dans la poussière.
Hélas ! dit-il , à me faire la guerre
Par quel méfait t'avois-je donc poussé ,
Couple de Dieux malfaisant & rusé ?
J'ai pris ces Vers , mon vol est légitime ;
Phébus lui-même en peut-il faire un crime ,
Puisqu'ils étoient par lui défavoués ,
Et qu'à moi seul ils semblent dévoués ?
Je prends mon bien par-tout où je le trouve ;
Et pour ce trait faut-il que d'eux j'éprouve
Un procédé si noir & si piquant ?
Ils m'ont puni de n'être pas méchant :
Mais ils verront si , lorsqu'on me provoque ;
Je suis un Dieu qui de rien ne se choque ,

Et qu'il soit libre à chacun d'outrager.
Si je pardonne avant de me venger ,
Que les façons & ies cérémonies
Du monde entier soient à jamais bannies ;
Qu'on y supprime éloges , complimens ,
Et tout propos de robe & de rubans ;
Que je renonce à tout panégyrique ,
A tout discours , & même académique ;
Que l'Opera me donne mon congé ,
Si de ce trait je ne suis pas vengé.
Mais distinguons la faute & le coupable.
L'Amour me semble un peu plus excusable :
C'est un enfant ; vengeons-nous de ce tour
Sur Apollon , je pardonne à l'Amour ;
Mon intérêt lui doit quelque indulgence
Pour les époux qu'il met en ma puissance.
C'est par un jeu qu'on a su m'offenser ,
C'est par un jeu que je veux repousser
Les traits cuisans d'un si sensible outrage.
Le Dieu colere en eût dit dayantage
Sur ce point là , si de longs bâillemens
N'avoient mis fin à ses emportemens,
Il rêve ensuite , il pese , il imagine ,
Fait , & refait , contredit , examine ,
Et tire enfin de son triste cerveau
De divers noms l'assemblage nouveau.
A des cartons barbouillés de figures ,

De noir , de rouge affreuses bigarures ,
Différemment il donne des valeurs ,
Et finement combine leurs couleurs ;
Le nom de l'un de l'autre est le contraste.
L'un est dit Ponte , & l'autre est nommé Baste ;
Les plus grands mots lui viennent sans efforts ,
Médiateur , Codille , Matadors ;
Tout sous ses mains diversement s'habille ;
Et le jeu fait , il le nomme Quadrille.
Vous ne cherchez , dit-il , qu'à vous duper ;
Voici , mortels , de quoi vous occuper ;
Et toi , Phébus , vante-moi ton empire ,
C'est par ce jeu que ton pouvoir expire.
Que tes enfans , que tes chers favoris
Soient escortés des plaisirs & des ris :
Ce que l'esprit , & tes doctes finesse
Peuvent semer de fleurs enchanteresses ;
Ne sauront pas enchaîner un instant
Trois quadrilleurs qu'un quatrième attend.
Un nourrisson sevré par Uranie ,
Paîtri de sel , & brillant de génie ,
Fût-il le seul de Paris à Peking ,
Sans ce jeu-ci ne sera qu'un faquin.
Mais mon élève , un bon joueur en forme
Dupe jadis , & fripon par réforme ,
Eût-il roulé la brouette à Paris ,
Eût-il sans goût , sans ame , sans esprit ;

Tel qu'un ressort démontré par Descartes,
Si tout un jour il fait tenir des cartes,
S'il les fait battre, & s'il fait quadriller,
Aura le droit de plaire & de briller.
Joüer c'est tout, c'est le savoir suprême.
C'est du vieux tems de s'amuser soi-même,
Et de pouvoir seul, & d'un front serein,
Braver mon sceptre un bon livre à la main :
Mais à présent quand on voudra s'ébattre,
C'est peu de deux, je veux que l'on soit quatre.
J'y parois perdre : hé ! que m'importe à moi ?
Je saurai bien y présider en Roi.
Caché près d'eux, la moindre étourderie,
Une dispute, une tracasserie,
Me feront bien rentrer dans tous les droits
Qui sembleroient affoiblis par ces loix.
Tel fut, hélas ! l'arrêt trop véritable
Que prononça ce vieillard intraitable.
Jupin l'approuve : aussi-tôt le Destin
Le transcrivit sur ses tables d'airain.
En vain Phébus en style Pindarique
Voulut calmer ce Dieu trop colérique :
Rien ne servit, l'arrêt étoit dicté.
Sans faute aussi fut-il exécuté :
Je le sçais trop, & même hier encore
Il m'éloigna de l'objet que j'adore :
Mais quel n'eût pas été mon désespoir
S'il m'eût privé du plaisir de le voir !

L E C A F F É ,

O U

L E S A V E U X P O E T I Q U E S .

*I*L étoit nuit , le Ciel fondoit en eau ;
 Je me trouvois loin de mon domicile :
 De crainte de périr dans le premier ruisseau
 Au cabaret prochain je demande un asile ,
 En payant : on accepte , on me gîte à l'étroit.
 Dans une chambre près du toit
 J'allois , je crois , dormir , aidé par les ténèbres ,
 Quand d'un réduit voisin , séparé par des ais ,
 J'entendis des accens funebres.
 Ne nommons pas l'auteur de ces discours secrets ,
 Mais voici ses aveux , à quelque chose près.

TRISTES enfans d'une Muse timide ,
 Eh quoi ! mes Vers , ne plairez-vous jamais ?
 Je cede vainement au penchant qui me guide ;
 Pour vous tout est de glace , & le lecteur perfide
 M'accable à chaque instant des plus sensibles traits ;
 Eh quoi ! mes Vers , ne plairez-vous jamais ?
 C'est en secret que mon cœur le confesse ;
 Pour vous j'ai tout quitté , parens , amis , richesse ;
 Et c'est pour vous que me voici gîté

Loin

Loin des humains dans ce bouge écarté.
 C'est en ce triste lieu que livré sans réserve
 Aux transports , aux fureurs d'une bouillante verve ;
 Pour vous créer , mes Vers , j'éprouve tour à tour
 Les divers sentimens que je veux mettre au jour ;
 Tantôt apostrophant le plancher que je frappe ,
 Je lui demande un fils qu'on veut sacrifier ,
 Et tantôt comme Prince , ou Visir , ou Satrape ,
 Je brave un fier tyran qui veut m'humilier.
 J'avance , je recule en évitant la trappe

 Qui sert de porte à mon grenier ;
 Mais ce réduit affreux ne seroit rien encore ,
 Et j'oublierois sans peine un gîte fort mauvais ,
 Si dans l'instant , mes Vers , que je vous fais éclore ;
 A tous , ainsi qu'à moi , vous paroissiez parfaits.
 Ma Muse cependant suit pas à pas le code
 Qu'observent à présent nos Auteurs à la mode.

 Lorsqu'elle exerce son emploi
 Dans une Ode , aussi-tôt Emule de Pindare ,
 J'évoque le Destin , je frémis , je m'égare ;
 Je monte dans les cieus qui s'ouvrent devant moi ;
 Où perçant jusqu'aux bords qu'arrose le Ténare ,
 Je fais pâlir Pluton d'effroi.

De points interrogans je remplis chaque strophe.
 Quoi ? Qui ? Qu'est-ce ? Grands Dieux ! ô Rois !
 Prince ! ô vous !

Arrêtez.... Ciel.... ! mais non.... & par une apostrophe

Je fais , quand il me plaît , parler jusqu'aux cailloux.

Si je me sens au bout de ma carrière ,

Je fais descendre un Dieu dans un char de lumière ,

Minerve , Mars ou Bellone ou Vénus ,

Selon qu'à mon sujet ils se trouvent propices ,

Ils sont toujours les bien venus ;

Et je donne un poignard & des serpens aux vices ,

Et des couronnes aux vertus.

Faut-il un ton plus bas , une Elegie , un Drame ,

De vingt Vers en vingt Vers je sème une Epigramme ,

Et je mets sur la scène en style de Brebœuf

Un héros sans foiblesse , un caractère neuf.

Pour donner plus de force à mes phrases nouvelles ,

Tous mes êtres moraux ont des piés & des aîles ,

Des bras , des mains , un sein , des charmes , des attrait ;

Et s'ils n'ont point de chaîne , ils ont au moins des traits.

Quand un Auteur a sçu s'imbiber de ce style

Le plan s'offre tout seul ou même est inutile ;

Et par le son pompeux d'un superbe adjectif

Je sçai comme on relève un humble substantif ;

Et sous un tour moderne , appuyé de la rime ,

R'habiller comme neuve une antique maxime.

Fais-je parler deux cœurs qu'enchaînent les Amours :

Esclaves sans bassesse , & parés sans atours ,

Par la beauté sans fard d'une pointe saillante ;

Ils ornent chaque phrase , & finissent toujours

Par une antithèse brillante.

Veux-je dans une Eclogue introduire Tircis ,
 Pour rimer à son nom , il est toujours assis ;
 Si c'est sur un gazon & sous quelque feuillage ;
 L'un n'est point sans verdure & l'autre sans ombrage.
 Mufette , chiens , houlette , à l'Idille voués ,
 Dans les miennes jamais ne furent oubliés ;
 Et je croirois changer l'ordre de la nature
 Si je faisois couler un ruisseau sans murmure.
 Je laisse aux fots rimeurs le Rondeau , le Sonnet ;
 J'aime les grands morceaux. Mais c'est peu de produire ;
 Conçus , écrits , transcrits , corrigés , mis au net ,
 Mes Vers , dans le grand monde il faut vous introduire.

Sous ces lambris tumultueux ,

Où des garçons affectueux

Verfent pour de l'argent de l'eau chaude à la ronde ;

Il est toujours un coin éloigné du grand monde ,

Où tout homme avec du poulmon

A de l'esprit comme un Démon :

Là , le faux savant , l'empirique ,

Le gazetier , le politique ,

Sont dans leur centre , dans leur lieu ;

Souvent un B.... au milieu

Emploie sa fausse Logique

Pour argumenter contre Dieu.

Dans ce cercle bruyant qu'une table sépare ,

Il s'en voit cependant (mais l'espece en est rare)

Qui savent distinguer , discuter , décider :

B ij

Le malheur est qu'ils sont obligés de céder
 A la rhétorique barbare
 Du premier estomac qui contre eux veut plaider.
 Même en ces lieux , séjour de la Critique
 Il est toujours un chef , un censeur authentique
 Qui marque la mesure & qui donne le ton :
 Vain , bavard , entêté , moraliste profond ,
 Par l'apparence ; il fait tourner un paradoxe
 En phrase bien sonnante , il n'importe du fond ;
 Et si quelque imprudent lui réplique & répond
 Par un sentiment orthodoxe ,
 Malheur à lui , c'est fait , notre homme au large front
 Le regarde , le joint , l'attaque & le confond :
 Il n'a plus qu'un parti ; qu'il s'en aille , qu'il sorte ,
 Et le Ris par échos le suit jusqu'à la porte.
 En ce terrible auto-da-fé
 Qu'un Etranger vienne à paroître ,
 Et propose un cartel à ce cercle échauffé ,
 Tel jadis qu'en Scythie , on le livre au grand Prêtre
 Qui sur le champ l'immole en l'honneur du café.
 C'est pourtant au Sénat de cette République ,
 Mes Vers , mes chers enfans , qu'il faut vous présenter.
 Sur le ton du panégyrique ,
 Mon esprit d'abord fait flatter
 Cet homme si craint , si caustique ,
 Et ceux qui doivent m'écouter.
 Je commence , on se tait : mais peu faits pour l'oreille

Les accens de ma voix n'ont pas l'art d'enchanter ,
(On dit que c'est par là que je tiens de Corneille.)

Il faut cependant réciter ;

Mais dès le premier vers un Critique me taxe
D'avoir pris quelque part une pensée , un mot ;
L'un accuse la rime , un autre la syntaxe.
Si par hazard je plais , un petit-maître , un sot ,
Tournant sur le talon comme sur un pivot
Dans un endroit brillant d'une Ode ou d'une Epître ,
M'arrêtera tout court pour demander le titre.
L'imprudent ! à l'instant où tout me sert d'écueil ,
Où le moindre zéphir peut glacer l'auditoire ,
Où de ce tribunal , arbitre de ma gloire ,
J'intercepte un sourire , un regard , un clin-d'œil ,
Je ne sens point alors remuer mon orgueil.
Je ne lis qu'en tremblant , je glisse avec adresse
Sur les mots douloureux un peu trop hazardés ,
Et j'appuie avec force à ces traits décidés ,
Dont le tour noble & fier captive ma tendresse.
Mais lents à m'applaudir , & prompts à critiquer ,
Sur mon ouvrage lû chacun veut s'expliquer.
Si l'on condamne un mot , je voudrois le défendre :

Mais en vain je veux répliquer ,

Je ne saurois me faire entendre.

Fatigué ce matin de lire & de crier ,
Je prends loin du tumulte un Auteur à quartier :
Donnez-moi vos avis ; que je puisse connoître

S'ils seroient conformes aux miens ;
 Décidez sur mes Vers , vous en êtes le maître.
 Je l'écoute en silence , humblement , & le traître
 Pour réponse à l'instant me récite les siens.

Ciel ! ô Ciel ! quelle est ma disgrâce !
 Mais , me dira quelqu'un , désertez le Parnasse.
 Hé ! le puis-je , grands Dieux , puis-je devenir rien ?
 Avec tout autre emploi que celui de Poëte ,

Il faudroit être citoyen ;

Envers l'Etat quelle effroyable dette !

Il faudroit amasser du bien ;

D'un pere chargé d'ans devenir le soutien ;
 Moi-même être à mon tour tendre époux & bon pere ;
 A mon frere indigent montrer un cœur de frere ,

Et n'épargner aucun moyen

D'arracher mon voisin du sein de la misere.

Ajoute aussi , m'écriai-je irrité ,

*Qu'il te vaut mieux souffrir la faim , la pauvreté ,
 Etre dans un grenier indigent , pauvre here ,*

Et pâtir par ta vanité ,

Que remplir les devoirs d'une société

Qui par-là te seroit trop chere.



L E B E L - E S P R I T ,

*Ou Discours sur la nécessité de se former le cœur avant
de faire des ouvrages d'esprit.*

IL est passé, cet âge des vertus,
Où l'homme étoit honnête & rien de plus ;
Où la bonté, la candeur, la sagesse,
Marchoient avant la grandeur, la richesse ;
Où le génie étoit pour rien cité
Sans la droiture, & sans la probité.
L'homme à présent commençant sa carrière ;
Loin du grand art qu'enseigne la Bruyere,
Sans s'informer si Dieu lui donne un cœur,
Croit que l'esprit doit faire sa valeur ;
Que les talens font le bonheur suprême ;
Et qu'il est beau de s'ignorer soi-même.
Un jour, dit-il, quand l'hiver de mes ans
Aura glacé mon esprit & mes sens,
Par un emploi digne alors de mon âge
A la raison je saurai rendre hommage.
Des préjugés & des plaisirs vainqueur,
A la vertu je formerai mon cœur ;
Et prémuni de mon expérience,
A peu de frais j'aurai cette science,
Qui demandant trop d'étude & d'efforts ;

Du bel-esprit amollit les ressorts :
Mais à présent que la nature sage
D'un noir duvet ombrage mon visage ,
Et qu'affranchi des pédantesques loix ,
L'âge m'annonce & me dicte mes droits ;
Il m'est plus doux , plus sage , plus utile ,
De me former l'expression , le style ,
Et de savoir vif , malin , & charmant ,
Parler , médire , & faire un compliment ;
D'un trait piquant armer une Epigramme ,
Pour deux époux faire une Epithalame.
Ah ! si plus fort & de verve & de ton
Pour le Théâtre... Eh!grands Dieux!que fait-on?
Serois-je enfin la première merveille ?
C'est à trente ans qu'on vit briller Corneille.
Souvent l'esprit se déploie & s'étend ,
Et tout d'un coup.... Que je serois content
Si quelque jour , sur les pas de Voltaire ,
De mes travaux j'enchantois le Parterre.
Dieux ! quel plaisir & quelle volupté
D'être par-tout cherché , couru , fêté ,
Des Grands , du peuple , aux ruelles , à table ;
Et de charmer , Parasfite agréable ,
Par de bons mots peut-être déplacés
Vingt auditeurs autour de moi pressés ;
Je crois les voir prêts à crier miracle ,
Bouche béante , écouter leur Oracle !

A mes discours qu'un trop hardi mortel
Réplique un peu : Taisez-vous ; c'est un tel ;
Lui diroit-on ; & mon sot en silence
Me laisseroit gouverner la balance ,
Fixer les rangs , peser tous les écrits ,
Leur assigner leur valeur & leur prix ,
Moins aveuglé par la vaine fumée
De mes raisons , que de ma renommée.
C'est le vrai bien : eh ! que n'ajoutes-tu ;
Jeune insensé , que c'est-là la vertu ?
Un matelot tout prêt à fendre l'onde ,
Pour s'enrichir de l'or du nouveau monde ,
Qui peu soigneux des utiles apprêts ,
Négligeroit les voiles , les agrès ,
Et sans songer aux caprices d'Eole
N'embarqueroit ni cartes ni boussole ,
Mais dont l'esquif artistement doré
Seroit en tout galamment décoré ;
Ce matelot , en dépit de son faste ,
De la raison n'auroit que le contraste.
Et toi , plus fou , tout prêt à naviger
Sur cette mer où tout n'est que danger ,
Où les accens des monstres de Sicile ,
Ou de Circé la fureur trop habile ,
Scylla , Charibde & les vents & les flots
Ont égaré les plus sages héros ,
Tu fuis la pente où ton esprit te guide.

Pallas t'a-t-elle accordé son Egide ?
Et te couvrant d'un secours plus qu'humain ,
Doit-elle en tout te mener par la main ,
Et te conduire en nouveau Télémaque
A la sagesse & dans le port d'Itaque ?
Non. En son lieu je vois à tes côtés
Tous les plaisirs , toutes les voluptés :
Chacune en paix attend que la nature
De tes ressorts acheve la structure ,
Pour te saisir dépourvû de raison ,
Et t'enivrer de son fatal poison.

L'une déjà d'une grappe choisie
Preffe pour toi le suc & l'ambroisie ;
Et sur les pas du splendide Comus
Doit te traîner aux autels de Bacchus.

Une autre , hélas ! plus sûre enchanteresse
Près d'un miroir dressé par la paresse ,
Du bout du doigt plaçant un assassin ,
Forge le trait qui doit percer ton sein.

Une troisième au teint pâle & livide ,
D'un œil hagard & d'une main perfide ,
Dans un brelan , thrône où juge le Sort ,
T'offre la rage ou peut-être la mort.
La Flatterie & toute son escorte ,
Pour t'enlever , déjà forcent ta porte.
La Vanité , l'Amour-propre , l'Orgueil ,
Suivent tes pas & t'observent de l'œil.

Où te fauver pour fuir leur embuscade !
Vers mes amis.... O jeune Alcibiade !
Celui d'entr'eux le plus ferme à marcher ;
Est bien fouvent le plus prompt à broncher.
De leur secours en vain ton cœur se flatte :
Ce n'est qu'en foi qu'on trouve son Socrate.
C'est par toi seul , par tes réflexions ,
Que tu fauras régler tes passions ,
(Sauf toutefois l'assistance céleste.)
Pour ce projet ton secours seul te reste.
Jette les yeux sur ces foibles mortels ,
Que la vertu voit loin de ses autels.
Par l'examen des sectateurs du vice
Préserve-toi d'être un jour leur complice.
Que le flatteur , le fat , l'ambitieux ,
Qui , s'il pouvoit , déthrôneroit ses Dieux ;
Que l'indévoit dont la bouche blasphème ,
Que l'hypocrite à l'œil faux , au teint blême ;
Que chacun d'eux enfin par ses excès ,
Sauve ton cœur tremblant sur le succès ,
De la fureur où le vice les plonge.
Que le menteur te fauve du mensonge.
Mais en suivant pas à pas cette loi ,
Deux grands écueils se présentent à toi ;
L'un ; que l'aspect du vice & du désordre
Peut t'exciter à critiquer , à mordre :
Regarde autrui ; mais sans le censurer .

Suce la fleur ; mais sans la déchirer.
Plus dangereuse encor que la censure ,
De l'autre écueil l'atteinte est presque sûre :
La vanité. Ton cœur est vertueux :
Qu'il tremble alors d'être présomptueux.
La vanité , redoutable Syrene ,
Parle à notre ame & lui commande en Reine.
Ce sage alors s'admire sans effroi ,
Et se croit Dieu par un regard sur soi.
Les vils humains , tout ce qui l'environne ,
N'est qu'une ébauche indigne de son trône :
C'est de lui seul qu'il tient sa liberté ,
Il étoit grand de toute éternité ;
Et tout mortel , soit François , soit Sarmate ,
N'est qu'une brute , un stupide automate ,
Que l'erreur flatte & que l'erreur conduit ,
Qui ne vaut pas la peine d'être instruit.
Plus d'un Platon par ces fausses maximes
Est par degrés descendu jusqu'aux crimes :
Plus d'un Icare en traversant les airs
Trop près du ciel , s'est noyé dans les mers.
Fuis donc ce vice avec un soin extrême :
En triompher , c'est se vaincre soi-même.
Soumets ton ame à la simple équité ;
Et que chez toi l'auguste vérité ,
L'amour du vrai soit le censeur austère ,
Qui sur tes mœurs grave son caractère ;

Que tes écrits , que tes moindres discours ,
 Sans l'affecter , le conserve toujours.
 De cet amour découle avec largesse
 Ce dou des cieux , la vertu , la sagesse.
 Alors , alors , gouverné par ton cœur ,
 Que ton esprit écoute son ardeur.
 Dans les efforts d'une docte manie ,
 Livre ton ame au feu de ton génie :
 Suis tes transports ; & loin de t'arrêter ;
 Je chercherois moi-même à t'exciter.
 Enchantons-nous par le fruit de tes veilles :
 Sois le rival des Boileaux , des Corneilles ;
 Sûr que comme eux avec avidité ,
 Tu saisis toujours l'utilité ;
 Et tout Auteur d'une vertu sincere ,
 S'il n'atteint pas jusques à l'art de plaire ;
 De son ouvrage , encor qu'il soit chétif ,
 Est trop payé , s'il l'est par le motif.



A MONSIEUR DE V.
PEINTRE DE L'ACADÉMIE ROYALE;

*Épître adressée sous le nom d'un Eleve de la même
Académie.*

DIVINITÉS qui regnez au Parnasse,
Muses, de grace excusez mon audace.
Jamais ma voix dans le sacré Vallon
N'osa troubler le repos d'Apollon ;
Et mon esprit, jamais dans son délire,
Du Dieu des Vers ne fut monter la lyre :
Mais aujourd'hui, plus hardi qu'autrefois,
J'ose vers vous porter ma foible voix.
Aidez, aidez le transport qui me guide.
Je ne veux point, adulateur perfide,
Peu ménager d'un encens précieux,
Deshonorer le langage des Dieux.
Qu'un froid rimeur dans le fatras d'une Ode
Aille encenser quelque fade pagode,
Et par des mots de lui seul exaltés,
Diviniser des appas frelatés :
Ou qu'au Mercure un Auteur insipide,
Sûr d'avoir bû dans l'onde aganippide,
Brigue son rang pour, en des Vers épais,
Balbutier les douceurs de la paix ;
Que ce Gascon qui se titre Poète....

Mais, dites-vous, quelle audace indiscrete !
Même à genoux vos efforts impuissans
Brûlent déjà d'attaquer les passans.
Vous étiez humble, & tout d'un coup superbe ;
Plus fastueux qu'Horace ou que Malherbe,
Vous déchirez ; & par un fol écart
Vous vous jetez sur le tiers & le quart.
Il vous sied bien, chétif enfant d'Apelle ;
Non d'Apollon, d'émouvoir la querelle.
Sur vos talens à tort vous vous trompez :
Vos doigts encor de crayon estompés,
Foibles garants du feu qui vous consume,
Sont étonnés de tenir une plume.
Ne prenez plus les Auteurs au colet,
Et retournez à votre chevalet.
Votre couleur dans cette huile broyée
Seche un peu trop & veut être employée.
A cette étude il faut un homme entier.
Retournez-y : faites votre métier ;
Et sans songer à forcer la nature....
Muse, arrêtez, respectez la peinture.
J'ignore encor si votre art de rimer
Sur l'art de peindre a le droit de primer :
L'un à mon sens n'est pas moins beau que l'autre,
Et mon métier, je crois, vaut bien le vôtre :
Mêmes leçons, même feu, mêmes loix,
De l'un & l'autre ont confondu les droits.

Que votre Homere , & que la Poësie ,
Jadis aux Dieux ait versé l'ambroisie :
Qu'à l'univers montrant les immortels ,
Il leur ait fait élever des autels :
Que ce grand art , cette verve divine
De Jupiter tire son origine ;
Et que l'Amour vous dictant ses leçons ,
Ait le premier arrangé vos chansons :
Qu'encherissant sur la Mythologie ,
Pindare enfin , avec même énergie ,
Ait su chanter en Vers harmonieux
Quelques mortels aussi grands que les Dieux ;
Et célébrer , dans ses fureurs lyriques ,
Les combattans des courses olympiques :
Qu'à vos talens , & qu'à cet art nouveau ,
Jadis la Grece ait servi de berceau :
Le parallele a-t-il rien qui vous choque ?
Mêmes emplois , mêmes soins , même époque ,
Ont fait toujours , sous mêmes étendarts ,
Marcher , courir , les enfans des deux arts :
Mais les détails deviendroient trop ineptes ,
Si comparant préceptes à préceptes ,
Je faisois voir que tout , jusqu'aux transports ,
Met entre nous les plus justes rapports ,
Intention , fermeté , goût , justesse ,
Arrangement , contrastes , choix , sagesse ,
Délire enfin , coloris , loix , esprit ;

Et pour montrer le nœud qui nous unit ,
 La Poësie , & sa sœur la Peinture ,
 Ne font que l'art de rendre la nature.

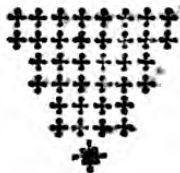
Egaux en tout , les lyriques Auteurs ;
 Et du pinceau les hardis sectateurs ,
 Montrent aussi , soit galans , soit austeres ,
 Dans leurs travaux, leurs mœurs, leurs caracteres ;
 Cachés en vain , toujours par quelque endroit
 L'homme s'y montre , & l'Auteur disparoît.
 D'un tour aisé , Racine aimable & tendre ,
 Rend tout galant jusqu'au cœur d'Alexandre ;
 Et Despréaux dans ses tableaux divers ,
 Se montre en tout aussi pur que ses Vers.
 Qu'Alcimédon sur un lit de fougere
 Peigne piés nuds une jeune bergere ,
 Dans l'œil fripon avec simplicité ,
 Que sa main donne à l'ingénuité ,
 On reconnoît l'ami de la tendresse :
 Mais que Damon avec non moins d'adresse ;
 Peigne les faits d'un grand Roi , d'un Cyrus ,
 Ou Glaucias Protecteur de Pyrrhus ,
 Dans ces sujets de grandeur , de prudence ;
 De chasteté , de bonté , de clémence ,
 Avec plaisir que n'admire-t-on pas ?
 De la vertu l'on reconnoît les pas.

Tous les écueils d'une verve indiscrete
 Sont pour le Peintre , & sont pour le Poëte ;

Et tous les deux ils se trouvent soumis
 Aux traits , aux coups des mêmes ennemis.
 Toujours près d'eux il est un monstre étique ,
 Né de l'orgueil : c'est l'affreuse Critique.
 Tout sert de proie à ses regards ardents :
 D'elle on ne voit que les yeux & les dents.
 Au sombre éclat d'une torche enflâmée
 Qu'entoure & fuit un torrent de fumée ,
 Ce monstre attaque avec des dents d'airain
 Lyre , pinceau , crayon , ciseau , burin :
 De cris affreux sa fureur est suivie ?
 A ses clameurs l'insatiable Envie
 Leve la tête ; & sortant du tombeau
 De ses serpens vient armer son flambeau.
 La Vertu pure & désintéressée
 Se rit toujours de leur rage insensée ;
 Et ne répond à leurs tristes clameurs
 Qu'en opposant des talens & des mœurs.
 Lorsqu'un Auteur au choix de ses ouvrages
 Sacrifiant les vulgaires suffrages ,
 Dans ses projets ne montre pour dessein
 Que le desir qu'il porte dans son sein ,
 De joindre en tout l'utile à l'agréable ,
 Est-il pour nous rien de plus respectable ?
 O ! jeunes gens , que même ardeur que moi
 Rassemble ici dans le Palais d'un Roi ,
 Que dans le Louvre un beau desir de gloire

Echauffe , anime à la même victoire ,
 Suivez toujours.... Mais , foible nourriçon ;
 Il me sied bien de donner la leçon ,
 Et d'enseigner ce qui fait un grand homme
 Tel qu'en fournit Paris , & jadis Rome.
 Rome , si chere à mes tendres desirs ,
 Ah ! que mon cœur goûteroit de plaisirs ;
 Si dans tes murs mes prunelles errantes
 Se nourrissoient de tes touches vivantes !
 Tu fus jadis le séjour des Césars :
 Tu fus long-tems le séjour des beaux Arts.
 Pour moi c'est tout ; & les travaux de Jules *
 Me flattent moins que ceux du Peintre Jules.
 Invention , dessein , & coloris ,
 Vous habitez sous ces fameux lambris.
 Séjour charmant , que mon cœur te souhaite !
 Mais reprenons mes pinceaux , ma palette ;
 Car il vaut mieux , sans plus le différer ,
 Le mériter , que de le célébrer.

* Jules César.



A MR. D'ARGOUGES,
LIEUTENANT CIVIL,

Après la maladie qu'il eut à Fleury pendant les vacances en 1751. Cette Epître lui a été adressée dans le mois de Décembre de la même année.

LIEUX charmans , séjour de Fleury ,
Que la Sageſſe & l'Innocence
Ont choiſi pour leur Tivoly ,
Vous comptiez , (frivole eſpérance !)
Offrir à vos maîtres chéris
Leurs amuſemens favoris.
Ces prés , ces bois , cette verdure ,
Ce canal , dont la ſource pure
S'étend au loin ſur l'horifon ,
Et qui ſimple dans ſa parure ,
Semble creuſé dans ce vallon ,
Pour défier l'architecture
De faire mieux que la nature ,
Entre deux rives de gazon.
Grands arbres , dont la fouche antique
Eſt l'allégorie authentique
De la nobleſſe du Patron ,
Vous réſiſtiez à la faiſon

Qui moissonne votre feuillage ;
Et vous disputiez quelque ombrage
A la fureur de l'Aquilon ,
Dans l'espoir d'en faire un hommage
Aux mœurs , aux vertus de Caton.

Folle attente ! espérances vaines !
Chez vous les fievres inhumaines
L'attendoient avec leurs frissons ,
Pour faire couler dans ses veines
Et leurs transports & leurs poisons.
C'en est fait , le trait homicide
Le frappe : le mal le saisit ;
Et sous son aiguillon perfide
Le tient attaché dans son lit.
Sur tous les visages , empreintes
Je vois les frayeurs & les craintes :
J'entends gémir & soupirer :
Toute une famille en allarmes
S'en approche en versant des larmes ;
Qu'elle appréhende de montrer.

Frappés d'une égale tristesse ,
Le Clergé , le Peuple , les Grands ,
Le Barreau , les Arts , les Talens ,
Tout s'anime , tout s'intéresse :
Chacun plein de ses mouvemens
Sur les nouvelles qu'on annonce ,

Répond avec gémiffemens ;
Et frémissant de la réponse
On interroge les passans.
Déjà la Chicanne hardie
Songeoit à secoüer ses fers ;
Et la Fraude & la Perfidie
Au seul bruit de sa maladie
Se recrutoient dans les enfers.
La Justice dans le silence
En pleurs sur ses propres destins ,
N'osoit de ses tremblantes mains
Peser dans sa triste balance
Le fragile sort des humains.
Mais vainement Thémis frissonne
Sur le sort de son Magistrat :
Un secours émané du thrône
Qu'inquiete son triste état , *
Vole vers lui , dispose , ordonne.
La Mort à ces ordres s'étonne ;
La Fievre cede sans combat.
• Veuves , ne foyez plus en proie
A vos craintes , à vos douleurs :
Triste orphelin , séchez vos pleurs ,
Ou plutôt versez-en de joie.

* La Reine lui envoya son Chirurgien.

Il vit , & le ciel à nos vœux
Accorde un pere , & lui renvoie
Des jours purs , tranquilles , heureux :
Hélas ! ces jours purs & tranquilles ,
Sont-ils donc destinés à ceux
Dont les cœurs , les vertus utiles ,
Défendent nos biens , nos asyles ,
De tous ces complots ténébreux ,
Que machinent des ames viles
Contre de foibles malheureux ?
Non : ces illustres personnages
Ont des peines pour leurs partages :
Leur esprit plus grand que nos maux ,
Mais soutenu par le courage ,
Ne se délasse d'un ouvrage
Que ployé sous d'autres travaux.
Le citoyen , dans la mollesse ,
Songe-t-il s'il est des dangers
Que le fort envieux lui dresse ,
Et que dissipe leur sagesse ?
Nous vogueons , ingrats passagers :
Le vaisseau touche le rivage ;
Et nous oublions l'homme sage
Dont le bras fuyant le repos ,
Nous a fait combattre l'orage
Et tromper la fureur des flots.

Loin de ce vice populaire,
Je désire ce premier jour,
Où tout Paris, alors sincère,
Vient former sa brillante cour,
Et célébrer l'anniversaire
De son respect, de son amour.
Avec la foule qui s'empresse,
Ma respectueuse tendresse
Ira pour contempler ses traits;
Et je verrai, dans mon ivresse,
Mes craintes & mon allégresse
Se confondre avec mes souhaits.



A M O N S I E U R D E S . A .

SOUVENT dans quelques Chanfons folles
Contre l'Hymen j'ai déclamé :

Mais mon cœur n'a point confirmé

Mes téméraires hyperboles.

Toi, que mon choix fit mon ami,

Saint A**, reçois ma défense.

Je ne parle point à demi,

Et je signe ce que je pense.

S'il en est encor dans ce tems,

Trouve moi fille de vingt ans,

Dont le teint de lys & de roses

En ait l'éclat & la fraîcheur :

Que de ses levres demi-clofes

Il forte un son toujours vainqueur,

Qui de l'oreille passe au cœur :

Que deux beaux yeux, bouche jolie ;

Jambe fine, & main arrondie,

Soient comptés pour ses agrémens :

Que sans détour elle soit fine,

Vive sans nuls emportemens,

D'une humeur folâtre & badine :

Qu'elle ait de l'esprit, des talens ;

C

De la vertu , des sentimens ;
Tu verras ce même Sédaine
Qui craint tant les engagements ,
Voler au-devant de sa chaîne ,
Et , glorieux de son destin ,
Au char de cette souveraine
Se lier de sa propre main.

L'homme , sur des preuves sensibles ,
Est moins né pour la liberté ,
Que fait pour la captivité :
D'avantages souvent nuisibles
En soi-même préoccupé ,
De mille chaînes invisibles
Il est sans cesse enveloppé.
Fier pourtant d'un vain équilibre
Que sa raison croit ménager ,
Enchaîné , quand il se croit libre ,
De fers il ne fait que changer.
Quoique l'esprit humain prétende
Suivre un plan qu'il a su tracer ,
Souvent dans l'instant qu'il commande ,
Il obéit sans le penser :
Il cede quand il croit forcer.
Ce Souverain qui de son thrône
Voit les humains , le front baissé ,
Adorer les ordres qu'il donne ,

Et l'arrêt qu'il a prononcé ,
Souvent a pris ce qu'il ordonne
Dans les regards d'une friponne ,
Qui par forme d'amusement ,
Un instant avant sa toilette ,
L'avoit reçu de sa foubrette
Qui le dictoit en badinant.

Les tems , les lieux , les circonstances
Sont les rois de nos sentimens.
Je ne vois dans nos mouvemens
Qu'une chaîne d'obéissances ,
Un cercle de commandemens.
Puisqu'obéir est la mesure
Qui limite nos volontés ,
Obéissons à la Nature ,
En nous ses ordres sont dictés.
Mais quelle est la marche sévère
Qu'impose cette mere austère ?
La voici , sans chercher ailleurs.
Nais , produis ton semblable , & meurs.
L'homme ainsi que le Dromadaire ,
Les arbres ainsi que les fleurs ,
Dans leur passage sur la terre
N'ont pas un autre itinéraire.
Les loix , la police , les mœurs ,
Ont ajouté leur commentaire
Pour remédier aux erreurs.

De-là les contrats , le Notaire ,
Régistres , bans , & baptistaire.
C'est fort bien fait. Obéissons ,
Et n'alléguons pas au contraire
Que l'épouse & les nourriçons
Donnent trop d'ouvrages à faire.
Il faut toujours se conformer
A ses loix , ses mœurs à l'usage ;
Et le laboureur doit semer ,
Quoiqu'il appréhende l'orage.
Le penchant , l'amour , les desirs
Sauront rendre nos craintes vaines :
Par-tout où le ciel mit des peines ,
Il a réservé des plaisirs.



A MR. L E M I E R E ,

Auteur de la Tragédie d'Hypermnestre

DU vol de *Crébillon* la trace est fraîche encor ;
Le *Miere* , ose le suivre ; imite un noble effor.
Tu ne me diras plus que les Destins avarés
T'ont refusé les dons faits à des esprits rares.
Vois plutôt les talens qu'en toi le ciel unit ;
Tes aîles sont déjà trop grandes pour ton nid.
Quand le superbe oiseau qui porte le tonnerre ,
Pour la première fois abandonne son aire ,
Intrépide ; il s'élançe ; & bientôt dans les airs
Son œil fier voit sous lui s'abaisser l'Univers.
Je ne te cache pas les allarmes cruelles
Qui suivent des neuf Sœurs les faveurs immortelles ;
Sur les bords où l'on voit l'hypocréne jaillir ,
Qui ne voit que des fleurs , est loin de les cueillir.
Trop foible & trop prudent pour risquer le passage ;
J'ai compté les écueils , assis sur le rivage.
Où nos premiers essais vont-ils nous engager ,
Si même le succès n'est qu'un brillant danger ?
Que dissipant enfin l'ombre qui l'environne ,
Un heureux , quel qu'il soit , arrive au pied du thrône :
Qu'un grand Roi lui confie ou la Feuille , ou les Sceaux ,
Un peuple entier d'amis , de parens , de vassaux ,

Naît d'abord ; je le vois ; vite percez des rues ;
Reculez les maisons , ouvrez des avenues ,
Pour la foule qui court au nouveau Monseigneur ,
D'un turbulent hommage étourdir sa grandeur.
Dans un degré plus bas , au jugement vulgaire ,
L'Auteur qui du Public a charmé l'œil sévère ,
Par une Cour bruyante est de même entouré ;
L'adroite Flatterie , au regard préparé ,
Court bientôt l'enyvrer de la vapeur si douce
Des fleurs qu'en souriant sa vanité repousse.
Que sert ce vain hommage au Poète naissant !
A rendre sous ses pieds le chemin plus glissant.

L'amitié n'admet point le langage emphatique
Par qui l'enthousiaste ou le flatteur s'explique ;
De glace en apparence , au fond pleine de feu ,
Elle voit & revoit , approuve , admire peu.
Sévère par tendresse alors qu'elle balance ,
La raison à son cœur impose le silence.
Tel auprès de son fils un pere carressant ,
Dérôbe la moitié des transports qu'il ressent ,
Et se mirant en lui , réserve pour soi-même
Quelques grains de l'encens qu'il doit à ce qu'il aime.

Mais il est des esprits que rien ne satisfait.
Un éloge tranquille est pour eux sans effet.
Ils veulent des transports & de la frénésie :
C'est trop peu d'admirer ; il faut qu'on s'extasie.
Qui loue avec réserve excite leur courroux :

Il est ou mauvais juge , ou stupide , ou jaloux.
 Mais où fuir , si d'accord avec la voix publique ,
 Votre bouche hazarde un seul mot de critique ,
 Et qu'un bavard , qu'un sot , ou qu'un impertinent
 Répète vos discours en les empoisonnant ?
 Votre tête à l'instant seroit réduite en poudre ,
 Si l'œil de l'offensé pouvoit lancer la foudre.

Hé ! que t'importe , ami ? Le vain bruit des propos
 Passera près de toi , sans troubler ton repos.
 Le flatteur qui sourit , le censeur qui menace ,
 Ne pourront te fermer le chemin du Parnasse.
 Je t'y suivrai des yeux ; je verrai tes travaux.
 Il me semble déjà voir de lâches rivaux ,
 Des insectes rempans soulevant la poussière ,
 S'unir , pour obscurcir ta brillante carrière.
 Alors applaudis-toi ; c'est l'indice certain
 Qu'*Apollon* sur le Pinde a fixé ton destin.
 Que n'ont-ils pas tenté contre *Pope* & *Voltaire* ?
Zoïle renaîtroit au même instant qu'*Homere*.
 Le grand homme jamais ne répond à leurs cris ;
 Sur eux , sans l'affecter , il répand le mépris.
 Que plus vive cent fois leur ténébreuse rage
 Entasse , en frémissant , outrage sur outrage ;
 Que peuvent leurs fureurs contre un cœur vertueux ?
 C'est un arbre nourri des sucs les plus robustes ,
 Qui , riche de sa sève & d'un terrain heureux ,

S'élève fierement au-dessus des arbuttes
Que le Ciel a privés d'un germe vigoureux.
Mais indignés , qu'issus de la même origine ,
Leurs rameaux soient couvers de ses rameaux pompeux,
Ils se prennent à sa racine
De l'ombre qu'ils jettent sur eux.

A M O N S I E U R L.

DE l'ami de cette Héroïne
Qui voulut expliquer Newton ,
Que n'ai-je la verve divine ?
Que n'ai-je la force & le ton ?
Ma Muse alors auroit un titre
Pour répondre à tes entretiens ;
Peut-être alors en cette Epitre
Mes vers seroient dignes des tiens.
Mais trop loin du vol téméraire
Qu'un tel projet doit demander ,
Ma Muse craint de hazarder
La démarche la plus légère.

Telle Agnès , que quitte un instant
Le regard prudent de sa mere ,
Aux discours d'un premier amant ,
Se trouble , baïsse la paupiere ,

Et s'en éloigne en rougissant.

Avec l'esprit dont la nature
Fut libéral en te formant,

Que ta plume sçait aisément
Dans la plus étroite mesure,
S'exprimer toujours noblement !

Il est vrai que dans cette ivresse
Qu'apportent les Jeux & les Ris,
Au milieu des propos exquis,
Au centre de la politesse
Il t'est facile, ô docte ami,
De suivre ton goût favori ;
A tes pieds coule le Permesse.

Près des amateurs du vrai beau
L'esprit & s'échauffe, & s'anime ;
Leur critique nous sert de lime,
Et du sein de notre berceau

Nous nous élevons au sublime.
Mais pour moi, débile arbrisseau,
Isolé dans un champ stérile,
Quand ma sève feroit fertile,
Puis-je pousser quelque rameau ?
Vainement l'ame s'évertue ;
Ce qui nous environne influe
Et sur elle, & sur ses ressorts ;
Objet de nos moindres efforts,
Il les fait naître, & les remue.

Trop favorisé de Cypris ,
Mais loin de Rome où tout excelle ,
Ovide déchoit de son prix ;
Et le Poète de Bruxelles
N'est plus le Rousseau de Paris.
Mais dans quelle audace nouvelle
Mon cœur se trouve-t-il surpris ?
Tu m'as loué dans tes écrits ;
J'allois me mettre en parallèle.

A MONSIEUR L. L. M.

JE voulois en prose énergique
Vous tracer mes chagrins divers ;
Mais un certain goût fantastique
Veut, malgré moi, faire des vers.
Je le veux bien ; quand la Folie
Sur mon pupitre vient dicter ,
Je lui permets de débiter
Boutades , ou plaisanterie ,
Dès qu'elle offre sa rêverie
A quiconque sçait l'excuser.

Abbé plus chéri qu'une Muse ,
Sitôt qu'il vous plaît d'amuser ,
Avez-vous besoin d'une excuse ?
Celui qui charma les Enfers ,

N'eût pas vû forêts , & montagnes
 Le suivre au milieu des campagnes ;
 S'il n'eût récité que des vers.
 Il chantoit : on vole , on admire ,
 Des accens , & tendres , & doux.
 Sur ses levres , ainsi qu'à vous ,
 La Nature avoit mis sa lyre.

Mais un Auteur , fût-ce Apollon ,
 Et fût-ce l'Apollon d'Homere ,
 Se voit souvent par la Raïson
 Traité d'homme à tête légère.
 Même souvent trop décrié ,
 On le croit enclin au sarcasme ;
 Je crois pourtant qu'en amitié
 Il a ce vif enthousiasme
 Dans ce siècle trop oublié.

L'éclair brille , un orage creve ;
 F.... de la foudre est frappé ,
 Il tombe , & son rival s'éleve ;
 Qu'il soit de la terre extirpé ,
 Dit-il : à sa main vengeresse ,
 Tout se prête , tout obéit ,
 Et le grand Seigneur qui carresse
 S'avance , témoigne , & trahit.

Peliffon , bel esprit aimable ,
 Sans doute des fots redouté ,
 Oppose un front inébranlable

Aux foudres du ciel irrité ;
Rien n'altère sa fermeté.
Plongé dans un cachot sinistre ;
Mais accablé du seul malheur
De voir souffrir un bienfaiteur ,
L'immense pouvoir du Ministre
Vint se briser contre son cœur.

Il ne faut qu'une ame sensible
Pour former les plus tendres nœuds :
Il ne faut qu'un cœur inflexible
Pour être fidele à ses feux :
Mais répandre sur la tendresse
Cette volupté , cette ivresse
Qui s'alimente , & se nourrit
Du miel de la délicatesse ;
C'est le chef-d'œuvre de l'esprit.
L'esprit, dit la brusque Ignorance ,
Pour être liant , est trop vain :
Convaincu de son importance ,
Il prétend à la préséance
Sur le reste du genre humain.

Elle a raison , si l'arrogance
N'est pas le tic de l'esprit faux :
L'esprit vrai n'a point ces défauts.

Une réflexion profonde
Sur la très-foible humanité ,
Le grand livre instructif du monde

Présenté par l'adversité ,
Sont l'instrument dont il émonde
Les branches de sa vanité ;
Seulement par elle il seconde
Les loix de la société.
Mais mettons fin à cette antienne :
Je n'eusse pas ces propos hafardé ,
Abbé , si je n'avois plaidé
Plus votre cause que la mienne.

A MONSIEUR G. D. S. A.

LAISSE tous ces héros d'Homere ,
Et l'histoire du vieux Laban ,
Et cette maligne commere ,
Qui ne veut point quitter ce banc
Où gissent les Dieux de son pere.
Crayonne plutôt pour Cythere
Quelque sujet tendre , & galant ,
Un rien , une esquisse légère ,
Sur ce quarré de papier blanc.
C'est bon , c'est ce que je souhaite ;
Un berger bienfait , vigoureux ,
Qui roule dans une brouette
L'Amour , le Patron des heureux.

Pour fuir ses atteintes cruelles ,
Je vois voler dans le lointain ,
De jeunes cœurs un tendre essain ;
Mais , hélas ! que fervent leurs aîles ?
La fleche siffle , & dans les airs
Il n'est cœur qui frappé ne tombe.
Est-ce qu'à Vénus le pervers
En veut offrir un hécatombe ?
Le mien fuyoit , mais l'œil d'Iris
A guidé le fils de Cypris ,
Et du premier trait il succombe.
Qui , comme moi , n'eût été pris ?
Sur le devant de cette esquisse ,
Que j'aime à voir pour ornement ,
Ce cahos , cet enchainement ,
Et la nature , & l'artifice ;
Ces fleurs couvrir nonchalamment
Les bafes d'un vieil édifice ,
Portiques jadis éclatants ,
Dont Vulcain , Bellone , ou le Temps
A renversé le frontispice.
Amis , dans nos amusemens ,
Profitons de cette peinture :
Un peu d'art nous rend plus charmants ;
Mais que le fard des agréments
Ne cache jamais la nature.

RÉFLEXIONS PHYSIQUES
SUR LES FEMMES.

OÙ sont donc ces grands avantages
Dont en naissant le sexe fut doté ?
Il possède , il est vrai , l'esprit & la beauté ,
Il a les graces en partage ;
Mais par combien de maux ne rachete-t-il pas
L'éclat d'un brillant appanage ?
Examinons un peu , mais pour lui rendre hommage ,
Ce que lui coutent ses appas.

Quand de tous ses thrésors la Nature suivie ,
Vient ouvrir en secret les sources de la vie ,
Et que mystérieuse , elle écrit le pouvoir
Déposé dans leur sein , créé pour concevoir ,
Que de dangers cachés sous l'éclat d'un beau germe !
Telle une fleur est l'honneur d'un verger ,
Qui dans son calice renferme
L'œuf du ver qui doit la ronger.

Même avant le secours de la raison tardive ,
D'un enfant au teint pâle , à l'œil mourant & beau ,
Quels soins n'exige pas la santé fugitive ?
A chaque instant la Parque entr'ouvre son ciseau.
Le moindre acte indiféret , la fraîcheur d'un ruisseau ,
L'étonnement subit , la peur , même la joie ,

Peut ouvrir à toute heure une fatale voie ,
Qui jette la beauté dans la nuit du tombeau.
Encore si le ciel réglant ses destinées ,
N'eût mis à ces dangers qu'un seul jour ; mais , hélas !
Le sexe passe un quart de ses belles années ,

Entre la vie , & le trépas.

Oui le trépas : à l'ombre du mystère

J'apperçois le fils de Cythere.

Il vole vers Philis , il ôte son bandeau ,
Il le met sur les yeux de la Belle séduite.

A l'autel la voilà conduite ;

L'Hymen a sur son cœur secoué son flambeau.

Le Temps a fui , grands Dieux ! les soupirs & les larmes

Annoncent un enfant qui déchire son sein.

Les accidens fâcheux , la perte de mes charmes

Ne font rien , dit Philis , si le coup assassin

Ne donne à mon époux de plus justes allarmes.

Sexe aimable ! sexe charmant !

Quand l'homme vous reproche une humeur , un caprice ,

Un goût pour les plaisirs , l'amour du changement ,

Il ne montre que l'injustice

Du plus foible raisonnement.

Que ne reproche-t-il à la sage Nature

Les Aquilons fougueux , qui dans les vastes mers

Vont noyer la vapeur impure

Dont le nître infestoit les airs.

Le Ciel , en imposant aux femmes , à nos Reines ,

Ce penchant aux plaisirs , ces volages ardeurs ,
En plaçant dans leurs yeux les ris proche des pleurs ,
Le Ciel ne désiroit que soulager leurs peines ,

Et faire oublier ses rigueurs.

Elles passent enfin sous leur dixième lustre ;
Alors aussi cruel qu'il fut pour ses enfans ,
Le vieux pere des Dieux dévore leurs beaux ans :
Il flétrit leurs appas , il efface leur lustre ,
Il redemande ses présens.

Alors les tristes maladies ,
Les vapeurs , les dégoûts , les pâles insomnies ,
Les livrent tour à tour aux maux les plus cuisans.
Oui , s'il n'est de vrais maux pour la nature humaine
Que le poids des vives douleurs ,
Le sexe plus que nous doit ployer sous sa chaîne ,
Et se plaindre de ses malheurs.





E P I T R E S , E T S A T Y R E S .

E P I T R E ,

A M O N P R E M I E R R E C U E I L .

INUTILE ramas de feuilles entassées,
 Livret , petit livret , enfant de mes pensées ,
 Vous voilà donc enfin , par les soins de Durand ;
 Destiné comme un autre à tenir votre rang.
 Votre rang ? Mais est-il une bibliothèque
 Où vous puissiez avoir la plus mince hypothèque ?
 Est-il un écrivain qui puisse à ses côtés
 Souffrir sans deshonneur vos feuillets effrontés ?
 Vous étalez en vain la même couverture :
 Un sot n'est pas moins sot , sous l'or que sous la bure ;
 Affublé d'un ruban , & niché sous un dais ,
 Hippias fut-il moins un des plus francs baudets ?
 Mais pourquoi m'emporter en rimes indiscrettes ,
 Suivons notre projet , voyons sur mes tablettes ,
 Où je pourrai fixer vos dangereux destins ?
 Qu'apperois-je ? Déjà la terreur des Cotins ,
 Despréaux en courroux veut vous ceder sa place.

Il n'est Poète ici que votre aspect ne glace.
La Fontaine, Chapelle, & La Fare, & Chaulieu,
Si vous les coudoyez, veulent un autre lieu.
Regnier, Marot, Rousseau, Regnard, Segrais, Moliere
Corneille, Pavillon, Racine, Deshouliere,
Sur mes ais étonnés l'un l'autre se pressans,
Refusent un voisin destitué de sens.
Ainsi retirons-nous, la plainte est inutile ;
Il n'en est pas ici de même qu'à la ville,
Où souvent un faquin, le valet d'un valet,
Pousse & passe devant la Toque & le Plumet.

Quand juge sans appel de tous hommes illustres,
Le Temps entre eux & nous a fait couler vingt lustres ;
Les rangs sont assignés : les Auteurs & les Rois
Sont marqués à leur titre, & réduits à leur poids.
Le Temps seul met le sceau, fixe la Renommée.
D'admirateurs bruyants une troupe charmée
En vain à quelque idole élève un piedestal,
De la Postérité le jugement fatal
Dissipe les rayons d'un éclat éphémère,
Et la Motte écrasé baise les pieds d'Homere.
Profitons de l'exemple, & trop audacieux,
N'allons pas, mon Livret, jouter contre nos Dieux ;
Pesons avec respect, leur talent, leur mérite,
Tâchons de comparer, & placez-vous ensuite.

Quels sont d'abord ceux-ci ? Le mâle Crébillon ;
Voltaire, j'aimerois autant dire Apollon :

Passons, vîte, passons, quoique doré sur tranche.
Autant vaudroit pour vous être sur l'autre planche.
Il n'est pires voisins pour un Auteur commun,
Et c'est mettre Câlôt à côté de le Brun.
Mais pour fonder nos droits sur la place accordée,
Mon cher petit Recueil, il me vient une idée :
Si je vous exposois, sans partialité,
Leurs talents, leurs défauts, & ce qu'ils ont traité,
Tel qu'Anchise expliquoit dans les Royaumes sombres
A son fils curieux la fortune des Ombres,
Alors de ce coup d'œil exact & clandestin,
Je pourrois faire éclore un jugement certain ;
Téméraire, il est vrai : mais ne nommons personne.
Puisse même ces vers, où si mal je raisonne,
Dans leurs décisions se montrer assez faux
Pour que le nom échappe à qui lit les défauts.
Ce premier-ci, poussé d'un zèle Apostolique,
Prit saintement en main la cause Evangelique ;
Mais toujours de sang froid, & pesamment moral ;
Il commenta sans fruit Mallebranche & Pascal ;
Héritier d'un talent affoibli dans sa course,
A ses eaux cependant on reconnoît sa source.
Plus vif, plus pétillant, celui-là dans ses vers
Ne donne qu'un seul fond à ses tableaux divers ;
Il peint, nouveau Boucher, des fleurs toujours écloses :
La Nature est partout sur un thrône de roses.
C'est de sa touche aimable & de son coloris

Que l'on voit à Paphos le portrait de Cypris.

Cet autre , jeune alors , prostitua sa Muse
A des vers qu'à présent il trouve sans excuse ;
Melpomene & Thalie à cet Auteur nerveux
Ont inspiré des sons qu'entendront nos neveux.
Vif , rapide , concis ; mais sa rime sublime
Fait quelquefois sentir le travail de la lime.

Celui-là , plus léger , a dans ses vers coulans
Carressé les Vertus , les mœurs & les talents.
Son mérite éclatant fut son premier Mécène :
Thalie avec transport l'a vû remplir la scène ;
Mais souvent pour grouper quelques vers brillantés ,
Son abondance ingrate étouffe des beautés.

O reste précieux d'un siècle de merveilles ,
* Confrere , ami , neveu , successeur des Corneilles ;
De vos bergers galants oserai-je parler ?
Mille écrits délicats doivent vous consoler ;
Mais loin de la nature & foible d'harmonie ,
L'esprit a fait vos vers au défaut du génie.

Fier des vices d'autrui , gardez-vous , mon Recueil
De vous laisser frapper d'un téméraire orgueil ;
Quelques soient les défauts que ma plume relève ,
Ils sont maîtres dans l'art où je ne suis qu'élève.
Plût au Ciel que rempli de plus nobles fureurs ,
Vous eussiez seulement atteint à leurs erreurs.

Ah ! si j'avois ici certains Auteurs modernes ,
 Sublimes sur des riens , profonds en balivernes ,
 Qui pour avoir rêvé loin du sacré vallon ,
 Signent insolemment : nous, enfans d'Apollon !

Si j'avois tous ces Vers sur des convalescences ,
 Des Odes sur la paix, d'autres sur des naissances ,
 Ces commentaires vains de Cantiques sacrés ,
 Admirables bien moins qu'ils ne sont admirés !

Si j'avois par hazard cette Muse Tragique ,
 Epique , Profaique , Apoplectique , Etique ,
 Dont les vers boursoufflés bravoient avec fracas
 Les sifflets d'un Parterre entouré de soldats !

Si j'avois les recueils de mainte Académie ,
 La petite devise avec la litanie ,
 Chefs-d'œuvre de province , où dans le cours d'un an
 Midas adjuge un prix au flageolet de Pan !

Alors à la faveur de votre petit moule ,
 Peut-être vous pourriez vous sauver dans la foule :
 Là , près de quelque écrit méchamment dérobé ,
 Il me semble vous voir proche de cet Abbé
 Qui chanta.... Mais , mon livre , appuyé sur quel titre ,
 Du Parnasse François me fais-je ici l'arbitre ?
 La tendresse m'aveugle , & l'amour paternel
 Rend ici malgré moi mon papier criminel.

Que panché vers le mal , qu'enclin à la malice ,
 Notre esprit , pour médire , entre aisément en lice !
 Je voulois badiner , & loin de mon début ,

La Critique m'emporte au-delà de mon but.
Froid d'abord , tout à coup je m'échauffe , m'allume ,
Et l'absinthe & le fiel découlent de ma plume.
Nouveau réformateur , qui suis-je pour tenter
Ce que le Dieu du goût ne put exécuter ?
Revenons sur nous-même , & près de la barriere ;
D'un pas plus mesuré , parcourons la carrière ;
Ou plutôt finissons ce projet insensé.
Que m'importe , mon Livre , où vous serez placé ?
Je suis trop irrité que la rage d'écrire
M'ait porté par degrés à faire une satyre ;
Elle qui dans ce siècle a perdu tous ses droits ,
Sous le regne adoré du plus clément des Rois.



S A T Y R E , *

Contre le goût des Ouvrages Poissards.

OUOI ! C'est donc là l'esprit qui fait briller les hommes !

On admire cela dans le siècle où nous sommes !

O sage Despréaux, dont la Muse en courroux

D'Apollon vieillissant sçut vaincre les dégoûts ;

Toi dont l'esprit versant le fiel de la Satyre ,

Sçut venger le bon sens en l'excitant à rire ;

Prête-moi, s'il se peut, contre un nouvel affront ;

Les traits dont tu flétris le burlesque Scaron.

Tes préceptes sensés, tes leçons, tes maximes,

Du Parnasse françois ont sçû chasser les crimes ;

Le verbe avant le nom n'osa plus se placer ,

Et la rime avec choix apprit à s'enchâsser ;

La mesure fut juste, & l'hémistiche sage

Suivit exactement tes loix & ton usage.

La Raison en frémit, mais soumit ses appas

* Je dois cette justice à l'Auteur qu'on pourroit soupçonner que j'ai en vûe dans cette Satyre, d'avouer au moins qu'il a excellé dans l'espece de Burlesque que j'attaque : or exceller est toujours un mérite ; & que de plus, il a écrit avec succès dans d'autres genres. Tel prétend à la qualité d'Auteur, qui n'a ni l'un ni l'autre de ces avantages,

Au cercle plus étroit où tu la resserras.
Ce ne fut point assez ; & régent & modele ,
Aux plus exactes mœurs ta Muse fut fidelle ;
Jamais un mot hardi dans tes tableaux divers
Ne souilla tes sujets aussi purs que tes vers.
Cet heureux tems n'est plus : ies marchés & les halles
Infectent les esprits des jargons les plus sales :
C'est un marais bourbeux que le sacré Vallon :
La fange y cache aux yeux les trésors d'Apollon ;
Ou ce Dieu bien plutôt exilé du Parnasse ,
Au burlesque Poissard vient de céder la place.
Ce tyran du bon sens redoublant ses efforts ,
Abuse impunément des sublimes effors.
Pour digne à ses forfaits , qu'un Poète , un génie
Étale des beaux vers l'élégante harmonie ;
Que la raison ornant les plus doctes chansons ,
Prodigue autant d'esprit qu'elle enfante de sons :
Le Poissard aussi-tôt à ces talens superbes ,
Oppose effrontément quelques méchants proverbes ;
Et sans art vomissant de son rauque gosier
De fades jeux de mots l'assemblage grossier ,
Le peuple de ces traits & le juge & le maître ,
Pour ne pas l'approuver , sçait trop s'y reconnoître ;
Il admire , & Phébus , en ces honteux combats ,
Pour la seconde fois est jugé par Midas.

Oserois-je , en Docteur , seulement pour la forme ,
Donner quelques avis , & prêcher la réforme ?

D

O jeunes imprudens , (car il n'est que trop sûr
Que ce style n'est pas celui d'un esprit mûr ;)
Évitez avec soin , s'il en est temps encore ,
Ce goût bas & rampant que le bon sens abhorre.
Rendez aux habitans que voit le Pilon ,
Ce langage par vous si tendrement chéri ;
Et laissez aux fureurs d'une bouche harangere
Cette grossiereté qui vous est étrangere.
Oui : mais me répondra quelqu'Auteur insulté ,
C'est-là mon genre à-moi , j'aime la liberté.
Quand au hasard , je fais galopper par la ville
La Tulipe & Margot montés en Vaudeville ,
Ou qu'en Vers à six piés , si vous voulez , méchants ,
Je rime des jurons divisés par des chants ,
Parlez , répondez-moi , critique téméraire ,
Quel mal à mes lecteurs mes Vers peuvent-ils faire ?
Aucun , si vous voulez ; car sans trop vous flétrir ,
Un seul jour à vos yeux les voit naître & mourir :
Mais si j'en parle moi , ce n'est que pour vous-même ,
Et c'est moins le lecteur que votre bien que j'aime.
Il est tant de moyens pour briller en ces lieux ;
On peut s'y faire un nom sans un style odieux.
Tout rimeur , je le sçais , ne peut sur le Parnasse
Se voir près de Corneille , ou coudoyer Horace :
Mais sans grimper si haut , ni sans descendre trop ;
On compte plus d'un rang de Virgile à Marot.
Pourquoi donc nous forcer , gênés dans nos suffrages

De louer votre esprit , en blâmant vos ouvrages ?
Que j'aime un clair ruisseau , qui tranquille en son lit ,
Se perd parmi les fleurs que son cours embellit !
Mais un fossé bourbeux , vil égout de latrines ,
Je fuis à son aspect , en bouchant mes narines.

Trop aveugles sur nous , nous n'examinons pas
Ce que notre penchant prépare sous nos pas :
On s'admire , on se plaît , soi-même on se carresse ;
Je suis seul en mon genre , unique en mon espèce.
Quelle espèce , grands Dieux ! sans peine & sans tour-
ment ,

Mieux que vous la Poissarde en fait le rudiment.
N'allez pas m'alléguer que c'est un badinage
Dont on peut , quand on veut , dépouiller le langage.
Quand l'esprit dans un vice est une fois tombé ,
Que les plis en sont pris , ou le vase imbibé ,
En vain à l'habitude on cherche des barrières ,
Et l'on a pris le goût en prenant les manières.

Quand le vainqueur d'Arbelle eut rangé sous sa loi
Les Peuples , les Etats , l'empire du Grand Roi ,
Et qu'après trois combats il eut dans Babylone ,
Des Perses renversé la puissance & le trône ;
L'imprudent aussi-tôt libre de soins pressans ,
Endossa le premier la robe des Persans.

Capitaines , Soldats , Courtisans , Philosophes ,
Vêtirent à l'envi de semblables étoffes :

A l'exemple du Roi chacun dans son accès ,

Le plus loin qu'il pouvoit , fut porter cet excès ;
Et l'on vit les vainqueurs pour dernieres merveilles ,
Parés de brasselets , & de boucles d'oreilles.
Mais le vice filtrant au travers des habits ,
De ces braves guerriers fut changer les esprits ;
Et l'on vit ces Héros , ces vainqueurs du Granique ,
Persans par la valeur , comme par la tunique.
Leur histoire est la vôtre , & tel est le danger ,
Où votre nouveau goût pourroit vous engager.
Sans trop vous informer , si la cause est honnête ,
Vous savourez l'encens qu'on vous jette à la tête :
Mais si comme a prêché certain illustre Auteur ,
L'esprit se sent toujours des bassesses du cœur ,
Jugez par son avis plutôt que par le nôtre ,
Si c'est par vos écrits qu'on doit juger du vôtre.



PRÉJUGÉ DES AUTEURS.

QUI pourroit m'indiquer où demeure l'Envie ?

J'entends partout maint Auteur s'écrier ,
Ah ! l'Envie , ah ! l'Envie ! *On a beau la prier ,*
La cruelle qu'elle est , par la rage suivie ,
Répand à chaque instant ses poisons sur ma vie.
Sur votre vie ! ô Ciel ! que vous êtes heureux !

Monseigneur l'Auteur entouré d'envieux ,
Que je vous voye : hélas ! tant de mérite
Avoit le droit d'exciter leurs fureurs.

Tempérez par bonté l'éclat qui les irrite ;
Vous deviez vous attendre à toutes ces horreurs :
Vous êtes trop grand homme ; & moi , qui vous re-
garde ,

Et qui ne vous connois que depuis un instant ,
Je me sens.... Ah ! grands Dieux ! oui , si je n'y prends
garde ,

Je me sens si petit , quand je vous vois si grand ,
Qu'à vos jaloux mon cœur ajoute un concurrent.
Ce que c'est que d'avoir un si vaste génie ,
L'esprit de Cicéron , & l'ame de Brutus ,

L'intelligence à la sagesse unie !
Du concert des humains on trouble l'harmonie ;

On accable les gens du poids de ses vertus.

Monſieur l'Auteur , oui , je parie ,
Vingt louis , non , j'en poſe cent ,
Que ſi de vos tristes années ,
La Parque retordoit le fil éblouiffant ,

Vous refuſeriez net vos grandes deſtinées ,
Vous choiſiriez plutôt la douce obſcurité
D'un Citoyen que rien n'agite ,
Et qui dans la tranquillité ,

Arrive doucement ſur les bords du Cocyte
Par les ſentiers unis faits pour l'oifiveté :

Oui , vous immoleriez votre nom , votre gloire ,
Vous voudriez , plongé dans les ombres du Temps ,
N'être pas plus célèbre au Temple de mémoire ,
Que moi , rimeur obſcur , de qui les vers rampans....

Non. Comment , non ? Ah ! ah ! Je vous entends.

Vous voulez des lauriers , & les cueillir ſans peine.

Tel un Seigneur qui , porté mollement
Sur des reſſorts à la d'Alène ,
Se plaint du bruit impertinent
Que fait ſon caroſſe en marchant.

Que ne va-t-il à pied ? Il entre chez Hortenſe ,

Il s'écrie avec pétulance :

Mes gens ſont des coquins , mes fermiers des fripons ,

Mon intendant , mes ſecretaires ,

Mes bois , mes gardes , & mes terres ,

Tout va mal , on me pille , ils font tous des larrons.

On double , on triple ma dépense ,

J'irois à l'Hôpital tout droit ,

Si je n'avois une fortune immense.

Marquis , tout ce courroux n'est qu'un moyen adroit

Pour parler de votre opulence.

Ah ! l'Envie , ah ! l'Envie ! Auteurs , on vous croiroit

Plus piqués de son insolence ,

Si vous aviez moins d'éloquence

A peindre les fureurs de son acharnement.

Oui , dans les plaintes que nous forge

Votre cœur , dupe alors de son ressentiment ,

Notre amour-propre clairement

Voit le vôtre qui se rengorge.

Ma raison y voit plus , & j'ai presque dessein

De penser mal d'un Auteur si chagrin :

Car cette envie au comble parvenue ,

Dont il offre à nos yeux les vifs emportemens ,

Et les transports & les raffinemens ,

La peindroit-il si bien , s'il ne l'avoit connue ?

Tout grand homme va droit , & simple , il ne croit pas

Qu'il puisse être l'objet d'une jalouse rage.

Si quelque écervelé jappe sur son passage ,

Il marche sans se plaindre , & laisse sur ses pas ,

Aboyer les chiens du village.

Je pourrois citer plus d'un Sage ,

D iv

Montesquieu, Fontenelle, ou Caton ;
Mais ce discours auroit l'air d'un sermon.
Ne citons rien , & fans cérémonie ,
Finiſſons , chers Auteurs , par un trait d'amitié :
Tel d'entre vous croit faire envie ,
Qui ſouvent ne fait que pitié.





E C L O G U E S.

T I R C I S.

LE Soleil, descendu plus bas que les campagnes,
 N'éclairait de ses feux que le haut des montagnes,
 Le Zéphire captif, s'échappant des forêts,
 Se glissoit dans la plaine, & ramenoit le frais;
 Sous son souffle badin, plus odoriférante,
 La Rose relevoit une tige expirante;
 Et cependant la nuit dans ses voiles épais
 Rassembloit lentement les ombres, & la paix:
 Tout étoit calme alors, tout; mais, par intervalle,
 On entendoit de loin le chant de la Cigale.
 Lorsque Tircis enfin échappé du hameau,
 Ses troupeaux renfermés, vint s'asseoir sous l'ormeau.

Content de son loisir, & de sa solitude,
 Il enfle sa musette, il médite, il prélude,
 Et son Pipeau léger d'accord avec sa voix,
 Il chante de Philis les amoureuses loix;
 Ce n'étoient point ces sons des bergers d'Italie;
 Difficulté brillante, éclatante folie,

Où la Nature cede à l'ornement vainqueur ;
Mais simples , mais sans art , ses sons peignoient son
cœur.

Attiré par le bruit que l'écho lui répète ,
En ces lieux à grands pas accourt le blond Damete.
Damete , ce berger qui désertant nos bois ,
A consacré sa lyre aux vains plaisirs des Rois ,
Et qui fier de grossir une foule importune ,
A troqué son repos contre un peu de fortune.
C'est Tircis , cria-t-il ? Hé ! quel autre en ces lieux
Pourroit frapper les airs d'un son harmonieux ,
Qui peut , autre que lui , dans ce rustique asile ,
Faire entendre des chants qu'admireroit la ville ?
Mais Tircis , mais Tircis que n'y viens-tu ? Suis-moi ,
Ces champs & ces troupeaux ne sont pas faits pour toi ;
Que , ta houlette en main , un Pâtre te remplace ,
Laisse ce vil emploi fait pour la populace ,
Quelque soient les talents , l'homme de Cour surpris
Met l'admiration à côté du mépris.
Un berger ! il croiroit partager ta bassesse ,
S'il convenoit tout haut d'un éclat qui le blesse.
L'amour-propre outragé ne rend qu'en frémissant
La justice qu'il doit au mérite naissant.
Viens à la ville , viens , quitte la Pannetiere ,
Tu prendras , pour séduire , une forme étrangere ;
Là , voilant ton état sous un vernis brillant ,
On verra la faveur carreffer le talent.

Hélas ! sans un peu d'art on n'y sçauroit atteindre ,
Et pour vendre sa laine il faut souvent la teindre.
Alors que de Plaisirs , de Ris , de Jeux , d'Amour !
Chez les grands , chez le peuple ; à la Ville , à la Cour ,
Sous le manteau des Arts , la Roture accueillie
Prend la main à Mecene , & la baise à Julie ,
Alors qu'un hiver rude entasse les glaçons ,
Que le Ciel enflâmé dessèche les moissons ,
Qu'un Publicain armé d'un arrêt redoutable
Enleve les brebis jusques dans leur étable.
Que plus cruels encor pour courir aux dangers ,
Les durs enfans de Mars enlevent les Bergers ,
Tircis ne craindra plus les coups de la tempête ;
Ils ne frapperont plus que le vil peuple. Arrête ,
Arrête , dit Tircis ; cesse de m'outrager :
Ton cœur , s'il pense ainsi , ton cœur doit me venger
De ceux qu'à ton avis un fort cruel accable :
Le Pasteur inutile est le seul méprisable ,
Il n'est de mortel vil que l'homme dangereux.
Damette , eh ! qui t'a dit que je suis malheureux ?
Ces situations que tu dépeins affreuses ,
Ces Publicains armés , ces saisons rigoureuses ;
Sont des maux répandus dans ce vaste Univers ,
Ces Grands si fortunés n'ont-ils pas leurs revers ?
Sous les efforts du vent , vois un superbe chêne ;
Il tombe , & ce roseau se relève sans peine ;

Mais pour changer mon fort, fais moi voir des appas.
Près de ces grands Seigneurs que je ne connois pas,
L'air est-il plus serein ? L'onde est-elle plus belle ?
Le Ciel y brille-t-il d'une clarté nouvelle ?
Sur le duvet couchés, leur paisible sommeil
N'est-il jamais troublé par un fâcheux réveil ?
Réparé par des mets, par des liqueurs plus saines,
Un sang plus rafraîchi coule-t-il dans leurs veines ?
Ont-ils pour être heureux des moyens inconnus ?
Plus sincères que nous, ont-ils plus de vertus ?
Je ne le pense pas, & leur être ressemble
A ces dormantes eaux que le marbre rassemble :
Le bassin fastueux qui leur sert de prison,
Pour leur salubrité ne vaut pas ce gazon.
Près de leurs voluptés viens comparer les nôtres,
Sans redouter les uns, sans mépriser les autres ;
Nous nous chérissions tous, nous sommes tous égaux ;
L'amitié fuit nos jeux, ainsi que nos travaux ;
Notre cœur fait, je crois, pour sentir la tendresse,
Vole vers son égal, s'échauffe, s'intéresse.
Un vieux Pasteur m'a dit que sans l'égalité,
L'homme ne peut prétendre à la félicité,
Que c'étoit offenser celui qui nous fait naître,
Qu'affecter des grandeurs au-dessus de notre être.
Le Ciel, ajoutoit-il, se venge sur ce Grand :
Même par les respects qu'il attache à son rang,

L'égaleté le fuit , cette égaleté douce ,

Il l'appelle , elle approche , & l'orgueil la repouffe ;

Compagne de l'Amour & de la Vérité ,

Elle fuit en tous lieux la médiocrité.

C'est dans cet heureux champ que germe la fageffe ;

Oui , Damete , & mon cœur nâge dans l'allegrefle ,

Quand j'oblige l'ami que je porte en mon fein.

Dans cette plaine hier j'apperçois un effain

De rejettons fuyants la ruche maternelle ;

J'y cours , j'attends , j'approche , & d'une main fidelle

Raffemblant ces ingrats , tels qu'ils étoient fortis ,

J'allai les reporter dans le verger d'Atis.

D'ofiers entrelacés , j'ai clos ces pâturages ,

Sur le bord du chemin j'ai planté ces ombrages ,

Le voyageur content y rend graces aux Dieux ,

Et de l'ombre & du frais qu'il rencontre en ces lieux.

Lorsqu'un loup cet hiver désola nos campagnes ,

Je courus le chercher jusques dans nos montagnes.

Quoiqu'il mordît l'épieu qui déchiroit fon flanc ,

Il tomba sous mes coups renverfé dans fon fang.

Je sauvai Licidas & fes brebis chéries ,

J'ai forcé ce ruiſſeau d'abreuver ces prairies.

Faire du bien à tous est mon unique objet ,

J'en fuis récompensé fitôt que je l'ai fait ,

Et je crois être heureux autant qu'on le peut être.

Lorsque je fais le bien , dès que j'en fuis le maître.

O toi , cher fondement de ma tranquillité ,

Houlette, sceptre heureux fait pour la liberté,
Sois toujours le bonheur & l'appui de ma vie,
Ecarte les jaloux, fers de borne à l'envie :
Et toi, tendre Mufette, écho de mes chansons,
Que jamais l'intérêt n'avilisse tes sons ;
Ne chante que Philis, son amour, & ma flâme,
Elle est le sentiment le plus pur de mon ame.

Mais, Damete, les Cieux ont perdu leur azur,
La nuit étend sur nous un voile plus obscur.
Adieu, je vais trouver ma compagne fidelle ;
Je voudrois bien demain être aux champs avant elle.



I S M E N E E T A M A R I L L I S.

L'UN de ces jours assis dans un sombre bocage ,
J'entendis quelque bruit : j'écartai le feuillage ;
Et lançant mes regards au travers du taillis ,
Je vis sur le gazon la jeune Amarillis.
Ismene étoit près d'elle : ardent à les entendre ,
J'approchai doucement , sans pouvoir m'en défendre.
Amarillis disoit : Oui , craignons ce vainqueur
Qui n'a que des tourmens & pas une douceur.
Que ses traits sont cruels ! ce que pour les campagnes
Est un torrent grossi qui descend des montagnes ;
Ce que sont aux moissons les trop grandes chaleurs ,
Et les loups aux brebis , l'amour l'est à nos cœurs.
Nous voyons sous nos yeux la sœur de Timarette :
Jadis elle chantoit ; le son de la mufette
Étoit moins gracieux que celui de sa voix.
Le rossignol charmé la suivoit dans nos bois.
Tant qu'elle méconnut une folle tendresse ,
Rapidement ses jours couloient dans l'allégresse :
Les Ris & la Gaité sembloient suivre ses pas ,
Et nos jeux languissoient où Philis n'étoit pas.
Dans nos cantons alors est revenu Sylvandre :
Il parut , il la vit ; & Philis devint tendre.
Mais sans doute son cœur cherchant à s'enflâmer ,
Aspiroit dès long-tems au vain plaisir d'aimer :

Car de notre aveu seul l'amour tient sa puissance.
Depuis ce jour fatal à sa chere innocence ,
Combien de fois l'écho sensible à ses douleurs
A-t-il redit les sons qu'accompagnoient ses pleurs ?
Elle erre dans nos bois sans sujet & sans cause ,
Et les lys, sur son teint, ont effacé la rose.
Sa pâleur, ses soupirs & ses regards distraits ,
En dépit d'elle-même, annoncent ses secrets.
Nous ne la voyons plus sur ces rives fleuries :
Son troupeau qui la suit semble fuir nos prairies ;
Et loin des bords charmans où croît le serpolet ,
Ses brebis sont sans force, & les chevres sans lait.
Tout ce qui l'environne est sensible à ses peines.
Ses agneaux en bêlant ont traversé ces plaines :
L'oiseau qu'elle élevoit en a perdu son chant ;
Et quelquefois son chien la regarde en pleurant.
Voilà quel est l'amour, & le poids de sa chaîne.
N'aimons jamais que nous ; aimons-nous, chere Ismene.
Je ferai tes plaisirs ; toi, les miens : notre cœur
Ne peut de nœuds plus doux attendre son bonheur.
Fuyons tous nos bergers, non que je m'en défie :
Mais à notre amitié mon cœur les sacrifie.
Et moi, reprit Ismene, en recevant le tien
Sois sûre du retour. Amour, par ce lien,
Nous brayons à jamais ton redoutable empire ;
Ce n'est que d'amitié que notre cœur soupire.
J'en jure par les Dieux : on verra les oiseaux
Désertter les forêts pour habiter les eaux,

Sur les étangs glacés voltiger l'hirondelle ,
La colombe à ses feux devenir infidelle ,
La jonquille en blancheur l'emporter sur les lys ;
Lorsque je cesserai d'aimer Amarillis.
Que mes sermens, grands Dieux ! reglent ma destinée.
Qu'on ne me parle plus d'amour & d'hymenée ;
Vivre pour toi , Bergere, est mon unique but.
Elle achevoit ces mots , quand Silvandre parut.
Tout ce que la jeunesse & la belle nature
Peuvent offrir d'appas , brilloit dans sa figure :
Ses regards étoient vifs , mais doux & gracieux.
La vertu, la candeur se peignoit dans ses yeux.
Timide , sans avoir aucun sujet de l'être :
Bergeres, leur dit-il , auriez-vû paroître
Dans ces lieux écartés le troupeau d'Alcidas ?
D'Amarillis ensuite il loüa les appas ,
Ses cheveux , ses rubans , ses fleurs , sa collerette.
Il carressa son chien , releva sa houlette.
Ismene en fut distraite , Amarillis rougit.
Quelques instans après le beau Berger partit.
Nos Bergeres alors froidement s'embrassèrent ;
Sur un prétexte vain elles se séparèrent.
L'amitié parut peu dans leurs sombres adieux.
Amour ! perfide Amour ! ce sont là de tes jeux.



P H I L I S.

EN tournant vers la gauche, à vingt pas du hameau,
On remarque un vieux chêne à côté d'un ormeau.
Là, commence un sentier qui par un cours oblique
Conduit en descendant vers un antre rustique.
Un lierre rampant sur de jeunes osiers,
Une vigne sauvage, & de tendres rosiers,
Qu'au-devant de cet antre a placé la nature,
Semblent vouloir aux yeux en cacher l'ouverture.
A quelques pas plus loin se présente un bouquet
D'arbrisseaux toujours verts, & rangés en bosquet :
Un ruisseau, l'ornement des campagnes voisines,
Y prend son cours au pied, en baigne les racines.
Il fort en murmurant, & rapide en son lit
Fuit au milieu des fleurs que son cours embellit.
Ce lieu, des tendres vœux, secret dépositaire,
Fut choisi de tout tems par le Dieu de Cythere.
Le Zéphyre jamais ne quitte ce séjour :
On s'y plaît, on y rêve, & même sans amour.
C'est-là que loin du bruit, & fuyant la lumière,
Philis cachoit les pleurs qui mouilloient sa paupiere.
Ils couloient sans effort, & ses humides yeux
Élevoient tristement leurs regards vers les Cieux ;

Tristes effets d'un mal qu'elle s'obstine à taire !
Mais croyant être seule en ce lieu solitaire ,
Sur du sable voisin , pour tromper ses soucis ,
Du bout de sa houlette elle écrivoit , TIRCIS.
Eglé la voit , s'approche. Ah ! dit-elle , Bergere ;
Je fais enfin l'amant que votre cœur préfère.
Mais d'où vient la rougeur qui vous couvre le front ?
A votre âge l'amour est trop loin d'un affront ?
Je vous ai vûe errante en ces sombres retraites ;
 'y venois partager vos peines trop secrettes :
N'ai-je pas de l'Amour aussi senti les coups ?
Fiez-vous à ma foi ; hélas ! que risquez-vous ?
La fraîcheur d'un feuillage , & l'aspect d'une source
Plaît moins au voyageur altéré de sa course ,
Que ne plaît à des cœurs amoureux en secret
Le secours bienfaisant d'un confident discret.
Je fais ce qu'il en coûte à dire le mot , *J'aime*.
Cet aveu fut toujours suivi d'un trouble extrême ;
Mais je le fais , ce mot. Que je les trouve heureux !
Ils ne rougissent point de se dire amoureux ,
Ces Bergers si charmans pour qui le cœur s'enflâme :
Et nous , les feux qu'Amour allume dans notre ame ,
Donnent à déguiser beaucoup plus d'embarras
Qu'ils n'en ont à montrer ceux qu'ils ne sentent pas.
C'en est fait , dit Philis , en essuyant ses larmes ;
Eglé , vous le voulez , connoissez mes allarmes.
Confidente par choix autant que par hasard ,

De mes ennuis secrets je vais vous faire part.
Les frimats par deux fois ont chassé la verdure ,
Depuis que mon cœur cède au tourment qu'il endure ,
Et que je cache à tous , sous un air de froideur ,
Mes larmes , mes soupirs , ma honte & mon ardeur.
Je me cache à Tircis ; Tircis même l'ignore :
Il ne saura jamais que c'est lui que j'adore.
Je le fuis : mais ma fuite augmente mes soucis ;
Je retrouve par-tout l'image de Tircis.
Tout m'en parle : ces bois , cet antre , ces campagnes ,
Tout est Tircis pour moi : si l'écho des montagnes
Vient frapper ces vallons , je frémis & je crois
Entendre ses moutons , sa mufette , ou sa voix.
En vain depuis long-tems Hylas par sa tendresse
Croit chasser ou calmer le trouble qui me presse.
J'admire vainement sa constance & ses soins ;
J'en aime plus Tircis , & je l'en aime moins.
Que de soins cependant ! près de ma bergerie
Je trouve chaque jour une rose fleurie ,
Un œillet , une fleur , & même ce matin ,
Pour hommage , un bouquet composé de jasmin.
Et près de cet objet qui me frappa la vûe ,
Je vis ces mots tracés d'une main inconnue :
C'est sans doute d'Hylas , il n'importe , je lis :
Allez , jasmîns , allez sur le sein de Philis.
Les plus brillantes fleurs lui doivent leurs hommages ,
Et vous y trouverez mieux que dans nos bocages

La fraîcheur de la rose , & la blancheur du lys.
Ces vers & ces présens seroient trop embellis ,
Si Tircis.... Mais que dis-je ? Hylas devoit me plaire :
Un agneau l'autre jour avoit quitté sa mere ,
Je le cherchois : je vis à l'ombre d'un tilleul
Un panier fait de joncs , & couvert de glayoul :
Je l'ouvris , j'aperçus parmi des violettes ,
Des rubans disposés pour orner des houlettes.
Ils couvroient un chapeau qu'entrelaçoient des fleurs.
J'y remarquai mon nom, mon chiffre, & mes couleurs :
Mais j'entendis du bruit , je le refermai vîte ,
Et vers notre hameau je pris soudain la fuite.
Le soir j'y vis Hylas , qui toujours empressé
Ne me dit rien du don que j'avois méprisé.
Rien ne peut altérer sa constante allegresse :
Tout le flatte , & malgré ses preuves de tendresse ;
Je vois, (hélas ! mon cœur craindroit de trouver mieux,)
Plus d'amour dans ses soins qu'il n'en a dans ses yeux.
Mais que m'importe à moi sa joie , ou sa tristesse ?
Tircis seul a le droit de m'occuper sans cesse.
Dans cette plaine hier je marchois sur ses pas :
A le suivre , à le voir , je trouvois mille appas.
L'air me sembloit rempli d'une fraîcheur nouvelle,
L'herbe que je foulois m'en paroïssoit plus belle.
Il rêvoit tristement ; & même , en son chemin ,
Sa houlette deux fois s'échappa de sa main.
L'amour le tient aussi dans ses cruelles chaînes ;
J'en connois trop les feux , les langueurs & les peines.

Il aime, & de quelqu'autre il est sans doute épris :
Mais moi je n'ai de lui que froideurs ou mépris ;
Loin même des transports qu'exige un amour tendre,
Son front rougit des soins qu'un hasard lui fait rendre.
Le chevreau que j'aimois, perdu dans des roseaux,
Fut au milieu du fleuve entraîné par les eaux.
Il le voit, il y vole, il se jette à la nage,
Il est en un instant à dix pas du rivage :
Mais l'onde alors l'entraîne au milieu du courant,
Le flot le couvre. O Ciel ! que devins-je à l'instant !
Je pâlis, je me trouble, un froid mortel m'accable ;
Sans force & sans couleur je tombe sur le sable.
Ah ! que n'ai-je plutôt vû périr mon troupeau !
Tircis revint enfin, il tenoit mon chevreau :
A cet heureux chevreau que je portois envie !
C'est pour lui qu'on risquoit & ses jours & sa vie.
Tircis, mon cher Tircis, le ferroit dans ses bras ;
Son secours, son danger, le fauvoit du trépas :
Que ne feroit-il pas pour les jours d'une amante ?
Il approche de moi, ma voix étoit tremblante :
Mon chevreau, dis-je alors, méritoit-il, Berger,
Que l'on courût pour lui ce terrible danger ?
J'ignorois, reprit-il, que ce fût-là le vôtre ;
Le soin que j'eus pour lui, je l'eusse eû pour tout autre.
Pour tout autre ? L'ingrat ! l'amour que j'ai pour lui
L'aurois-je pour tout autre ? O Ciel ! jusqu'aujourd'hui
Si tes faveurs.... Philis en eût dit davantage :
Mais elle vit Tircis au travers du feuillage.

Dans cet antre caché , ce Berger trop heureux
Écouteoit la Bergere , & ses tendres aveux ;
De joie & de plaisir il respiroit à peine ;
Les sons qu'il entendoit suspendoient son haleine ,
Et parmi les transports de ses sens agités ,
Il retenoit en vain son chien à ses côtés.
O Ciel ! reprit Philis , quoi ! j'étois entendue !
Que vois-je , chere Eglé ? Tircis ! je suis perdue.
Oui , c'est moi , reprit-il , tombant à ses genoux :
Je viens pour exposer au plus juste courroux
Un Berger trop heureux dont l'amour est le maître :
Trop heureux , car mon cœur me rend digne de l'être.
Ces hommages de fleurs , & ces dons si vantés ,
Chaque jour par mes mains vous étoient présentés.
Je vous aimois , Philis : mais Hylas peu sincere
M'ôtoit par ses transports tout espoir de vous plaire.
Je lisois dans ses yeux un bonheur si constant ;
Je le croyois aimé , je le voyois content ;
Et de-là ces transports , ces mépris & ces feintes ,
Qui causoient nos malheurs , mes tourmens & vos plaintes.
M'aimeriez-vous encor , Philis ? Quoi ! justes Dieux !
Quoi ! j'aurois fait couler des larmes de vos yeux !
Pardonnez-le en faveur de l'amour qui m'engage :
Me le promettez-vous ? Philis à ce langage
Lui prit les mains , rougit , & sourit tendrement.
Eglé les laissa seuls : j'en aurois fait ferment.



A P H I L I S.

MEs chers agneaux , éloignez-vous ,
Fuyons de ce triste bocage :

Je ne puis vous trouver un meilleur pâturage :
Mais passons en des lieux qui me semblent plus doux.
C'est près de cet ormeau , c'est sur cette fougere ,
Que souvent avec ma Bergere
Je présidois à vos heureux destins.

Agneaux , que souvent par ses mains
J'ai vû parés des dons de Zéphire & de Flore ,
Que je vous envois ! Je vous envie encore ;
Vous connoissez peu les chagrins.
Je reste malgré moi sous ce funeste ombrage ,
Quoique tout m'y trace l'image
De mon bonheur passé , de mon malheur présent.
Vainement tout m'y représente

Ces jours si fortunés , passés comme un instant :
Tout m'y redit aussi : ta Philis est absente.

C'étoit dans ce réduit qui savoit me charmer
Qu'au tendre son de la musette ,
Nos Bergers assemblés , la volage Lifette
Par ses accents croyoit nous enflâmer :
Elle chantoit , & la coquette
Étonna par ses sons , mais ne fit point aimer.

Philis

Philis ne chanta point ; sous un prétexte honnête ,
Ma Bergere s'en défendit.

L'Amour sur plus d'un cœur en perdit sa conquête ,
Et Lifette s'en applaudit.

J'entrai ; Philis me prit pour l'ami de son frere.

Aimer tout ce qu'il aime , est pour elle une loi.

Je reçus d'elle un regard peu sévere ;

Mais il n'étoit pas fait pour moi.

Quel trouble un regard seul inspire !

Allons , brebis , allons , je m'éloigne à regret.

Restons... Non... Ciel ! je frémis , je soupire ,

Ces lieux ont un pouvoir secret

Qui me charme , m'attriste , & me chasse , & m'attire ;

Hélas ! quel seroit leur empire ,

Si j'y voyois Philis , seulement son portrait !

Il me semble la voir sourire.

Ah ! Philis , est-ce vous ? Mais que viens-je de dire ?

Je l'ai perdue , ô Ciel ! c'est-là ton dernier trait ,

A tes rigueurs il doit suffire.

Bergers , qui voyez ses appas ,

Non , ce n'est pas l'Amour qui cause mes allarmes ;

C'est une amitié pure. Ils ne me croiront pas.

Peut-on n'être qu'ami , quand on a vû ses charmes ?

Ils le diront ; je leur pardonne , hélas !



P O R T R A I T ' D ' É G L É .

EGLÉ , je fais des Vers , & ce n'est pas pour vous :
J'ai brûlé de l'encens pour Ismene & Thémire ,
De vous en présenter il m'eût été bien doux :
Mais sur votre sujet je n'avois rien à dire.

Ne vous mettez point en courroux ;
Vous plaidez , je le sçais , mes sans soins , sans allure.
Vos gestes tout unis semblent faits par hazard ;
Rien ne ressent chez vous les grimaces , & l'art
Ne prête rien à la nature.

Ignorez-vous que l'art est un devoir ;
Qu'une femme sans art ne peut être jolie ;
Qu'il faut que ses regards dictés par le miroir ,
Soient l'effet de l'étude , & le fruit du génie ?
Aussi , quand vous entrez dans une compagnie ,
Vous la charmez sans le sçavoir.

Qu'on jase dans un cercle , & qu'on parle à la ronde ,
Vous répondez fort bien , car il faut qu'on réponde ;
Mais devant vous , adieu tous les contes plaisants ,
Adieu tous les propos sur la brune & la blonde ;
Adieu tous mots suspects , & tous traits médifans ;
Et vous contraignez tout le monde .

Vous badinez pourtant , & même de bon cœur ;
Votre sourire est fin , sur-tout à la sourdine ;

Mais que nous sert ce souïre enchanteur ?

C'est la Raison en belle humeur ,

Et c'est la Vertu qui badine.

Que de gens vous gênez par votre air circonspect !

D'abord tout jeune fat l'est moins à votre aspect :

Il consulte vos yeux pour l'air de son visage ;

Et l'Amour devant vous déguifant son langage ,

Joue humblement le rôle du Respect.

Je vous connois pourtant une foiblesse.

Oui , oui , je la connois , & non pas d'aujourd'hui.

Je vous ai vû verser des larmes de tendresse ,

Et pleurer sans effort sur le malheur d'autrui.

Est-ce qu'à dix-huit ans le malheur intéresse ?

Enfin tranchons d'un mot : vous avez le cœur haut ;

L'esprit vif & liant , l'ame compatissante ;

Mais vous n'avez au plus que cent louis de rente ;

Il vous falloït bien un défaut.



E P I T H A L A M E ,

Sur le Mariage de Mr. D. S. & de Mlle. L. N.

NONCHALAMMENT ployé sur mon pupître ;
Je savourois je ne sçais quelle Epître ,
Qu'Ovide fit sur l'art de bien aimer ,
Lorsque le Dieu qui sçait nous enflâmer ,
Chez moi parut. A sa marche étourdie ,
A ses regards remplis de perfidie ,
A son sourire, à ses aîles au dos ,
Je dis d'abord : C'est le Dieu de Paphos.
Oui , reprit-il, c'est l'Amour qui s'en vante:
Ils sont unis , leurs plaisirs sont les miens.
Unis ! qui donc ? Ah ! fripon , je te tiens :
Tu me diras l'histoire intéressante ,
Et les héros de ces tendres liens.
En vain tu crois échapper de mes mains :
Je te tiens trop ; mais laisse cet armure ,
L'arc , le carquois, ces fleches, ce flambeau ;
Je sçais de toi ce que vaut leur blessure.
Ah ! depuis quand vas-tu donc sans bandeau ;
Mais dis avant , cet hymen , cette histoire
Unique enfin , puisqu'elle est à ta gloire :
Baïsse les yeux pour me la raconter ,
Traître , de toi je dois tout redouter ,

Après les tours... Allons , parle , j'écoute.
Ne point parler , je le devrois fans doute ,
Me dit alors cet enfant de Cypris :
Mais j'aime trop à parler de Philis.
De l'Amitié , cette sœur indiscrete ,
Quand il s'agit de louer ses amis ,
J'ai tant appris que Philis est parfaite ;
Qu'abandonnant mes plus chers favoris ;
J'ai tout tenté pour lui ravir ce prix.
Mais dans l'ardeur où m'emportoit mon zèle ;
Combien de fois voltigeant autour d'elle ,
Ai-je sans fruit assiégé ses appas ?
Ma main s'armoit d'une fleche nouvelle :
Le trait lancé tomboit devant ses pas.
Quoi donc ! disois-je , une simple mortelle
Auroit des droits réservés à Pallas ;
C'est elle. Non , Pallas n'est pas si belle.
Pour me venger d'un mépris odieux ,
Au Dieu d'Hymen courons porter ma plainte.
Je pars , je vais , j'arrive furieux.
Le triste Ennui , le Devoir , la Contrainte ;
Et la Froideur sous les traits du Respect ,
De son Palais fuirent à mon aspect.
Vas , me dit-il , je devine ta peine ;
Et les replis de ta ruse inhumaine ;
Perfide Amour , si tu connois un cœur ;
Que pour ma gloire ait réservé l'honneur ;

Tu viens d'abord implorer ma puissance,
Pour l'engager sous ton obéissance ;
Tu viens ramper sous mes paisibles loix,
Pour mieux ensuite insulter à mes droits.
Que Jupiter, & toi-même en soient juges ;
Tous mes sujets ne sont que des transfuges,
Qui désertant mes drapeaux isolés,
Sous ton carquois se sont tous enrôlés.
Thémis en vain de son glaive fidele,
S'arme aujourd'hui contre l'époux rebelle.
L'Hymen n'est plus qu'un lien d'un moment ;
Qui n'est sacré qu'à l'instant du serment ;
Et la constance est enfin un prodige,
On n'y croit plus. Arrête, Hymen, lui dis-je ;
Un mot suffit à tes ressentimens.
Ne pouvons-nous en ces tems si prosperes,
Faire aujourd'hui pour de tendres enfans,
Ce qu'autrefois nous fîmes pour leurs peres ?
Ressouviens-toi, je t'en promis autant,
Et je le tins : l'époux est mon garand.
Si tu sçavois celui que je destine,
Son cœur, ses traits, de quel nom, de quel sang !
Je te dirois son illustre origine,
Si dans Cythere on distinguoit le rang.
Vas, ne crains point ma fleche libertine.
Quand ce qu'il plaît qu'on appelle l'honneur,
Ne seroit pas dans l'un & l'autre cœur,

Liés tous deux d'un amour véritable ,
Pourroient ils rien aimer de plus aimable ?
Suis-moi , mon frere , & partons à l'instant.
De mes raisons plus qu'à demi content ,
L'Hymen me suit ; je les frappe , on s'assemble ;
Ils sont unis , que de plaisirs ensemble !
Les Ris , les Jeux ont tiré le rideau ;
Trop occupé j'y perdis mon bandeau.
Si tu savois leurs flâmes , leurs tendresses ;
Les doux refus , les pressantes carresses ,
Baifers ravis , rendus avec ardeur ;
Tout fut plaisir jusques à la pudeur.
Je veux transmettre aux enfans de Cythere
Les nouveaux jeux de ce tendre mystere.
Alors le Dieu qui préside aux amans ,
Me fit si bien la naïve peinture
De ces transports & de ces mouvemens ;
Que la tendresse emprunte à la nature ;
Il détailla si bien cette aventure ,
Que , (pour s'enfuir sans doute il le faisoit ,)
Que j'oubliai qu'il me la racontoit.
Moins recueilli je rouvris la paupiere ,
Et le regard encore embarrassé ,
Je ne vis plus qu'un éclat de lumiere ;
Et plus d'amour ; il s'étoit éclipié.
Je suis heureux qu'il ne m'ait pas blessé.



E P I T R E

A M A D E M O I S E L L E D E S.

Fille de M. D. S. & de M. L. N. le jour de sa naissance.

POUPON charmant qu'attendoit tout Cythere ;
 Par vos cris enfantins ne troublez pas mes chants,
 N'ayez point peur , c'est moi qui chantai votre mere ;
 Et Pasteur du canton , dans trois lustres j'espere
 Célébrer aussi vos enfants.

Occupé ce matin de vos jours innocents ,
 De l'avenir j'ai pris le Telescope ,
 Et portant mes regards sur vos destins naissants ;
 J'ai sçu tirer votre horoscope :
 Je vois dans votre enfance , & larmes , & chagrins ;
 Votre nourrice , ah ! la cruelle !

 Qui veut ôter de vos petites mains
 Ce qui de vos beaux yeux peut blesser la prunelle.
 Ne pleurez plus , voici d'autres bijoux ,
 Un poupart , un tambour : ah ! prenez la sœur Claire ,
 Mais ne voilà-t-il pas votre mutin de frere

 Qui vient vous prendre vos joujoux ?
 Rendez cela , Monsieur : il mord , il pince , il crie ;
 Ne sembleroit-il pas déjà dans ce moment ,
 Qu'il arrache aux efforts d'une troupe en furie

Le Drapeau de son régiment ?
C'est mon tambour , Mademoiselle.
Laiſſons-le là , c'est un mauvais.

Mais je vous vois grandir , ah ! que vous êtes belle !

Hé ! pourquoi s'étonner d'une telle nouvelle ?

Vous nous deviez tous ces attraits ,
Nature en vous faifant avoit tant de modeles ,
Et tante , & chere mere , & les grandes mamans ;
Elle n'eut pû former des traits moins séduifants
Sans des peines furnaturelles :

Quel est donc ce Milord si richement vêtu ?

Il s'élance hors de sa chaise ,

Il entre en votre hôtel le jarret bien tendu.

C'est un Maître à Danſer. Eh ! bien , j'en ſuis fort aise ;

Du petit instrument j'entends déjà le ſon.

Dans ce coin-ci , ne vous déplaiſe ,

Je vais vous voir prendre leçon.

Approchez-vous , dit-il , & ſuivez bien mes traces ,

Portez ainſi la tête , & déployez les bras ,

Hé ! Monsieur , laiſſez-lui ſes graces ,

Et ne lui montrez que les pas.

Mais vos traits , votre taille , ont droit de me ſurprendre ;

A quinze ans que d'éclat ! quel air de majeſté !

Que cela me rend vieux ! j'ai peine à le comprendre :

Douce & badine avec ſévérité ,

Ah ! que je plains tout Berger tendre !

E v

Qui séduit par l'attrait d'un souris passager ,
 A votre cœur voudra se faire entendre.
Il vous aime , c'est fait , il ne pourra changer.
Mais quel fracas ? L'Hymen & l'Amour en carrosse !
 C'est chez vous qu'ils font arrêter ;
Quoi ! déjà dès seize ans il faut les contenter !
 Mais je ne suis pas de la nôce ;
Heureux , encor heureux ! si je puis la chanter.





F A B L E S.

LE SERIN ET LA SERINE.

AIMEZ-MOI, Serine charmante,
 Laissez-vous entraîner aux douceurs de l'amour ;
 Je languis près de vous sans espoir de retour,
 Et je soupire, hélas ! bien plus que je ne chante.

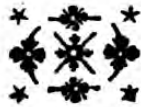
C'étoit par semblables accens
 Qu'un jour certain Serin champêtre
 Exprimoit ses tendres tourmens
 A Serine engagée au bord d'une fenêtre,
 Qui sans autre déguisement
 Lui répondit tout en sifflant :
 Pour moi votre ardeur est extrême,
 Vous êtes forcé d'y céder.

Vous m'aimez, dites-vous ! Si vous voulez que j'aime,
 Il n'est qu'un seul moyen de me persuader :
 Laissez-là ces forêts, cet inconstant feuillage
 Que les frimats vont bientôt moissonner :
 Venez sur ces bâtons dans ma riante cage
 Ressentir les plaisirs que l'Amour sçait donner.
 Cette demeure enchanteresse

Vous fournira le manger , le coucher :
Vous jouïrez de ma tendresse ;
Et si ce n'est l'attrait qui peut vous attacher ,
Bonne chere & joyeuse vie
Plus que moi pourront vous tenter.
Pour s'attirer ici macarons , sucrerie ,
Que faut-il faire ? il ne faut que chanter.
J'aime mieux , répondit notre Serin volage ,
Vivre sans vous que sans ma liberté.
Ma réponse vous fait outrage ;
Mais dans nos bois l'on parle avec sincérité :
Je préfere à l'appas d'une douce pâture
Le repas le plus incertain ,
Et j'aime mieux me voir , libre dans mon destin ,
Pensionnaire de la Nature ,
Que l'esclave du genre humain.



Imitons cet oiseau, l'Hymen est cette cage,
Où presque tout mortel enrage d'être pris.
Préferons toujours prix pour prix
Une libre infortune au plus riche esclavage.



L'ŒUF DE CHENILLE,
ET LA COQUE DE PAPILLON.

LŒUF d'une future Chenille,
Et la coque d'un Papillon,
Tous deux de même famille,
Logeoient en même maison.



Un tronc d'arbre étoit l'asyle,
Où, dans la sécurité,
Ce couple toujours tranquille
Attendoit les jours d'Eté.



D'une liaison complete
Ils goûtoient tous les appas ;
Et leur union parfaite
Étoit comme on n'en voit pas.



Que je crains ton inconstance ;
Disoit l'Œuf au Papillon !
L'Hiver fuit , l'Eté s'avance ,
Et rompra notre union.

Non , lui répondoit la coque ,
Ne crains point mon changement ;
Un pareil doute me choque ,
Et blesse le sentiment.



Jusqu' aux chaleurs nouvelles
Il tint le même jargon ;
Mais plus riche de deux aîles ,
Zeste , adieu le Papillon.



Dans un quatrième étage ,
Quel bon ami que Drusus ?
Du fond de son équipage ,
Il ne me reconnoît plus.



LE CERF ET LE CHIEN.

UN Cerf en son chemin fit rencontre d'un Chien
D'une si piteuse encolure ,
Que , vû l'état de sa triste figure ,
Il l'aborda sans en redouter rien.
Où courez-vous , dit-il ? Je vais trouver mon maître ;
Dit le Chien : son logis est à cent pas d'ici.
Chez moi , reprit le cerf , je m'en retourne aussi ;
Et j'y suis sûrement autant qu'on le peut être.
Des chasseurs , & de vous , la troupe souvent traître
Ne peut en approcher ; car un marais profond ,
De ses bords dangereux entoure ma maison :
Hors ce petit sentier , dont vous voyez la route ;
Et dont nul que moi ne se doute ,
Aucun ne sçauroit y mener.
Adieu , mon cher , n'allez pas le prôner ;
Le Chien alors ne le dit à personne ;
Mais le lendemain même une meute gloutonne ;
Sur les pas du Chien confident ,
Et des Chasseurs , pour comble d'accident ;
Arrivent au sentier qui conduisoit au gîte.
On quête notre Cerf , qui soudain prend la fuite ;
Mais en vain : il périt dans ce même marais ,

Et mourut, en pouffant d'inutiles regrets.

 Quelqu'un trahit-il nos secrets ?
 N'en accusons que nous, la raison le décide ;
 Car ce quelqu'un ne seroit pas perfide
 Si nous n'étions pas indiscrets.

GUILLOT ET LA CAGE.

MEs camarades sçauront tout ,
 Et moi rien ! ma foi pour le coup
 Je leur ferai bien voir , je l'ai mis dans ma tête ,
 Que leur cheval n'est qu'une bête.
 C'est ainsi que Guillot raisonnoit , en grondant ,
 Sous un orme loin du village.
 Aussitôt il trouve une cage
 D'osier , mais faite artistement ,
 Et posée en secret sous un pommier sauvage.
 Oh ! dit-il , l'ouvrage est parfait !
 Et sans barguigner davantage ,
 A tous ceux du hameau je dirai : je l'ai fait.
 Je le peux : qui m'a vû ? Cet arbre est très-discret ;
 Je suis seul : ce buisson , graces à son ombrage ,
 Est propre à cacher un secret.
 Oh ! Messieurs de notre village !

Je ne ferai plus sot , car voici mon ouvrage.

Il s'en retourne , en tenant ce propos.

Il arrive. Bon jour Guillot :

Qu'as-tu donc là ? Rien , ce n'est qu'une cage

Que je viens de faire à Margot.

Bon ! c'est toi qui l'as faite ? Eh ! dis-moi , sans mystere ;

Comment fait-on ? J'en voudrois faire.

Pour assembler tout cet osier ,

Lui donner une forme , ensuite le ployer ;

Par où s'y prendre , & de quelle maniere ;

S'il te plaît de m'en faire part ?

Je ne peux , dit Guillot , ma foi , te satisfaire ;

Car moi , là-bas sur la fougere ,

Ça m'est venu tout seul , je l'ai fait par hazard.

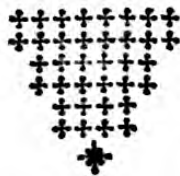


En observant Guillot , je songe

Que l'esprit malgré nous découvre son défaut ;

Et que c'est l'acheter beaucoup plus qu'il ne vaut ;

Que d'y prétendre en faisant un menfonge ;



LE VOYAGEUR.

LEs mains dans son pourpoint & faisant le gros dos,
Un Voyageur marchoit dans un sombre passage :
Un caillou sous ses piés placé mal-à-propos,
Le fit tomber à plat sur le visage.

Lui se plaignant, quelqu'un lui dit :
Où donc étoient vos mains pour n'en point faire usage ?
Je les avois dans mon habit.

A tout événement préparer son esprit,
Fut de tout tems le bouclier du Sage.



LE ROSSIGNOL.*

LE Rossignol chantoit au lever de l'aurore,
Les oiseaux en silence écoutoient ses accens.

Zéphire agité par ses chants,
S'en croyoit plus digne de Flore,
De degrés en degrés l'oiseau mélodieux
Presse ses sons, anime son ramage,
Il fait retentir le bocage

D'accens toujours plus vifs, plus doux, plus gracieux;
Et se tait. Alors l'alouette

Lui dit, nous t'écoutions, le prix du chant t'est dû;
Mais cruel, pourquoi chantes-tu

Si peu de temps? Dans les airs on regrette
Que tes plus longs concerts n'ont que quelques instans,
Moi je chante, Dieu sçait, tant que le Printemps dure,
On n'attend pas. Moi, j'attends la Nature,
Reprit le Rossignol; ce n'est qu'à ses élans
Que je dois mes foibles talens:
Sans elle je me tais, je ne suis rien sans elle.

FAVORIS des neuf Sœurs, imitez Philomele.

* Feu M. de Rivery a traité la même Fable; je l'ignorois.



LE COQ ET LE RENARD.

TERRASSÉ sous la dent d'un Renard affamé ,
 Un Coq fort humblement faisoit cette priere :
 Ah ! Seigneur , grace , grace entiere :
 Qui pourroit contre moi vous avoir animé ?
 Je ne fais que du bien : laborieux & sage ,
 Avant le lever du soleil
 J'appelle l'homme à son ouvrage ,
 Et pour le tirer du sommeil ,
 Je vaux la cloche du village :
 Aussi sobre que vigilant ,
 Je vis de quelques grains échappés sous la paille :
 Utile par plus d'un talent ,
 Je suis pere de la Volaille
 Que vous voyez d'ici , regardez si je ments ,
 Ces poules , ces poulets ce sont tous mes enfants !
 Ah ! Seigneur , en faveur de ma progéniture....
 Tais toi , dit le Renard , infâme , incestueux ,
 Je te pardonnerois sans cette flamme impure ,
 Qui jusqu'en tes ébats fait frémir la nature ,
 Je n'ai soif de ton sang que pour venger les Dieux .
 Qui dépeins-je en ces vers ? La nation bigotte ,
 J'ai pensé dire la dévote .



L'AMOUR CONSOLÉ.

A MR. L. M.

ALLEGORIE.

L'AMOUR dormoit près de Chaulieu ;
 Chaulieu s'approche , arrache de son aîle
 Une plume brillante , & de couleur de feu ,
 Il écrivit depuis des vers digne du Dieu
 Qui lui fournit une plume si belle.
 Légere par ce vol , l'aîle du Dieu badin
 Rendit l'autre aîle plus pesante ,
 Et dans sa démarche plus lente ,
 L'Amour souvent s'arrêtoit en chemin.

Tant que vécut l'auteur de ce coup inhumain ;
 De ses plaintes l'Amour n'étourdit pas Cythere :
 Plus riche par Chaulieu qu'appauvri du larcin ,
 Il couvrit d'un profond mystere
 Un vol qu'on n'eut pas sçu , sans certain tour divin
 Que le fripon donnoit aux vers qu'il daignoit faire ;
 Mais enfin il mourut , alors l'Amour piteux
 Sentit sa double perte , & son désastre affreux ;
 Il ne peut plus voler , il pleure , il se consume ,
 Il implore l'Olympe , & de l'avis des Dieux
 I vous fait de l'autre aîle arracher une plume ;
 Vous l'employez : il rit , & n'en vole que mieux.



M A D R I G A L.

A I S M E N E ,

En lui donnant une Bougie.

VAs , petite Bougie , éclairer ma Bergere :
Lorsqu'elle n'aura pas le secours de mon bras ,
Prête lui ta foible lumiere ;
Préserve-la de faire de faux pas ;
Je n'entends point de ceux que le cœur nous fait faire
Un cœur tel que le sien ne les redoute guere ,
Et le flambeau de la Raïson ,
Qui marchant devant elle incessamment l'éclaire
Te donnera la premiere leçon
Pour bien faire ton ministere.
Que tes feux , s'il se peut , égalent ses vertus.
Si ta cire avoit un langage ,
Je te dirois : Peins-lui l'amitié qui m'engage :
Mais mesure tes mots , ne lui dis rien de plus.
Eh ! que me serviroit d'en dire davantage ?



L'ORIGINE DU CELERI.

A M A D A M E F.

PANCHÉ négligemment sur le sein de Vénus,
Et les regards encor pleins d'une douce ivresse,
Adonis ne ressentoit plus
Qu'un desir vif d'exprimer sa tendresse.
Amour ! Amour ! s'écria la Déesse,
Lance sur nous de nouveaux traits,
D'Adonis ranime les flammes,
Et que nos ames
Eprouvent encor tes bienfaits.
L'enfant sourit, & du haut d'un nuage
Où des Ris la troupe volage
Badinoit avec les Zéphirs,
Il lance un trait, un trait fait pour mille plaisirs.
Mais dans l'instant une Colombe
Qui poursuivoit un Rossignol,
Du bout de l'aîle, dans son vol,
Frappe ce trait, qui se détourne, & tombe
Au pied du thrône de gazon
Où Vénus oubloit la céleste maison.

Déjà préparé par les larmes
D'Adonis, de Vénus divin épanchement,

Ce gazon treffaillit , il ressentit des charmes.
 (Tel frémit un beau sein sous la main d'un amant.)
 Il entoure , il retient cette fleche amoureuse ,
 Il rassemble ses suc , ses germes . & ses feux ,
 Il les pousse , il les presse , il forme mille nœuds.
 O prodige étonnant ! ô terre trop heureuse !
 L'acier du trait s'émouffe , s'amollit ;
 Il perd de sa forme assassine ,
 Sa pointe en s'allongeant se résout en racine ;
 Son bois en longs canaux se creuse & s'embellit ;
 Ses plumes , jadis si brillantes ,
 Deviennent feuilles verdoyantes ,
 Et sous des contours plus divers ,
 Désirent encore les airs.

Du Celeri telle fut la naissance.
 M'obligeriez-vous de chercher
 Des preuves de ce que j'avance ?
 Sans l'éguiser en pointe , on ne peut l'éplucher ,
 Eh ! n'a-t-il pas dans son essence ,
 Du trait qui l'a produit , la vertu , le pouvoir ?
 Mais vos yeux en ont plus ; il ne faut que les voir.



INKLE ET IARICO.*

IL est certains tableaux qu'il suffit de montrer,
Il est de certains faits qu'il suffit de narrer ;

Le sentiment qu'alors notre ame éprouve
D'admiration, de terreur,
De mépris, d'amour, ou d'horreur,
Ce sentiment mieux qu'un long discours prouve
Que sans nos passions qui servent de lien,
Notre ame sans effort se porte vers le bien,
Vers la bonté, la bienfaisance,
Vers la tendresse, & la reconnoissance :
Ce récit pour ma preuve est un second moyen.

INGS, (d'autres disent INKLE,) il n'importe à l'affaire,
INGS, jeune Anglois actif, interressé, prudent,
Etoit en tout fait pour être marchand.
Las de tromper sous les yeux de son pere,
Il quitte un jour & Londres & l'Angleterre,
Et s'embarque : déjà son vaisseau part & fuit ;
Il perd déjà de vue & le port & la terre ;
Déjà sur le sillac il compte le produit
De sa pacotille légère.

* J'ignorois que feu M. de Rivery dont les ouvrages méritent d'être connus, avoit traité le même sujet, je serois porté à croire qu'il a mieux fait que moi ; mais c'est au Lecteur à décider.

Si j'en crois , disoit-il , nos gens & leurs discours ,
 Que le vent donne , au plus tard dans dix jours
 Nous touchons les côtes d'Afrique ;
 J'y vends , j'échange tout , & zeste , en Amerique
 Mes Negres une fois vendus
 Je me trouve cent mille écus.
 Le profit n'est pas fort honnête :
 Mais enfin mais enfin survient une tempête
 Horrible , affreuse : imaginez les cris ;
 Le désespoir , les vœux , la terreur , les ravages ,
 Le matelot tremblant , marchant sur les débris
 Des voiles & des mâts couchés sur les cordages.
 Percé , rompu , brisé , par un écueil surpris ,
 Le vaisseau touche ; il fond ; il périt ; l'équipage
 Se sauve en partie à la nage ;
 INGS aussi , son journal & sa bourse à la main ;
 Mais sur le plus prochain rivage
 Ils étoient attendus par un sort inhumain.

 Sur la côte un peuple barbare ,
 Un peuple chez lequel nous avons transporté
 Plus d'une connoissance rare ,
 Et mille erreurs pour une vérité ,
 L'amour du luxe & de la nouveauté ,
 Une conscience facile ,
 Le mensonge , la cruauté ,
 Et l'avarice , & l'Evangile ;

Ce peuple , à notre exemple , en cruautés fertile ,
Attend nos gens , les tue. INGS arrivé plus tard ,
 Dans un bois se jette à l'écart :
 Mais & son journal & sa bourse
 Étoient une pauvre ressource
Contre les animaux , les hommes & la faim.
Il périt , il languit , il seche , il tombe enfin
 Près d'une source , au pied de l'arbre
 Qui nous rapporte le coco.
 Il étoit froid comme du marbre ,
 Lorsqu'en ces lieux survient IARICO ;
 IARICO , c'est le nom d'une fille ,
 Jeune , à quinze ans , on doit être gentille
 En tout pays ; elle voit INGS mourant :
Une tendre pitié dans ses regards pétille ,
Elle colle son sein sur son sein expirant ,
Le réchauffe , l'anime. Elle va , court , apporte
 Quelque peu d'une liqueur forte ,
Le rappelle à la vie , & lui pressant les mains ,
 Pleure de joie , en voyant sa paupière
 Se relever vers la lumière.

Ce n'étoit pas assez pour sauver ses destins ,
Dans les flancs d'un rocher , asyle solitaire ,
Elle cache INGS ; & là , toute entière à ses soins ,
Elle vole au-devant de ses moindres besoins.

De branches d'arbres , de plumages ,
 Et de fleurs , & de coquillages ,
 Elle enjolive son séjour :
 Il l'étoit déjà par l'Amour.
 Le cœur d'INGS ressent la tendresse :
 Il rend carresse pour carresse.
 Le plus vif , le plus beau lien
 Unit l'amant & la maitresse ;
 Elle le pare de sa main ,
 Le fait sommeiller sur son sein.
 Soigneuse , pressante , ou timide ,
 L'Amour en tout , l'Amour la guide ,
 Avec plus d'art & maint défaut ,
 La trop voluptueuse Armide
 N'en fit pas plus pour son Renaud.

Le même sentiment qui créa le langage
 Fit apprendre à notre Sauvage
 Des mots Européens , à des signes unis.
 Ils pouvoient se parler , s'entendre , se répondre :
 Ah ! disoit INGS , ah ! que ne suis-je à Londres !
 Ma chere IARICO d'étoffes d'un grand prix
 Seroit vêtue , & dans un char superbe ,
 Dans des palais dorés , dans de vastes logis ,
 Je la promenerois : que de bijoux exquis !
 Tout est si beau chez nous ! tout , même jusqu'à l'herbe ,
 Est admirable en mon pays.

INGS, te plairois-je davantage ?
 Disoit IARICO.... Sans doute Eh ! bien , partons ,
 Si jamais un vaisseau paroît dans ces cantons.
 J'y vais veiller sur cette plage.

Dès-lors à chaque instant ses regards s'étendoient
 Sur le vaste horizon de la liquide plaine ,
 Et dans le ciel ses regards se perdoient.
 La nuit n'apportoit point de repos à sa peine ,
 Le point du jour , lançant ses premiers traits ,
 Trouvoit IARICO veillant avec constance.
 Il éclairoit sa vigilance ,
 Mais ne la devançoit jamais.

Un jour , ô Ciel ! grands Dieux ! cher amant ! elle
 approche.

Une voile , une voile.... Accours sur cette roche.
 C'en étoit une , INGS fait quelques signaux ;
 On y répond par des signes nouveaux.
 Le vaisseau retarde sa course.

INGS aussitôt saisit son journal & sa bourse ,
 Il se jette à la nâge ; IARICO devant
 Nâgeoit , & revenoit pour aider son amant.
 Eux recueillis , le vaisseau suit sa route ,

Il cingle en Amerique , arrive à Mexico ,
 INGS disoit en rêvant : voyons ce qu'il m'en coute ,
 Que fais-je en ces climats avec IARICO ?
 Rien : à tous mes profits je mettrai donc zero ,

J'aurai donc effuyé les peines du voyage ,
 Et tous les périls du naufrage
 Pour le plaisir d'avoir fait le chemin ,
 Et chez moi je retourne , enfin , la bourse vuide.
 Ne pourrois-je ? Mais non il seroit trop perfide :
 Perfide ; eh ! pourquoi donc ? Un tendron Africain
 Est trop heureux , lorsqu'un Européen ,
 Anglois encor , veut bien descendre
 Aux bontés de paroître tendre.
 On se prend , on se quitte , & sans nulles façons
 Des réflexions d'INGS , c'étoit-là le prélude.
 L'amour-propre & l'ingratitude
 N'ont jamais manqué de raisons .
 Lecteur , portes-tu tes soupçons
 Sur ce qu'il fit : il vend IARICO , la livre.
 Le marchand aussitôt veut la forcer de suivre
 Elle résiste : INGS lui dicte son sort.
 Elle baise ses pieds , lui demande la mort ;
 Ou plutôt prête-moi tes armes....
 Elle ajoute en fondant en larmes :
 INGS , je ne te dis pas quelle eût été ta fin ,
 Si.... Mais cruel , mais moi qui porte dans mon sein
 Un fruit de ta tendresse , une part de ton ame.
 Vous l'entendez , marchand , reprit le barbare INGS :
 C'est encor trois livres sterlings
 Qu'il faut de plus pour cette femme.



P E T I T C O N T E

Fait pour être récité par S. alors très-petite Fille.

BOBINE sortant du logis
 Dit à deux enfans tout petits,
 Ecoutez-moi bien, Bobinette.
 Bobinette étoit sa fillette,
 Vous aussi, mon fils Bobinet ;
 Ne mangez pas mon raisinet ; *
 Voyez-vous bien cette bouteille
 Dont la liqueur est si vermeille ;
 C'est du poison qui fait mourir,
 N'y touchez pas, je vais venir.
 Sitôt que la mere est partie,
 Bobinette quoiqu'avertie,
 Court au pot, mange sans tarder
 Le raisinet qu'il faut garder,
 Et tout en l'appellant gourmande
 Son petit frere vient l'aider.
 Mon Dieu, qu'une fille est friande !
 On sent bien quand on a mal fait ;

* On écrit Raisiné ; mais j'ai mis le mot comme on le prononce.

Après la faute le regret.
Ah ! mon Dieu , dirent-ils ensemble ,
Maman va revenir , je tremble ;
C'est vous , mon frere , hé ! non , c'est vous ;
Mais , ma sœur , empoisonnons-nous ,
En buvant de cette bouteille
Dont la liqueur est si vermeille :
On ne nous battra pas tous deux ,
Nous serons morts ; ils la vuiderent ,
C'étoit du vin , ils se griserent ,
Et tout tournoit à l'entour d'eux ,
Puisqu'ils étoient tombés par terre.
Aussi-tôt arrive la mere ,
Bobinette , & vous Bobinet
Qu'est devenu mon raisinet ?
Il est mangé. Ha ! sainte Vierge ,
Il est mangé ! vite une verge.
Ah ! Maman , ah ! Maman , pardon ,
Nous avons bû tout le poison ,
Nous allons mourir tout à l'heure.

Cela fait bien voir aux parents.
Que quand on quitte sa demeure.
On doit emmener ses enfans.



A FEMME JALOUSE TÊTE DE BOIS.

A I R I S.

SUR des soupçons d'une intrigue légère ;
Contre Jupin , Junon fort en colere ,
Par mille cris sa fureur exhala :

Si mainte femme est pire que Diabesse ,
Imaginez le train d'une Déesse :
Homere eût dit que le Ciel en trembla :

Oui , croit-elle , il faut que je le quitte :
Quittez , lui dit un des gens de sa suite ,
Vous le pouvez , & sans le prévenir ;
Il est tout prêt , car même il fait venir
Une autre femme : on dit qu'elle est en route :
Une autre femme ! ah ! je la vois sans doute ,
S'écria-t-elle ; ô le perfide époux !

Elle voyoit quelque chose voilée
Qui s'avançoit au lieu de l'assemblée ,
Elle y courut aveugle de courroux ,
Rapidement la saisit par la nuque ,
La détignone , en l'accablant de coups ,
Regarde , & voit une tête à perruque ,
Et faite encor ! mon Eustache Dubois
Eût mieux taillé cette tête de bois.

A cet aspect Junon , dite Lucine ,
Pâlit , frémit , se repentit , & dit :

Que du courroux l'imprudence est voisine !
Les noirs brouillards qu'éleve le dépit ,
Changent l'objet que le soupçon devine.

Depuis ce temps la Déesse examine ,
Sans se livrer à sa vivacité.
Sans doute , Iris , que la raison divine ,
De plus que nous , a la stabilité.



L A R O S E.

Jadis la reine des fleurs,
Du lys portoit la parure,
Et des mains de la Nature
Sortoit sans nulles couleurs.



Ses nuances diaprées
Par des teintes de carmin,
N'avoient alors pour livrées
Que la blancheur du jasmin.



Son sein, sa tige divine
Avoit les mêmes parfums,
Même feuille ; & même épine
Écartoit les importuns.



L'Amour qui souvent butine
La fleur prête à s'embellir,
Vole près d'elle, badine
Et s'empresse à la cueillir.



Mais une Epine traitresse,
De son dard vif & perçant,
Pique le doigt qui la presse,
Et l'Amour verse du sang.



Une goutte précieuse
Imbibant plis & replis,
Teignit de son coloris
Cette rose trop heureuse.



Depuis qu'Amour fut blessé,
A chaque bouton qu'il cueille,
Il retrouve dans la feuille
Le beau sang qu'il a versé.





O D E.

S U R L E B O N H E U R .

LOIN d'ici , troupes mensongères .
 De raisonnemens captieux ,
 Jamais vos bluettes légères
 Ne pourront éblouir mes yeux .
 Ambition , frêle espérance ,
 Fortune , desirs , faux honneur ;
 Non , vous n'avez que l'apparence ,
 Et l'écorce du vrai bonheur .



Je vois la Déesse fantasque
 Qu'encense l'avidé mortel :
 Le Crime , caché sous le masque ;
 Est toujours près de son autel .
 A ses genoux l'Interêt guide
 L'esclave à ses ordres soumis :
 Mais toujours la Crainte intimide
 Ses pas par l'espoir affermis .



J'apperçois sur son front caustique
 Les tourmens de l'ambitieux :

Je vois la fourde Politique
Couvrir ses projets fastueux.
Des soins dont l'avenir l'embrâse
Son cœur est toujours déchiré ;
Il respire sur le Caucâse,
Il vit pour être dévoré.



En vain il cache l'esclavage,
Ses peines, ses tourmens divers ;
Le tranquille regard du Sage
Sous la pourpre apperçoit les fers ;
Pour lui, la Fortune légère
En vain le flatte, le prévient ;
Il ne veut devoir à la terre
Que le limon qui l'y retient.



Mais il ne fuit point ce Mystique ;
Qui toujours l'esprit dans les Cieux,
Dans son extase fanatique
Immole les mortels aux Dieux :
Qui nous plaint, de ce que nous sommes,
Qui frémit de s'humaniser ;
Et croit favoriser les hommes,
S'il ne fait que les mépriser.



Ce brouillard que la terre exhale
 Sur les ailes des Aquilons ,
 S'éleve , se rassemble , étale
 L'espérance de nos vallons :
 Il monte pour rendre fertiles
 Nos fleurs , nos arbres , nos guérets ;
 Et descendre en larmes utiles
 Sur Flore , Pomone , & Cérés.



Telle en son précieux délire
 Notre ame ne doit s'élancer
 Aux portes du céleste empire ,
 Qu'afin de sçavoir s'abaïffer :
 Les faveurs que le Ciel sans cesse
 Verse sur elle à pleines mains ,
 Disent : Imitiez la tendresse
 De Jupiter pour les humains.



Du vrai bonheur le Ciel lui-même
 Donne les premières leçons :
 La volupté , le bien suprême
 Est dans celui que nous faisons.
 Qu'on nous aime , ou qu'on nous abhorre ,
 Faisons-le , & ne calculons pas ;
 C'est ressembler au Ciel encore
 Que de rencontrer des ingrats.





S T A N C E S.

A. M. S. A.

Pour le prier de faire mon Portrait.

QUAND voulez-vous que ma figure
 Aille droite comme un piquet
 Se planter en belle posture
 Auprès de votre chevalier ?
 Mon minois , que par conjecture
 J'estime moi-même assez laid ,
 Veut une fois être parfait ,
 Et gagner , par votre peinture ,
 Le gracieux que la Nature
 Jadis lui refusa tout net.



Qu'un objet hideux , fantastique ,
 Ou quelque monstre des enfers ,
 Sur une toile allégorique ,
 Soit mis sc̄avamment dans les fers ,
 Ou qu'une toile pathétique

Exprime une scène tragique
D'horreurs, de fureurs, de combats :
L'œil enchanté de ce délire,
Même en frémissant, les admire ;
Eh ! pourquoi ne plairois-je pas ?



Aux éloges que votre ouvrage
Sans doute sçaura mériter,
Je sens au feu de mon visage
Qu'il est prêt à s'en irriter.
Quoi ! dira-t-il, quoi ! mon image
A plus d'éloge, de suffrage
Que n'en ont jamais eu mes traits !
Messieurs, votre erreur est extrême :
Ce moi-là, ce n'est pas moi-même,
Ce ne sont-là que mes portraits.



Allons, oubliez cet outrage :
Mon visage, plus de courroux ;
Subissez le triste avantage
De vous voir loüé plus que vous.
Que de mortels qu'en tous les âges
L'Histoire a mis au rang des Sages,
Des Vaillans, des Héros, des Dieux,

Grace à leurs Peintres , leurs Homères ,
Qui ne seroient que des chimères ,
S'ils étoient plus près de nos yeux !



Je crois déjà voir un Critique
Trop satisfait de ce tableau ,
Se venger sur mon air étique
De la sagesse du pinceau.
Je l'entends déjà qui s'explique ,
Et qui dit d'un ton véridique ,
Plus sçavant que le Titien :
Ce Peintre-ci sçait bien son thème ;
Car semblable à l'Etre suprême ;
Il fait quelque chose de rien.



A MR. L E K A I N ,

*Acteur de la Comédie Française , & représentant
Orosmane dans Zaire.*

EST-CE le Kain , Est-ce Orosmane ?
Qui , terrible dans ses malheurs ,
Soumet la fierté Musulmane
Aux genoux de Zaire en pleurs.



Le Kain , quelle vive peinture !
Jaloux , tendre , ou cruel amant ,
Ce n'est qu'au coin de la nature
Que tu frappes le sentiment.



Dans tes mouvemens , que de charmes !
Que d'art s'y montre en se cachant !
Mes yeux ont pleuré de tes larmes ,
J'étois Zaire en t'écoutant.



Le Ciel ne te fit point injure
En te refusant des appas :
Ton ame paye avec usure
Pour la beauté que tu n'as pas.



La Cabale en vain t'environne ,
 La Critique en vain l'enhardit ;
 Le Public entier te couronne ,
 Et la Vérité l'applaudit.

A M A D A M E L. C.

JE crois qu'un cœur tendre , sensible ,
 Est un heureux présent du Ciel ;
 Mais que ce don , souvent nuisible ,
 Sur nos instans verse de fiel !



O vous que la Nature appelle
 Au rang que tiennent les humains ,
 Si vous naîsez tendre & fidelle ,
 Sexe aimable , que je vous plains !



Je vois votre enfance occupée
 Moins de plaisirs que de douleurs ;
 Le bobo de votre poupée
 Déjà vous arrache des pleurs.



Si-tôt que l'austere raison
Orne vos graces enfantines,
C'est une rose en sa saison
Qui s'annonce par des épines.



Déjà par d'invincibles loix
Votre cœur se forge des chaînes;
Une compagne à votre choix
Sçait, partage, & calme vos peines.



Vous n'hésitez point d'avouer,
Pour elle, ardeur, inquiétude;
Cette amitié n'est qu'un prélude
Que la Nature fait jouer.



L'amant paroît : sageste austere,
Vous combattez ; soins superflus !
Pour le Dieu qui regne à Cythere,
Ce n'est qu'un triomphe de plus.



Amante, tout vous sert d'allarmes ;
Je vous vois languir & secher :
Vous joignez aux craintes, aux larmes,
La contrainte de les cacher.



Epouse , vous êtes contente
D'aimer sous les loix de l'honneur ;
Mais l'Amour même vous tourmente
Jusques dans le sein du bonheur.



Mon époux seroit-il volage ?
Sa santé , sa mort vous pleurez ;
Vos yeux fixés sur son visage
Consultent si vous dormirez.



Mere enfin.... Mais je désespere
De mettre un tel cœur dans son jour ;
On sçait que celui d'une mere
Est le chef-d'œuvre de l'Amour.



A T H E M I R E.

POURQUOI cette main perfide,
De la pudeur qui la guide,
Suit-elle le mouvement ?
Livre plutôt, ma Bergere,
Tous les thrésors de Cythere
Aux regards de ton amant.



Que je voie, que je touche ;
Abandonne cette bouche
A mes transports renaissans.
Que d'appas, ô ma Themire !
Pour les beautés que j'admire,
Est-ce assez de tous mes sens ?



Ta Vénus, ô Praxitelle,
Sous ton ciseau trouva-t-elle
Tant de charmes, de beautés ?
Ma main seroit plus fidelle ;
Je vois l'unique modele
Fait pour les Divinités,



Soupirs , accens , baiser rendre ,
Helas ! vous ne pouvez rendre
Ce que j'éprouve à la fois :
Et mon avide prunelle
Même aux lieux peu faits pour elle ,
Est jalouse de mes doigts.



Mais , Dieux ! j'apperçois des larmes ?
Quelles feroient les allarmes
Qui viennent te tourmenter ?
Si mon feu d'ardeur te blesse ,
Si tu pleures ma foiblesse ,
Un regard peut me l'ôter.



Ta vertu vient-elle encore
Nuire au feu qui me dévore ?
Pourquoi cacher ces beaux yeux ?
Que leur éclat dans mon ame
Reporte plutôt la flamme
Qui nous rend égaux aux Dieux.



Mais une vive lumière
Perce à travers ta paupière :

Mes

Mes yeux en font ébloüis.
O vous, Rois, maîtres du Monde ;
Quoiqu'à vos vœux tout réponde ;
Enviez-moi, je jouis.

STANCES CONTRE L'AMOUR.

JOYEUX auteur de tous mes maux ;
De ma raison fougueux antagoniste,
M'es-tu donné pour troubler mon repos ?
Est-il quelqu'un qui te résiste ?



Source éternelle de débats
Entre l'esprit & la nature,
En vain contre toi je combats ;
Ta victoire n'est pas moins sûre.



Sous l'Egide de la raison,
Enveloppé de la sagesse,
Je me crois fort ; vois-je un tendron ?
Ma vertu n'est plus que foiblesse.



L'esprit plus foible que le corps,
Dans sa complaisance alassine,
Laisse alors agir les ressorts,
Ne pouvant régir la machine.



Tel que de foibles matelots,
Qu'une affreuse tempête étonne,
Laissent voguer au gré des flots
L'esquif que leur art abandonne.

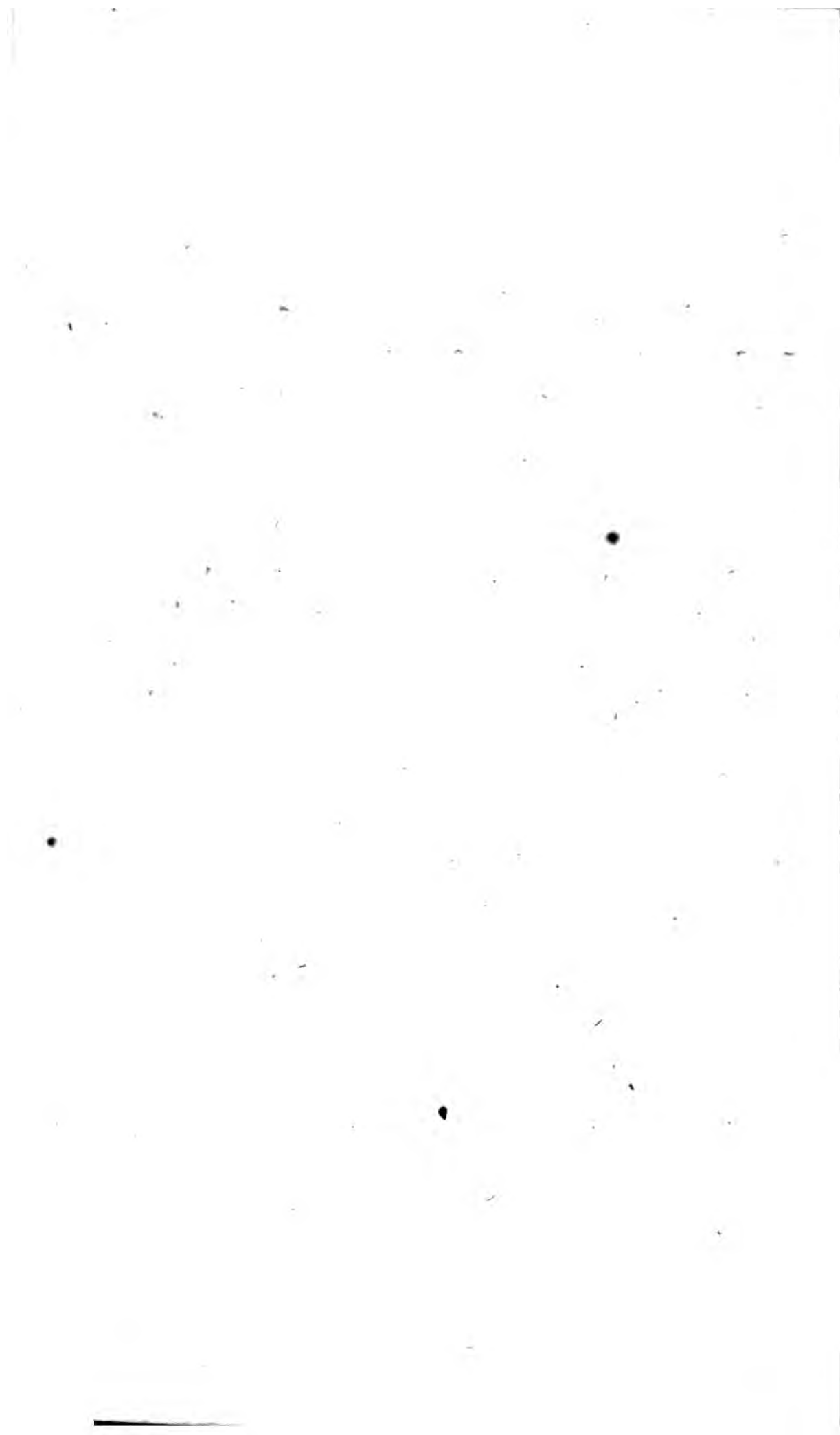


De même, au gré de mes desirs,
L'esprit se prête à ma foiblesse ;
Heureux ! si par les repentirs
Il regagne enfin la sagesse.



LE
VAUDEVILLE,
POÈME
DIDACTIQUE,
EN QUATRE CHANTS.

Le François, né malin, forma le Vaudeville.
BOILEAU, *Art Poétique.*





A
MONSIEUR
LE CONTE,
ANCIEN LIEUTENANT CRIMINEL.



MONSIEUR,

*J'AI, pendant deux années, employé à ce
petit Ouvrage le peu d'instans que m'ont laissé
des occupations tout-à-fait différentes. Le soir*

G iij

que j'y ai mis , me donne la hardiesse de vous le présenter. L'accueil carressant que j'ai reçu de vous , la confiance qui l'a suivi , & l'amitié dont ensuite vous m'avez honoré , me font désirer de justifier votre choix , même aux yeux de ceux qui ne jugent des hommes que par des qualités étrangères au cœur. Si j'ai le malheur d'avoir manqué mon but , vous me sçaurez au moins gré de l'intention , & j'aurai saisi avec plaisir cet instant , pour prendre le Public à témoin de la plus vive reconnoissance ; mais parlons plutôt comme vous le désirez , de la tendre & sincere amitié avec laquelle je serai toute ma vie ,

M O N S I E U R ,

Notre très-humble & très-obéissant
serviteur S E D A I N E.



LE
VAUDEVILLE,
POÈME
DIDACTIQUE.

PREMIER CHANT.

*Introduction. Origine du Chant. Origine du Vaudeville.
Division des Chants.*

JE veux chanter l'art de faire un Couplet,
Art nécessaire aux galans de la ville ;
Je veux chercher comment un Vaudeville
Peut acquérir la tournure qui plaît.

Muse , laissons cette scène tragique ,
Où , contrastant le vice & la vertu ,
Nous aurions vu l'auditeur léthargique
Dormir au bruit d'un propos rebattu.
Ne pense pas que ma main t'avilisse ,
En te poussant dans une moindre lice :

Petit sujet , traité comme il le faut ,
 Fait bien souvent plus d'honneur qu'il ne vaut.
 Non , que bercé d'une espérance vaine ,
 Je croie atteindre au but où je prétends :
 Tu le sçais trop , mon impuissante veine
 N'a point encor vu mes desirs contens.

Oui, c'est du Ciel que nous vint l'art magique
 Qui joint les Vers à la docte Musique :
 Oui , c'est le Ciel , qui touché des malheurs
 Que la raison avec peine surmonte ,
 Nous inspira cette ressource prompte ,
 Pour adoucir le poids de ses rigueurs.
 Faut-il passer sur la rive infernale ,
 Interroger Ixion * & Tantale * ,
 Leur demander si des sons & des mots
 Ont le pouvoir de suspendre nos maux ;
 Si l'art du chant , si cet homme * célèbre ,
 Qui descendit des rivages de l'Ebre *
 Dans les Enfers , en dissipa l'horreur ;
 S'il triompha de la vive douleur
 Et des tourmens des pâles Danaïdes , *
 Et des fureurs des fieres Euménides ; *
 Et si , vainqueur pour la première fois ,
 Un son touchant sçut imposer des loix
 Au cœur d'acier du Monarque terrible ,

Ces asteriques * renvoient à des notes mises à la fin de ce Poëme ; mais elles ne sont utiles qu'au lecteur qui n'a nulle connoissance de la Fable.

Tout étonné de se trouver sensible ,
Et frémissant de renvoyer au jour
Un jeune objet réclamé par l'Amour ?
Non , non , laissons l'écho du mont Riphée
Se plaindre encor de la perte d'Orphée :
Abandonnons des récits trop fameux :
Un tableau vrai se déploie à mes yeux.
Du haut d'un mât observant les étoiles ,
Battu des vents qui tourmentent les voiles ,
Un matelot dans les airs suspendu
Chante un refrain de lui seul entendu ;
Et de cet antre où la main de l'avare ,
Va puiser l'or , ce présent des Enfers ,
Souvent il fort une chanson barbare ,
Que hurle un homme haletant dans les fers.
Muse , dis-moi comment cet art sublime
Se répandit chez les tristes humains ;
Par quels degrés , s'élevant à sa cime ,
D'un nouveau genre il accrut ses destins.
Viens avec moi , viens fouiller dans l'espace
Que parcourut l'âge de l'Univers ;
Légerement repassons sur la trace
De l'art du chant joint à celui des vers.

Lors qu'échappé des mains de la Nature ;
Le genre humain couroit à la pâture ,
Et que , pourvu de griffes & de dents ,
Il dévorait avec des yeux ardents

Ce que le sein de la terre fertile
Offroit au goût de son palais facile ;
Dans les vallons , dans les prés , dans les bois ,
Des heurlemens lui tenoient lieu de voix ,
Nul chant alors : mais le Dieu de notre ame ,
L'Amour parut : amolli par sa flamme ,
L'homme frémit , s'échauffa , ressentit
Les mouvemens d'un plus doux appétit.
Pour plaire alors à sa tendre femelle ,
Il imita les sons de Philomèle ;
Et la femelle , en ses jeux carressans ,
Lui répondoit par de tendres accens.

Sous un berceau , palais de l'innocence ,
La femme un jour étonna son époux
Par le présent d'un fils , dont la naissance
Lui fit sentir ce bien , ce bien si doux ,
De respirer dans un autre que nous.
Au premier pas qu'il fait dans la carrière ,
Le nouveau né s'énonce par des cris ,
(Cris de douleur que connoissoit la mere :)
Pour appaiser cette tristesse amere ,
Qui se peignoit dans ses yeux attendris ,
La mere affecte & des chants & des ris.
Je crois la voir au bord d'une fontaine ,
Pour amuser ses regards vacillans ,
Faire mouvoir ne branche prochaine ,
Simple hochet , que fournissoit sans peine
Le premier chêne où pendoient quelques glands.

Mais loin déjà de sa foible origine ,
Le genre humain déserte les forêts ;
Chaque famille en la plaine voisine ,
Met à profit les conseils de Cerès :
Pour conserver le fruit de ses guérets ,
L'industrioux bâtit quelques cabanes ,
D'arbres coupés , & plantés sans apprêts ,
Toits mal couverts de pailles ou de cannes ,
Que fournissoient les champs ou les marais.

Par les bergers , quelques pipeaux rustiques ,
Quelques roseaux l'un dans l'autre enchâssés ,
Reçoivent l'air : les Zéphires pressés
Lancent des sons alors peu méthodiques :
Mais cependant le bœuf aux pas pesans ,
La chevre alerte , & la brebis , fideles ,
Viennent au bruit des champêtres accens ,
Trouver le soir les huttes paternelles ;
Tandis qu'au loin les tendres jouvencelles ,
Sans le secours du rustique pipeau ,
Par l'air connu de leurs chansons nouvelles ,
De leur côté font rentrer le troupeau.
Le Chant d'abord devint une ressource ,
Pour rappeler le bétail écarté.
A tous les arts je vois la même source ,
Le dur conseil de la nécessité.

Près des sillons que la sage industrie
Avoit fouillés pour son utilité ,

On vit errer le Démon de l'Envie.
Cependant l'homme en sa perversité,
Étoit moins sot qu'en ce siècle vanté :
Ce n'étoit point la faveur d'un autre homme,
L'heur d'être esclave, ou le droit de ramper,
Qu'il envioit ; mais un fruit, une pomme,
Qu'il eût voulu sur un autre usurper.
Pour se sauver de l'attentat funeste
Que le méchant médite dans son sein,
L'industrieux, pour sa famille agreste,
Bâtit des murs, & rassemble l'effain.
Tranquille alors, à couvert du larcin,
Dans ses travaux l'homme à l'homme révèle
Les sentimens qu'en son ame il recele.
De-là les arts l'un par l'autre indiqués :
Tels deux cailloux, par leurs angles choqués,
Font dans les airs pétiller l'étincelle.

Ce composé de desirs, & d'espoir,
Cet être ardent qui cherche à tout sçavoir,
L'esprit humain, enfin étend sa vue,
Veut tout tâter, tout consulter, tout voir ;
Et fier du soc qu'il mit à la charrue,
Son œil hardi déjà perce la nue.
L'ame attentive, interrogeant les sens,
Il foumet tout à ses calculs pressans :
Au soc, dit-il, je peux joindre la herse ;

Par ces fumiers rendre un terrain plus gras ;
Par ce levier , qu'un point d'appui traverse ,
Je puis tripler la force de mon bras.
En captivant la fureur de ces ondes ,
En resserrant leurs courbes vagabondes ,
En les pressant dans des canaux étroits ,
A des ressorts je peux donner un poids
Immense. Enfin , poursuivant son ouvrage ,
Il chasse , il guide , il pousse , il ralentit :
Sous les marteaux l'enclume retentit
A quatre temps : dans l'oreille du Sage ,
Ce son subit éveille la raison ,
Qui sur le champ transmet à son usage
Le rapport juste & du temps & du son.
De-là , dit-on , naquirent ces merveilles ;
Dont la Musique enchantait nos oreilles.
De même un gland , par le hasard jetté
Au sein heureux d'une terre féconde ,
Étend au loin sa racine profonde ,
Et tout à coup jusques au Ciel monté ,
Sçait embellir un rivage écarté.

Habile alors à grossir ses domaines
Par le ressort des passions humaines ,
Le Prêtre fourbe aux fausses Dées
Chanta des vers & des hymnes notés.
Il sçavoit bien qu'en appuyant un culte
Sur un plaisir ou quelque passion ,

Le genre humain se rendroit en tumulte
Au but marqué par son ambition.

Ainsi le Dieu qui préside aux vendanges
Vit sur l'autel à son nom consacré
Tomber un bouc de guirlandes paré ;
Et tout le peuple entonner des louanges
Que terminoit un festin préparé.

L'aspect brillant d'une récolte heureuse ,
Des mets sans art , l'appétit , la santé ,
Le plaisir pur qui suit l'égalité ,

Et plus encor cette liqueur fumeuse
Qui fait du cœur jaillir la vérité ,
Dans tous les rangs de la troupe joyeuse
Portoient les ris , les jeux & la gaîté.

Au milieu d'eux , l'impétueux Silène ,
Yvre d'amour , d'allegresse & de vin ,
La main au pot , chante à perte d'haleine
Des airs sans suite , & des couplets sans fin :
Ses compagnons , d'une voix énergique ,
Grossièrement détonnoient le refrain ,
Et répondoient à son Ode Bacchique.

Si l'art du Chant n'avoit point existé ,
Dans ces festins on l'auroit inventé.

En quelque instant que les cœurs se parlerent ,
Les mots, les sons d'eux-mêmes s'accouplèrent.
Dans un vallon , ainsi de clairs ruisseaux
Suivent leur pente , en unissant leurs eaux.

Mais l'Abondance assise sur des gerbes ,
A ses côtés souffrant l'oïveté ,
Rendit les cœurs durs , farouches , superbes , |
Et porta coup à leur tranquillité.
Moins fort de droits qu'enflé de vanité ,
L'homme opulent voulut juger son frere ,
Et d'un faux rang forttement entêté ,
Il prétendit dominer sans rien faire.
Aussitôt Mars , au regard menaçant ,
Fit de ses cris retentir les montagnes ;
On vit alors couler des flots de sang :
Bellone en feu dévora les campagnes.
A cet aspect l'épouse gémissoit :
Et s'enfuyant vers ses tristes murailles ;
La tendre mere , en palpitant pressoit *
Contre son sein le fruit de ses entrailles.

Mais dans l'ardeur de ces fougueux combats ,
(Subit effet d'un prompt vengeance ,)
Du premier fer chacun armoit son bras ;
Et dans l'attaque ou dans la résistance ,
Nulle méthode : alors on n'avoit pas
L'art malheureux de lancer le trépas ,
Et d'égorger à cent pas de distance.

Les premiers feux dans le sang s'éteignoient :
Et sans songer à garder les conquêtes ,
Les laboureurs dans leurs champs revenoient ,
Et leur retour se marquoit par des fêtes.

Les Citoyens au-devant d'eux couroient ,
Légerement du pied frappant la terre :
La tendre épouse , & la jeune bergere
Cherchoient des yeux , & dans leurs bras ser-
roient

L'objet chëri d'une flamme sincere ;
Et cependant l'Armée à haute voix ,
Déjà sensible à ce genre de gloire ,
Chantoit en chœur , sur des airs de victoire ,
Le Général porté sur son pavois. *
Alors le fiel d'une vive ironie
Vint se placer dans le couplet malin :
Et le vaincu , le lâche spadassin ,
Dans ces concerts burent l'ignominie
Que leur verfoit le soldat inhumain.

Ainsi naquit cet être si fertile ,
L'art chanfonnier , le brillant Vaudeville.
L'AMOUR , BACCHUS , & la MALIGNITÉ ,
L'ont par degrés à son comble porté.

* Pavois , forte de Bouclier.



D E U X I È M E C H A N T.

L' A M O U R.

Préceptes généraux. Il est possible de tout dire sans blesser l'honnêteté ; ne créer une Fable que d'après les êtres & les mœurs connus. Episode pour prouver ces deux préceptes.

TEL arrivé sur un mont escarpé ,
Un voyageur au-delà des campagnes ,
Voit s'élever de nouvelles montagnes :
Tel , déjà las , dans mon travail trompé ,
Mon œil s'effraye , en voyant la carrière
Qu'à mes regards déroboit la barrière.
Je vois s'ouvrir un chemin tortueux
Où le chardon , la ronce , la bruyere ,
Cachent un sol peut-être infructueux.

Divin BOILEAU , dont la verve brillante
Auroit en or transformé des cailloux ,
Jette sur moi les regards les plus doux.
Pardonne , hélas ! si ma Muse imprudente
Ose en ces vers glaner sur ton chemin
Quelques épis peu dignes de ta main :
Mais autant l'Ode élève un front superbe
Plus haut que l'art dont je prescris la loi ;
Autant le Cedre est au-dessus de l'herbe ,
Autant l'Auteur est au-dessous de toi.

Tendres esprits , qu'une jeunesse ardente
Livre aux plaisirs dont la course est un point ,
Écoutez-moi ; sur l'art que je vous chante ,
Je suis sincère , & je ne sur fais point.

Le monstre ailé , qui des faits qu'il répète ,
Remplit , étonne & trompe l'Univers ,
Très-peu de vous , peut-être de vos vers *
Occupera sa bruiante trompette :
Mais pour payer la douceur de vos sons ,
Iris , peut-être en secret enflâmée ,
Pourra donner , pour prix de vos chansons ;
Plus que la Gloire & que la Renommée.
Soyez contents ; & laissez aux guerriers ,
Aux habitans du sommet du Parnasse ,
Un vain séjour que la foudre menace ;
Et de l'Amour attendez vos lauriers.

C'est lui qui sçait , sous le naissant feuillage ;
Du Rossignol animer les accens :
Il doit avoir votre premier encens ,
Et le premier s'attirer votre hommage.
Mais cet enfant , simple dans son langage ,
Ne veut qu'un ton aussi simple que lui :
Fuyez des mots le bruiant étalage ,
Vuides de sens , & voués à l'ennui.

* Harmonieux , peu serré dans le style ,
Énoncez-vous avec facilité :
Ce que la prose expose avec clarté ,

Devient obscur en un couplet futile.

D'un mot jetté fuyez le vin écart ;

L'inversion est toujours déplacée :

Mais suspendez & filez avec art

Le sens parfait d'une heureuse pensée. x

Tel , au sortir du plus étroit canal ,

L'or à la foie avec art enlacée ,

Donne l'éclat d'un précieux métal.

Que , commandé par la délicatesse ,

L'air soit d'accord avec le sentiment :

Que la mesure & que le mouvement

Des passions augmentant la justesse,

Frappent les mots , & servent d'ornement.

L'impétueuse & bouillante colere

Veut des tons vifs , animés & pressans :

L'amour plaintif marche à pas languissans ;

L'amour heureux a la course légère.

Souvent un ton plaifamment rencontré ;

D'un beau refrain fait sentir l'harmonie.

Il est des tons tout faits pour l'ironie ;

Son trait perçant doit n'être que montré.

Le jeu de mots , ailleurs si condamnable ;

Est en chansons quelquefois supportable ;

Mais redoutez d'y trouver des appas :

Il est l'esprit de ceux qui n'en ont pas.

Abandonnez à l'emphase tragique

Ces mots enflés , dont le corps tortueux
Donne à la phrase un pas majestueux.
Les petits mots sont faits pour la Musique :
Troupe légère , ils se prêtent à tout ;
Tout son leur plaît , & tout est de leur goût.

Il est un choix de syllabes heureuses ,
Qui dans leur marche agréables , nombreuses ,
Ont une chute , ont un accord touchant.
Malgré les cris du censeur indocile ,
En sons charmans notre langue fertile
Peut se suffire & satisfaire au chant.

Que l'Erudit dans le fond d'un Collège ;
De son Latin vante le privilège :
Il a raison : le Grec & le Latin
Sur le François ont un titre certain ;
Sans alléguer que l'idiôme antique
A nos regards est dans son point d'optique !
N'appellons point de son autorité.
Mais si guindé sur ses vieilles échasses ,
A notre langue il refuse des graces ,
Des tours heureux , le nombre & la clarté ;
C'est qu'un pédant , sur les bancs de ses classes ;
Ne peut sans goût , voir une vérité ,
Dont le goût seul fait sentir la beauté.

Oui , c'est par vous , grands hommes , que
j'en jure !

Oui , c'est par vous , ô Racine ! ô Boileau !
Vous apprendrez à la race future
Que notre langue a dans un tour nouveau
Une harmonie , un genre , un caractère ,
Tel que le Grec annobli par Homere :
Chaque syllabe en son cours limité ,
Frappe , régit , marque la quantité.

Distinguez donc la brève , la diphtongue ,
Où la douteuse , & celle au marcher lent.
N'enchaînez pas une syllabe longue
Sur un son bref. O vous , Auteur galant ,
Qui près d'Iris buvez l'eau du Permesse ,
Écoutez la , Syrene enchanteresse ,
Comme elle file & module ses sons ,
Soit qu'elle masque ou montre sa tendresse ,
Soit qu'elle flatte , ou menace , ou carresse ;
Comme elle monte ou redescend ses tons ,
Sans nuls apprêts ; plus sçavante maitresse ,
Son doux parler vaut mieux que mes leçons.

Le sexe aimable , en ses levres charmantes ,
Reçut du Ciel la persuasion.

Il en forma les voix intellantes ,
De ces accens qui font impression.

Le miel du cœur , la douce inflexion ,
Est dans sa bouche en un degré suprême.

Le Dieu du trouble & de l'émotion
Ne l'embellit que pour prononcer : J'aime.

Si la rougeur , compagne de l'aveu ,
 N'effarouchoit une pudeur ingrate ,
 Qui pourroit mieux , en des vers pleins de feu ;
 Peindre l'ardeur d'une ame délicate ?
 Reparoissez , ô divines Saphos ; *
 Chantez , chantez les hymnes de Paphos.
 L'esprit , le cœur , tout vous le persuade :
 Phaon n'est plus ; les rochers de Leucade
 Ont expié les crimes de Lesbos. •

Présentez-vous quelque image un peu vive
 Des doux plaisirs qui craignent le témoin ;
 Laissez tout faire à l'imaginative :
 D'un long discours elle n'a pas besoin.
 L'esprit saisit assez , sans commentaires ,
 Tous les détails de ces galans mystères.
 On veut en vain orner l'impureté :
 Chassez au loin la moindre obscénité.
 Si le Public , en donnant ses suffrages ,
 Ne voit l'Auteur qu'à travers ses ouvrages ,
 Quel jugement sur lui doit-il porter ,
 Quand l'indiscret n'a pu se respecter ?

Ne donnez point dans ces sujets vulgaires ,
 D'un foible esprit ressources ordinaires :
 Toujours Lifette , & toujours son corset ;
 Colin alors lui coupe son lacet ,
 Dans un boccage , au bord d'une onde claire ;
 Et toujours loin des regards de sa Mere ;

Puis les Desirs , les Plaisirs & les Dieux.
Enfin l'Auteur , pour se tirer d'affaire ,
Par un regard leur fait ouvrir les Cieux.
Mais entraîné dans les défauts contraires ,
N'affectez point de rimes singulieres ;
Jamais le sens ne fuit qu'en s'efforçant.
Telles on voit ces beautés minaudieres
Pincer la bouche , & rire en grimaçant.
Fuyez aussi ces rimes redoublées ,
Qui ne font voir , durement accouplées ,
Que le goût faux qui les a rassemblées :
Le chant ne porte à l'organe surpris
Qu'un bruit qui nuit , & qu'un vain cliquetis.

Il est pourtant , malgré cette maxime ,
Certain Rondeau qui peut être excepté.
Du même son le retour répété
Souffre aisément le retour de la rime :
Mais par le goût il doit être dicté.
L'esprit en vain juge , parle & décide ;
Dans les Chançons c'est le goût qui préside.
Comme du vers l'hémistiche est partout ,
Le mettre en place est l'ouvrage du goût.

Ce même esprit , qui d'ornemens postiches
A surchargé tous nos vieux bâtimens ,
Qui les peupla de magots dans des niches ,
Et qui jucha , comme embellissemens ,

Des Rois couchés jusques dans les corniches ,
 Ce même esprit , fier de ces ornemens ,
 Sur tous les Arts étendit ses talens.
 Il inventa le sublime Acrostiche ,
 Et l'Anagramme , & tous ces traits faillans
 Que nos Ayeux trouverent si brillans.
 Mais le Goût vint ; & de lui-même riche ,
 Il bannit tout , & ne permit qu'aux fots
 Ces libertés , digne ouvrage des Goths.
 Il réserva cependant , mais par grace ,
 L'Enigme adroite & les vers par Echos.
 Dans le Mercure à l'une il donna place :
 Dans les Chançons ceux-ci placent des mots ,
 Des mots sans doute : il leur défend l'usage
 Du sentiment , cette yvresse de cœur ;
 Et n'y permet qu'un simple badinage ,
 Ingénieux , ou critique , ou flatteur ;
 A moins que l'art , plaintif en son langage ;
 N'y fasse entrer un Interlocuteur . *

Telle d'Echo , cette Nymphe trop tendre ;
 La voix nous rend cent fois le même ton ;
 Tel ce couplet ne doit nous faire entendre
 Qu'un même mot noté sur même son.

Si vous créez quelques fables nouvelles ;

* Telle est cette chanson : *Dis lui que je l'aime.... Aime ;
 Aime. Dans Raton & Rosette.*

Appuyez-les

Appuyez-les sur des êtres connus ,
Tels que l'Amour , ou Minerve , ou Vénus ;
Et que les mœurs soient d'après les modèles
Exactement. Dans les murs de Samos
Ainsi chantoit le vieillard de Théos.

* Anacréon , dans ses allégories ,
Donne toujours à ses moralités ,
Pour fondement , de grandes vérités ;
Fables pour nous , par son siècle chéries.

Soit que le Dieu qui triomphe des cœurs
Frappe à sa porte , & méchamment l'éveille ;
Soit que l'Enfant piqué par une Abeille
Vole à Cythere , & montre , tout en pleurs ,
A sa Maman qui rit de ses douleurs ,
Son doigt blessé , symbole de nos peines ;
Ou que lié par les mains des neuf Sœurs ,
Captif heureux , il sourie à ses chaînes ;
Prison de fleurs , où le traître enchanté
A pour geoliers l'Esprit & la Beauté :
Sa Muse imprime à toutes ses images
L'air & les traits des divers personnages :
La vérité perce & fait son effet.

Le Camayeu , dans l'art de la peinture ,
Peut s'élever jusqu'au plus grand sujet :
Mais d'une main toujours fidelle & sûre
Il doit lier le tout à son objet ,
L'ombre , le clair , le plan & la figure ,

H

Et ne jamais oublier la nature.
Tel le couplet , soit que perçant les Cieux ,
Il chante Iris , ou LOUIS , ou les Dieux ;
Ou qu'humblement, dans un pré, sur l'herbette ;
Il réunisse & Colin & Colette :
Il doit saisir & le style & les mœurs ,
Et ne jamais oublier ses Acteurs.

ON dit qu'un jour aux champs de la Phocide,
Pour se soustraire aux fureurs d'un perfide,*
Les chastes Sœurs dans le vague des airs
Voloient au lieu fameux par leurs concerts.
Du haut d'un mont l'impétueux Borée
Fond tout à coup sur la troupe sacrée ;
Il la disperse. Une profonde nuit
Succède au Dieu de l'orage & du bruit.
Loin de ses sœurs la triste Melpomene
Tint dans son vol une route incertaine ,
Et dans un bois à Vénus consacré
Crut rencontrer un asyle assuré ;
Là , sous la plume & sous ses aîles close ,
Elle resta dans sa métamorphose ;
Là , sur un myrthe , arbrisseau de l'Amour ,
Elle attendit la naissance du jour.

Déjà des eaux colorant la surface ,
Il éclaircit les confins de la Thrace ;
Déjà de l'œil , dans les champs de Cérés ,

Le laboureur distinguoit ses guérets ;
On ressentoit par toute la nature
Cette fraîcheur , cette volupté pure ,
Qui fait frémir & bouillonner nos sens ;
Les rossignols , par leurs tendres accens ,
Chantoient leurs feux , exprimoient leur ten-
dresse ,

Et voltigeant de rameaux en rameaux ,
Même aux regards de la chaste Déesse ,
Sous leurs transports agitoient les ormeaux :

Le lieu , l'objet , tout dans cette campagne
Peignoit l'Amour à son cœur trop ému :
Elle étoit seule ; & la frêle vertu ,
Pour marcher ferme , a besoin de compagne
Enfin par crainte ou par simplicité ,
Soit confiance ou curiosité ,
D'un simple oiseau les feux la séduisirent ;
Minerve fuit , & les Dieux le permirent.
Un bruit courut dans ce tems renommé ,
Que Jupiter en aigle transformé....
Mais on sent trop que , pour sauver sa gloire ,
Le Grec adroit a brodé cette histoire.
L'homme toujours par de fausses rumeurs
Veut de ses Dieux annoblir les erreurs.

Enfin qu'un deus l'ait prise pour victime ,
Ou qu'un mortel ait consommé ce crime ,
Dans un bocage , au pied du mont Ida , *

H ij

La triste Muse eut le fort de LÉda. *
D'un œuf naquit un être à double face ,
Qui sur le champ prit son vol au Parnasse.
Là , pour donner les plus burlesques Loix ,
De Melpomene il contrefait la voix ;
Là , croassant ses phrases imbécilles ,
Il confond tout , les genres & les styles ;
Sublime & bas , & superficiel ,
D'un air profond , tantôt il est au Ciel ;
Tantôt il rampe à terre au moment même.
Si de Newton il expose un systême ,
Il le découpe en style de Roman ;
Et si d'Euclide il propose un problème ,
Il donne au style un air de sentiment.

Ce Dieu fallot , par plus d'un monument ,
Se signala dans Athene & dans Rome ,
Sous divers noms. Quant à moi , je le nomme
Amphigouri , l'Apollon du phœbus ,
Du persifflage , & des fades rebus.
Défiez-vous , Auteurs de chansonnettes ,
De son jargon , de ses graves sornettes ;
Et plût au Ciel , aimables nourriçons ,
Qu'il n'eût encor gâté que vos chansons.



T R O I S I È M E C H A N T.
B A C C H U S.

*Examen précis des mœurs de l'Europe. Préceptes.
A présent on fait moins de chansons Bacchiques.
Episode qui en dit la raison.*

PERE des Ris, des Jeux & de la Table,
Dieu des Chansons & de la liberté,
Divin Bacchus, ton nectar délectable
Nous fait atteindre à la félicité.
Du char rapide où de la Bactriane
Tu vins t'offrir aux regards d'Ariane,
Ne descends point; mais, plus prompt que les
vents,
Vole, vois, juge, & connois tes enfans.

Du sein Persique aux rives du Bosphore;
Un peuple immense est soustrait à tes loix:
Fils de Penthée, ils refusent encore
De reconnoître & ton culte & tes droits.
Dans un sérail au vrai plaisir contraire,
L'Amour gémit de se voir sans son frere;
Par l'instinct seul les cœurs y font unis:
Bacchus leur manque; ils sont assez punis.
Aux bords du Tage, aux rivages du Tibre;

Ton Thyrsé regne , & son pouvoir est libre :
 Mais d'un œil louche on y voit le Soupçon
 Compter les pas de l'Indiscrétion ;
 Près d'elle assis , le Délateur impie
 Trouble en ces lieux les plaisirs qu'il épie ;
 Et plus souvent terrible en ses fureurs ,
 La Jalouſie en proie à ſes erreurs ,
 Venge à l'écart , dans le ſein d'un convive ;
 Un mot , un geſte , une œillade naïve.
 Sous ces climats , la Vengeance eſt ſans frein.
 Fuyons , fuyons aux rivages du Rhin.

C'eſt-là , grand Dieu , que ſenſible à tes charmes ,
 Le dur Germain à ta divinité
 Se livre entier , agité , transporté :
 Mais furieux , il demande ſes armes ;
 Et plein d'yvreſſe & d'intrépidité ,
 Nouveau Lapithe , il répand les allarmes
 Dans le ſéjour qu'a choiſi la Gaîté.

Plus fier qu'heureux de trop de liberté ,
 L'Anglois profond , dont l'ame eſt dévouée
 Aux tourbillons des différens partis ,
 Souvent pouſſant une voix enrouée ,
 Même au deſſert , épouvante les Ris.

Eſt-ce en ces lieux de trouble & de querelle
 Que tu te plais , ô Dieu , fils de Semele ?
 Non : vrai , folâtre , amoureux de la paix ,

Tu dois regner où regnent tes bienfaits.
C'est à Paris. Là le lieu de la scène
De ton triomphe assure le succès.
Tu trouveras aux rives de la Seine ;
L'Amour à table à côté du François.
Jeune à tout âge, il est toujours aimable :
Il papillonne encore en cheveux blancs ;
Et s'il n'a point quelque mal qui l'accable ;
Tu l'entendras avec des sons tremblans,
Branlant la tête, un coude sur la table,
Balbutier, avec un air affable,
Un vieux couplet au fils de ses enfans ;
Petit ingrat, qui même en sa présence
Le contrefait. Il en rit le premier,
Et sauve encore au petit écolier
Le châtiment que méritoit l'offense.

Mais, ô Bacchus, quel est l'hymne sacré ;
Dont tu te plais à te voir célébré ?
Du Vaudeville & comique & folâtre,
Ou de ces chants qu'adopte le Théâtre ;
Qui répond mieux à tes brillans décrets ?
Transporte-moi dans ces lieux, où la joie
Avec ivresse au dessert se déploie.
Ciel ! quel spectacle est ouvert à mes yeux !
Est-ce l'Olympe & la table des Dieux ?
Tous les plaisirs.... Mais après un silence,

H iv

Dans ce fallon où la Magnificence
 A rassemblé les chef-d'œuvres des Arts ,
 Où vingt trémeaux , dressés par l'Opulence ,
 Offrent les Ris à leurs propres regards ,
 J'entends des sons.... Une voix de tonnerre
 Gronde , mugit , & fait trembler la terre :
 On applaudit. Iris à ces éclats

Fait succéder des sons plus délicats :
 Du Rossignol c'est le tendre ramage ;
 C'est un Ruisseau sur des gazons fleuris ;
 C'est le Zéphir , c'est un amant volage.
 Elle finit , on admire. Ah ! Damis ,
 A votre tour. Il frappe sur sa boîte : *
 En minaudant , il prélude , il s'apprête ;
 Il chante enfin : alors *le Dieu des cœurs* ,
 Sans doute *vole , arme , triomphe , enflamme ;*
L'Amour , l'Amour lance ses traits vainqueurs ,
Lance ses traits , & ses feux , & sa flamme.

Mais cependant un vieux Dieu, lourd, pesant ,
 Le sombre Ennui passant de rang en rang ,
 Pour s'emparer de la troupe surprise ,
 De ces grands airs n'attend pas la reprise.
 Tout bas on bâille , on admire en bâillant ;
 Et ce fallon , le temple du Talent ,
 Perd son éclat , & sa splendeur première.
 Mille flambeaux l'éclairent tristement ;
 Et sous les coups du pavot assommant .

L'œil voit ciller sa tremblante paupière :
Lorsqu'un Abbé , petit homme charmant ,
Convive unique , agent né de Cythere ,
Part sans prélude , & commence gaîment :
Il n'a ni voix , ni timbre , ni cadence ;
Un peu de goût fait toute sa science :
Mais un Couplet met l'auditoire en train ;
On chanté en chœur , le plaisir se partage ;
L'Amour sourit dans un verre de vin ,
Et le champagne en mouffe davantage.

Couplet brillant , ton empire est ici ;
La Volupté , sous les traits d'Epicure ,
Loin de nos cœurs chasse alors le Souci ;
Il nous fait voir quelle est la source pure
Qu'indique en nous le cri de la Nature.
Elle prescrit , sage dans ses accens ,
L'usage heureux , non l'abus de nos sens ;
Et bannissant les dégoûts , les contraintes ,
Jette à nos pieds les terreurs & les craintes ,
Rit des vains bruits de l'avare Achéron ,
Et des Enfers badine avec Caron.

Mais appuyons tout Couplet dogmatique
Du ton marqué d'une grave musique.
Tel d'Apollon le Grand Prêtre inspiré , *
Bouillant du feu de l'esprit prophétique ,
Dictoit ses loix sur un ton mesuré :
Ou tel , brulant au milieu de sa course ;

L'astre du jour , au front majestueux ,
Paroît plus lent à la cime des cieux.

Du Vaudeville il coule une autre source ,
Qui sur des fleurs veut marcher lentement :
C'est la Chançon , fille du Sentiment ,
Quand l'Amitié , divine enchanteresse ,
Vient épancher son auguste tendresse ,
Ou quand l'Amour plus vif , moins délicat ,
Parle , soupire , ou se plaint d'un ingrat.
Si vous filez une triste Romance ,
Ne la parez que de sa négligence :
Son tour donné par la Naïveté ,
Pour les récits que fait son innocence ,
Veut un choix d'airs pleins de simplicité.
Ce ton si simple a sa difficulté.
L'oiseau léger qui veut raser la plaine ,
Pressé de l'air dont il étoit porté ,
Rame avec force , & le fait avec peine.
Au Menuet , & vif , & brillanté
Par les éclats des fredons Italiques ,
On peut lier quelques scènes comiques ,
Le Petit-Maître au maintien excédé ,
Et la Coquette , & le Robin guindé :
Mais pour chanter sur ces tons énergiques ,
Tout Amphion ne peut être Vadé (1).

(1) Auteur du Sufficient.

Il est un genre au-dessous du Burlesque ;
Phœbus honteux ne peut le nommer presque ;
Enfant du peuple , & du peuple chéri ,
Il prit naissance au pied du Pilon.
Tel que Margot qui débite ses herbes ;
Son gosier rauque est fertile en proverbes ;
Le Barbarisme est un de ses bons mots :
Mais hérissé des plus aigres propos ,
En bute , en tout , à la langue outragée ,
A la pudeur souvent peu ménagée.
Voyez Auteurs , la force de l'appui :
Il plaît encor ; la nature est pour lui.

Sous des lambeaux , sous de tristes guenilles ,
Ainsi l'on voit des fillettes gentilles ,
Qui n'ont pour art que l'ingénuité ,
Pour charmes l'âge , & pour fard la santé.

Loin des festins tout Auteur flegmatique
Qui veut rimer une chanson Bacchique.
Tel qu'un coursier plein d'ardeur & de feu ,
Partez , volez : c'est le souffle d'un Dieu ,
Qui hors de vous , vous jette & vous entraîne.
J'ai vû Bacchus , dit l'ami de Mécène : *
Oui , je l'ai vû , je le vois , je le sens ;
Mon corps frémit des transports de mes sens :
Ode ou Chanson , dans cette œuvre lyrique ,
L'enthousiasme au loin se communique.

Par le début l'auditeur maîtrisé ,
Du même feu se sent électrisé ;
Et l'esprit , mû par cette image forte ,
S'ébranle au moins, quand l'Auteur se transporte.
Mais soyez court ; il ne faut point user
Cette chaleur trop prompte à s'épuiser.
Donnez surtout une juste mesure
A vos chansons , même sur un plan neuf :
Trop de couplets méritent la censure ;
Trois , cinq ou sept , & jamais jusqu'à neuf.
Je ris de voir ce convive qui chante ,
Psalmodier un dixième Couplet :
En vain pour lui la troupe complaisante
Veut lui cacher à quel point il déplaît ;
Un babil sourd marche de proche en proche ,
Sur lui l'on jette un coup d'œil décevant ;
Et pour finir , il se tourne , il s'accroche
A son voisin , qui le quitte en buvant.

Jadis ici pour le vainqueur de l'Inde
Plus fréquemment on montoit sur le Pinde ;
Plus fréquemment à la table , en grand cœur ,
On célébroit sa divine liqueur.
Nos bons ayeux , moins délicats peut-être ,
En certains lieux craignoient peu de paroître ;
Et Despréaux , * qui médit de Faret ,
En sa jeunesse alloit au cabaret :

C'étoit les mœurs. Alors près de la ville
La Liberté n'avoit point pour asyle
De ces réduits , où l'autre de Lemnos
Sert de portique au Temple de Paphos ,
Où l'on dépose , au sein de la Licence ,
Les soins gênans de l'austere Décence.

Alors un vin chez Crenet * annoncé
Faisoit trotter le gourmet empressé :
Le grand Seigneur y menoit le Poëte ;
Bon feu , bon vin , & l'ame satisfaite ,
L'esprit brilloit : & même , nous dit-on ,
Racine fit les Plaideurs au *Mouton* ;
Là même encor la farouche Critique
Les gourmandoit de sa verge caustique.

* Sur un pupitre , un peu loin du couvert ;
Un Livre horrible étoit toujours ouvert ;
Là , d'un vers dur , roide , & froid en sa rime ;
L'aspect affreux épouvantoit le crime.
Hafardoit-on , dans le cours du repas ,
Un mot bâtard flétri par Vaugelas :
Soutenoit-on un sentiment barbare :
Sans admirer , parloit-on de Pindare ;
Ou mal d'Homere , ou trop bien de Pradon :
C'en étoit fait , nul espoir de pardon.

O crime , ô honte , ô désordre effroyable !
Au châtement on livroit le coupable.
L'âge , les biens , la dignité , le rang ,
Ne sauoient point de cet affront sanglant.

La faute instruite & duement reconnue ,
 Lis, disoit-on, debout, & tête nue ,
 Et lentement, de ce Drame important
 Les vers tant beaux : il en faut lire tant.
 Deux fois six vers payoient un Solécisme ;
 La page entiere étoit un ostracisme. *

Hélas ! souvent on vit le criminel
 Tomber sans force, endormi sous l'autel.
 L'un d'eux un jour, à l'aspect seul du titre,
 Bâille, chancelle, & brise le pupitre ;
 Et le chef lourd de trop de Chapelain,
 De l'escalier oublia le chemin ;
 Tant la Pucelle, & son pesant Orphée,
 Donnoient de prise au pouvoir de Morphée.

Ah ! si des lieux où s'abîment les Morts,
 Ces fiers Censeurs revenoient sur nos bords,
 Ah ! qu'aisément, dans leurs mains équitables,
 Je remettrais des armes redoutables,
 Pour assommer le plus brave Lecteur !
 Voici, dirois-je, & tel & tel Auteur ;
 Si vous voulez de fades rapsodies
 D'Actes cousus qu'on nomme Tragédies,
 Prenez ceci : pour un ennui mortel
 Rien de meilleur ; c'est l'ouvrage d'un tel.
 Mais de ma liste alors plus indiscrete,
 J'aurois grand soin de bannir Philoctete (1) ;
 Il donneroit, par les Muses dicté,
 Trop peu de prise à la malignité.

(1) Poëme Dramatique de M. de Châteaubrun.

QUATRIÈME CHANT.
LA MALIGNITÉ.

Elle est la mere du Vaudeville ; utilité du Vaudeville ; ses dangers ; Bussi puni ; Rousseau fletri ; du Vaudeville est né l'Opera-Comique ; coup d'œil sur ce spectacle ; éloge du Roi.

MALIGNITÉ, dont le germe fécond
Remplit nos cœurs, en tapisse le fond ;
Sentiment fin, aussi vieux dans notre ame
Que l'amour-propre, & que lui seul enflamme ;
Qui peut nombrer les refforts & les fils,
Agens secrets de tes complots subtils ;
Le vif, l'adroit, le mobile Prothée *
Étoit moins souple aux regards d'Aristée ; *
Et près d'Io confiée à sa foi, *
L'homme aux cent yeux voyoit moins clair que
toi. *

Faut-il percer les plus sombres mysteres ,
Noyer le vrai dans de faux commentaires ,
Substituer des vices aux vertus ,
Rendre suspects & Lucrece & Brutus ,
De tout grand homme empoisonner la vie ,
Mordre , affirmer , ou douter méchamment :
Te voilà prête ; & ton raffinement
Même iouera , pour irriter l'Envie.

Mais des moyens qui dirigent l'affront ,
Le Vaudeville est certe le plus prompt.

I. Part.

*

Humble , rampant , mais guidé par l'Injure ,
Il parle bas , à l'oreille il murmure ;
Puis tout à coup s'élançant dans les airs ,
Ses fiers accens remplissent l'Univers.
Les Souverains , les Auteurs & les Belles ,
Ont ressenti ses atteintes cruelles
Dans tous les temps ; & le premier César
Le vit marcher à côté de son char.

L'ambitieux qu'irrite la puissance ,
Et l'indigent que blesse l'opulence ,
Et la laideur qu'offusque la beauté ,
Versent le fiel par ses mains apprêté.
Le Peuple rit ; & cruel sans malice ,
Prête à ses sons une bouche complice ;
Et peu sensible aux pleurs qu'il fait verser ,
Est , s'il les voit , prêt à recommencer.

Ce vil essain qui dans Paris fourmille
Qui , tout entier au travail de l'instant ,
Va , trotte , vole , agit , boit & babille ,
A vu souvent expirer en chantant
Ses grands projets , ses complots , ses allarmes.
Un bon Couplet dans un cas important
En ris moqueurs a transformé ses larmes ,
Donné le change à ce peuple inconstant ,
Et fait tomber sa fureur & ses armes.
Le prudent Law , & l'adroit Mazarin
Laissoient chanter , & s'empâtoient du grain
Que répandoient Messieurs de la Musique.

Le Vaudeville aidoit leur politique.
Jamais il n'est plus enflé de venin,
Que quand il s'offre avec un air benin,
Lorsque sa phrase & s'ajuste & se brode,
Sur un chant simplè & surtout à la mode.
L'art le plus grand est d'enfoncer sans art
Les traits perçans de ce subtil poignard :
Sa pointe alors.... Mais quel projet funeste !
Vais-je aiguïfer un trait que je déteste ?
Vais-je donner des horribles leçons
Pour composer de funestes poisons ?
A ces horreurs bien loin que je provoque ;
Fuyez , craignez les succès d'Archiloque. *

Les bras sanglans , l'impaticnte Até *
Poursuit bien-tôt un rimeur effronté ,
Que rend cruel un esprit qui pétille.
Les murs affreux qui forment la Bastille
Montrent encore en leur enclos noirci ,
Au jour tremblant qu'intercepte une grille ;
Les vifs regrets qu'y charbonnoit Buffi.*

Quelqu'un encor peut se citer ici.
Mais sans courir après cette apostille ,
Le Vaudeville & ses tristes effets
Sont devant nous : qui ne sçait ses forfaits ?

Je vois Roulleau qui sous ses fureurs tombe ,
En gemissant de la rigueur des loix ; *

Lui , dont l'Anglois auroit placé la tombe
Dans Westminster , pour honorer ses Rois.
Il tombe , hélas ! une horrible cabale
Ourdit à l'ombre une trame infernale.
De vils Couplets que la Haine louoit ,
Et que l'esprit tout bas défavouoit ;
Amas d'horreurs , de noirceurs & de crimes ;
Mais par malheur appuyés sur des rimes
Telles qu'en offre au premier indiscret
Le vain recueil qu'en a fait Richelet :
De vils Couplets ont , loin de ma patrie ;
Lié trente ans cette Muse chérie ;
Ils ont versé sur ses jours malheureux
L'ennui , la honte & les dégoûts affreux.
O toi , grand Dieu , toi , de qui le génie
Sur l'Helicon préside à l'Harmonie ,
Loin du Poète , alors que faisois-tu ?
Pour te venger où donc est ta vertu ?
N'étois-tu Dieu que contre nos ancêtres ?

Lorsqu'en ces murs renommés par tes prêtres,
Le sage Esope * eût offert le miroir
Aux Delphiens effrayés de se voir ,
La Vanité par ses Fables punie
Contre ses jours arma la Calomnie :
D'un crime bas aussi-tôt accusé ,
A se défendre il se vit exposé .

Livré , jugé. Le fol Aréopage
Fit d'un rocher précipiter le sage.
Fils de Latône , alors dans ton transport ,
Tu pris ton arc , tu montas sur les nues ,
Tu les livras à des douleurs aiguës ,
Tu les perças de tes traits ; & la Mort ,
La Mort couvrit de ses aîles affreuses
Des Delphiens les terres malheureuses ;
On vit le pere & les fils expirans :
Comme en hyver sous les souffles des vents
Au coin d'un bois tombent des feuilles seches ,
Ainsi sans nombre ils tomboient sous tes flèches.

On appaîsa par un grand monument
Esope mort : foible soulagement ,
Qu'un ennemi toujours donne avec joie
Au malheureux dont il a fait sa proie.
Moins criminels , Phœbus s'est contenté
De nous sevrer de sa divinité ;
De nous priver du sublime délire ,
Et des Rousseaux , & du son de leur lyre.

Chantre divin , que la marche des tems
N'a-t-elle alors avancé mes instans !
Que plus chéri des Filles de Mémoire ,
Ne m'a-t-on vû l'émule de ta gloire !
J'aurois acquis un immortel laurier :
Devant tes pas m'avançant le premier ;

J'eusse échauffé ta force & ton courage ;
Ton innocence eût été mon ouvrage ;
J'aurois bravé , j'aurois paré les coups ,
J'eusse écrasé la cohorte importune
De ces rimeurs aveuglés de courroux.
L'honneur sans doute , & même la fortune
D'un homme illustre , est l'affaire de tous.

Mais revenons , Muse. Le Vaudeville
Le plus parfait & le plus difficile ,
Celui reçu dans le sacré Vallon ,
Celui que même avoûroit Apollon ,
C'est ce Couplet qui frappe sans scrupule
Sur les défauts & sur le ridicule.
Sans rien nommer , utile en son chagrin ,
Il prend ses loix du tour de son refrain :
Du refrain seul il tire sa substance ;
Il le finit , le coupe ou le commence :
Un mot , un rien , un proverbe connu ,
Un sens douteux ou long-temps suspendu ;
Le choc des mots , la phrase *antithésée* ,
Dans un beau jour doit mettre sa pensée.
Ce Vaudeville , ainsi que le Sonnet ,
Ne souffre rien que de pur & de net.
Pour s'affervir au refrain qui l'acheve ,
Toujours la phrase est trop longue ou trop breve ;

Toujours le sens , trop ou trop peu pressé ,
Dans son chaton devient lâche ou forcé.

Aussi plus d'un a fait parler Thalie ,
Qui desirant de la faire chanter ,
Malgré tout l'art d'une Actrice jolie ,
Sur son Couplet n'a pas dû se flatter :
Car ce n'est pas assez de l'inventer ;
Il faut encor que la rime soit riche ,
Que chaque mot y soit comme en sa niche ;
Juste , élégant sans être recherché ,
Nerveux , & doux sans paroître léché.
Comme ses mots , ses phrases , sa tournure
N'ont que le ton que dicte la Nature ,
Il est sujet à trouver des ingrats.

Ainsi , paré de ses propres appas ,
Lorsque Vestris déploie avec noblesse
D'un nerf tendu l'élastique souplesse ;
Lorsqu'attirant les Graces sur ses pas ,
Il les reçoit , les fixe dans ses bras ;
Il plaira moins au spectateur ignare
Que ce sauteur sous un masque bisarre ,
Qui preste , vif , vole , & toujours en l'air ,
Brille , va , vient , passe comme l'éclair.

Les Triolets , les Rondeaux , les Brunettes ,
La Ronde alerte , & les tendres Mufettes ,
Les *Lanturlu* , les *Lon-la* , les *Flon-flon* ,
D'autres encor , jusques au *Mirliton* ,

Ont, par leur sel & leur tour ironique ,
Donné naissance à l'Opera-Comique.

Non loin des lieux où Clermont dans sa cour
Tient réunis Apollon & l'Amour ,
Il est un sol couvert de vieux portiques ,
Amas confus de charpentes antiques ,
Qui semble offrir , sur son pavé mal sain ,
Un antre vaste assez propre au larcin.

Après les tems de la guerre civile ,
Cette arche immense attiroit dans son sein
Et la Province , & la Cour & la Ville ,
Les Grands, le Peuple , & l'aigle & le reptile
Et pis encor , des Joueurs sans état ,
Et des fripons en épée , en rabat.

Le Vol , le Meurtre , enfans de l'Avarice ,
Et le Duel , en ce temps leur complice ,
En avoient fait un vrai lieu de sabbat.

Mais d'Argenson a fait pour la Police
Ce que son fils crut faire pour l'Etat.

Tout est changé. La sureté publique
Y souffre ençor la lanterne magique.

Quelques Marchands , Magiciens aussi ,
Et des dragons venus du Potosi ,

Ou de plus loin , des sauteurs , des optiques ,
Des chiens, des chats, des crocs, des charlatans ,

Dans la saison qui conduit au Printems ,
Tiennent ençor la moitié des boutiques.

Certain Bertrand , farceur de son métier , *
Sur ses tréteaux s'ingéra le premier
D'y hasarder , dans ses pieces nouvelles ,
Des mots guindés sur quelques Ritournelles :
La chanson plût : le bon Bourgeois content
Le soir chez lui retournoit en chantant ;
Et d'un Couplet porté dans sa famille ,
Emerveilloit & sa femme & sa fille,
Frappés alors du succès Théâtral ,
Des Ecrivains , *le Sage & d'Orneval* *
A ces farceurs s'engagerent de vendre
Tout leur esprit , tant qu'il pourroit s'étendre.
Le marché tint , & même réussit :
Le peuple y court , y retourne , applaudit.
Mais cependant la sombre Jalousie ,
L'Ennui , la Faim de la Honte suivie ,
En d'autres lieux chassés par ces succès ,
Portent l'effroi chez nos Acteurs François.
Thémis paroît , juge , parle , & fait taire
Ces indiscrets qui se mêloient de plaire.
Certain accord assez mal fagoté
Rendit depuis un peu de liberté :
Mais des rivaux souffrent peu de partage ;
C'étoit la paix de Rome & de Carthage.

Un grand spectacle enfin autorisé
Fit relever ce Théâtre brisé ;

Le Goût sentit qu'il ouvroit une école , *
 Où , dans un jeu dont la forme est frivole ,
 On peut tâter & former des talens
 Propres un jour à des succès brillans.
 Alors le Dieu de ce genre agréable
 De ce côté jette un œil favorable.
 A ses accens le Génie accourut ,
 Saisit Favart , & lui dit : Plais ; il plut.
 Correct , exact , & même assez Poëte ,
 Le Flageolet , le Clairon , la Mufette
 Ont réussi tour à tour dans ses mains.
 Il renvoya la morale pesante ,
 Les couplets froids , la prose languissante ;
 Marcha toujours par les plus courts chemins ;
 Et d'une scène avec art travaillée
 Sçut éviter la forme détaillée ,
 En ne donnant au fond de son sujet
 Que les grands traits , les masses de l'objet.
 Du suc des fleurs , & des beautés éparfes
 Dans les Romans , & ces antiques Farces ;
 Pleines d'esprit , de défauts & de fiel ,
 Adroitement il composa son miel.
 D'un Conte usé qu'embellit la Fontaine
 Il sçut tirer une brillante scène :
 Et dans son vol plein de légèreté ,
 Pour badiner ne se fiant qu'aux Graces ,
 Le Mot plaisant , l'Equivoque à deux faces

Ne

Ne s'offrit plus qu'en marchant de côté.

Quelques Auteurs, accourant sur ses traces,
Dans le verger des Plaisirs & des Ris,
Ont moissonné des fleurs d'un certain prix ;
Et quelqu'un même, ami de Melpomene *,
Du haut du mont est venu dans la plaine.
Mais peu sçavant dans l'art de m'exprimer ;
Je me tairai sur leur compte ; & je laisse
Aux Almanachs le soin de les nommer.
Un tel projet exige trop d'adresse.

Ainsi ce siècle a fixé les destins
D'un joli genre, ignoré des Latins ;
Ainsi Phœbus établit un asyle
Pour cet enfant du brillant Vaudeville.
Que ce spectacle étoit bien fait pour nous !
Il est calqué sur notre caractère :
Vifs, inconstans, galans, cherchans à plaire,
Toujours courans à des passe-temps doux,
Toujours cherchans dans notre humeur légère
A varier nos plaisirs & nos goûts,
Toujours planans sur la superficie ;
Dans nos propos souvent pleins de folie
Flatteurs ou froids, badins ou dangereux ;
Dans nos amours libres ou doucereux.

Quoique ce genre, ami de la prairie,

Coure un peu trop après la bergerie ,
 Loin quelquefois des troupeaux & des bois ,
 Son flageolet ose chanter les Rois.
 O jours brillans , quand la Convalescence
 Sécha nos pleurs , & rendit l'espérance !
 O jours brillans , quand les *Amours Grivois*
 De tout un peuple accompagnoient la voix ;
 Quand ils rendoient à la clameur publique
 Les accens vrais d'une tendresse unique !

O doux refrain ! *Vive , vive à jamais*
Vive le Pere & le Roi des François !
 Ce souvenir m'échauffe & me remue ;
 Je me sens plein d'une nouvelle ardeur ;
 Mon ame entiere à ce nom s'est emue.
 Quand mes regards verront-ils la Statue
 Servir d'objet aux mouvemens du cœur
 Du peuple aimé dont il fait le bonheur ?
 Mais j'apperçois vers les Champs Elysées ,
 Près de ce pont à charnières brisées ,
 Qui sous la main mobile ou permanent ,
 Roule un plancher sur son pivot tournant ;
 Je vois fouiller de profondes tranchées ;
 Je vois finir des pierres ébauchées.
 Plus loin le bronze entassé près des creux
 Frémit , & cede à Vulcain furieux ;

Aux vifs efforts de la flamme rapide
Le dur métal coule , & paroît limpide ;
L'instant commande , on ouvre les fourneaux ,
L'airain bouillant inonde les canaux ;
Le Dieu brûlant qui peut tout mettre en cendre ;
Fuit malgré lui sous les ordres du temps :
Tel il cédoit aux rives du Scamandre. *
L'impatience a compté les instans :
On tâte , on tourne ; & sous des coups prudens
Le masque tombe ; on regarde ; il respire :
Oui , c'est LOUIS. Dans son fougueux délire ,
L'Artiste heureux , qui ne voit nul défaut ,
Parle , s'oublie , & s'admire tout haut.

O Compagnon digne de Praxitelle ,
Illustre appui d'une gloire immortelle !
Ne vois-je pas les accompagnemens
Qui serviront au socle , d'ornemens
Pourquoi ces traits , ces lances hérissées ,
Et ces tronçons de piques fracassées ,
Ces soldats nuds , en esclaves courbés ,
Leurs corps nerveux , & meurtris & plombés
Sous tous ces fers , ces chaînes agraffées ,
Au coin massif de ce grand Piédestal :
Que feriez-vous en l'honneur d'Annibal ?
Ne posez point ces indignes trophées
Que la Fortune élève en se jouant ,

Et que du pied elle jette en passant.
 Un Roi guidé par l'ordre , & la prudence ,
 Dont tous les faits sont des traits de Clémence :
 Ne doit montrer que ce qu'il porte en soi.
 Son cœur farouche a-t-il cherché la guerre ?
 Se plairoit-il à ravager la terre ?
 Loin d'y placer la terreur & l'effroi ,
 Loin de le peindre inhumain , sanguinaire ;
 Si vous l'offrez aux champs de Fontenoi ,
 Présentez-le pleurant sur sa victoire ;
 Et pénétré , plus en Pere qu'en Roi ,
 Du sang versé que lui coute sa gloire.

Que le ciseau , sçavant avec lenteur ,
 Exprime ici , dans ce marbre enchanteur ,
 Le peuple heureux , le laboureur tranquille , (a)
 Sûr de jouir du fruit de ses travaux.
 Là , présentez aux portes de la ville
 Cet institut autant noble qu'utile ;
 De nos guerriers , de nos jeunes héros ,
 L'Ecole ouverte auprès de leur asyle.

(a) Je me suis applaudi lorsque j'ai vû que M. D. M. dans son *Ami des Hommes*, a eu la même idée que moi , & que même de cette idée il en a fait le *Frontispice de son Livre*. Ma première édition a précédé la sienne.

Dans maint cartouche à vos efforts docile ,
Mettez les Arts , les Talens careffés ;
Tous les États en leur place fixés ;
Le Magistrat à ses devoirs fidèle ,
Servant à tous de frein & de modèle ;
L'homme d'État devenu citoyen ;
Le grand Seigneur ne pouvant que le bien ;
Et pour l'honneur de l'Europe sçavante ,
Représentez la Raïson triomphante ,
Sur les débris des Préjugés divers ,
Pendant son règne éclairant l'Univers.

Pour rendre mieux la publique allégresse ;
Examinez ce peuple qui s'empresse :
Voyez , voyez dans ses yeux satisfaits
L'expression que tire la Tendresse
Du fond des cœurs touchés de ses bienfaits.

Que pour forcer l'Univers à la paix ,
Dans cette main prête à tout mettre en poudre ,
Ne puis-je voir le Trident & le Foudre !

Mais quel écart ? Quels mots audacieux ?
Muse , entrez-vous dans le conseil des Dieux ?
L'excès , sans frein , d'une vaste puissance
Seroit sans doute un malheur pour la France.
Un fleuve altier , trop grand par ses efforts ,
Souille ses eaux du limon de ses bords ;
Sujet d'effroi pour la Nymphé plaintive.

Muse, ainsi qu'elle, en ce moment craintive,
Baïffez les yeux, reprenez vos leçons,
Et ne parlèz jamais que de Chançons.
Mais c'est en vain : votre feu se consume,
Et votre main laisse tomber la plume.
Je vous entends : vos regards éblouis
Ne voyent plus ; ils ont fixé Louis.

F I N.



NOTES.

POUR faciliter l'intelligence de quelques endroits, où j'ai employé la Fable, j'ai mis ces notes. J'ai douté si je les placerois au bas des pages ; mais cela interrompt le fil de la lecture, & n'apprend rien au lecteur instruit. La Poësie, qui dans sa marche n'a que des liaisons imperceptibles, qu'elle se fait même un mérite de cacher, doit écarter, autant qu'elle peut, des yeux de son juge, tout motif de distraction : il ne sied qu'à un ouvrage dont la fortune est faite, de placer six vers de texte, sur un commentaire en deux colonnes de dix-huit lignes chacune.

PREMIER CHANT.

* Page 152. ligne 14. Ixion, Roi des Lapithes, fut reçu à la table de Jupiter, & y conçut pour Junon une passion peu respectueuse. La Déesse ayant offert aux yeux du téméraire un nuage revêtu de sa divine ressemblance, il donna à son crime toute l'authenticité possible. Jupiter irrité, le précipita dans les enfers, où il fut attaché sur une roue qui tourne sans cesse.

* *Ibid.* lig. 14. Tantale, Roi de Phrygie, fut de même qu'Ixion, reçu à la table des Dieux. Pour faire

un essai de l'intelligence divine , il leur fit servir parmi les autres viandes , son fils Pelops, coupé par morceaux. Les Dieux ne furent point dupes , à l'exception de Cérès , qui mangea par distraction une partie de l'épaule. Jupiter ressuscita Pelops ; & ne pouvant lui créer une autre épaule , lui en mit une d'ivoire. Tantale fut condamné dans les enfers à une faim & une soif éternelle , irritées par l'eau & les fruits qu'il a sans cesse devant les yeux; (image de tout les temps consacrés à l'avarice.)

* *Ibid. lig. 17.* Orphée , Poète célèbre , fils d'Apolon ; musicien si excellent , que descendu dans les enfers pour en retirer Euridice (& elle étoit sa femme ,) les doux accords de sa lyre & de sa voix , suspendirent les châtimens des criminels, arrêterent la roue d'Ixion , firent oublier à Tantale , & sa faim & sa soif, & opérèrent les prodiges dont je parle.

* *Ibid. lig. 18.* L'Ebre (aujourd'hui Mariza) fleuve de la Thrace , aux environs duquel Orphée pleura la mort de sa femme. Les Phrygiennes jetterent dans ce fleuve la tête d'Orphée , qu'elles avoient tué pour se vanger du mépris qu'il avoit pour elles.

* *Ibid. lig. 21.* Les Danaïdes ; elles étoient cinquante, & filles de Danaüs , Roi d'Argos. Elles épousèrent leurs cousins-germains , fils d'Egyptus , & la première

nuit de leurs nœces les égorgerent. Une d'elles seulement sauva son mari. Les quarante-neuf coupables furent condamnées dans les enfers à remplir d'eau une cuve percée. Je ne vois pas trop le rapport que ce châ-timent peut avoir avec le crime.

* *Ibid. lig. 22.* Les Fuménides , plus connues sous le nom de Furies. Ce sont trois sœurs , armées de fouets & de serpens , & occupées à tourmenter les criminels.

* *Page. 159. lig. 14.* J'ai essayé de traduire ce vers de Virgile :

Et timidæ matres pressere ad pectora natos.

C H A N T D E U X I È M E.

* *Page. 162. lig. 8 & 9.* Si ce que j'ai dit avoit eu besoin de preuves , j'aurois pu demander ce qu'est devenue la célébrité (je ne dis pas du cocher de Vertamont , dont la bassesse du style avoit de tout temps devoué ses chansons à l'oubli) mais celles des Blots , des Marigny , & de Coulange avec son éternel air de Jaconde. Les Auteurs vivans s'emparent des anciennes pensées , qu'ils mettent sur des airs nouveaux ; & de même que leurs prédécesseurs , placent (pour ainsi dire) leur réputation en rente viagere. Toute réflexion faite , si elle n'est pas la meilleure , elle est la plus satisfaisante.

* *Page. 166. lig. 5.* Sapho , de Mitylene , ville capitale de Lesbos (Isle de l'Archipel.) Il nous reste d'elle quelques poësies qui sont d'une grande beauté. Le Dieu des vers ne la garantit point des surprises de l'amour. Elle aima un jeune homme nommé Phaon , qui lui fut infidele : elle alla le chercher en Sicile , où il s'étoit retiré. Rebutée & méprisée par cet ingrat , pour se guérir de sa passion , elle eut recours à un remede souverain , & usité alors ; elle se précipita dans la mer , du haut du promontoire de Leucade , & en mourut. Elle étoit la premiere femme , & non le premier homme qui eut essayé de cette façon de se délivrer d'une passion malheureuse. Le moins qu'il en pouvoit arriver étoit d'en revenir disloqué , & moins aimable , Mlle. de Scuderi fut appelée la Sapho de son siècle. La posterité aura de la peine à en deviner la raison , la flatterie élève des trophées d'argile , que le tems n'a pas de peine à dissoudre.

* *Page 169. lig. 5. 6. & 7.* Anacréon , Poëte célèbre , natif de Theos , ville d'Ionie. Policrate , Tyran de Samos , l'attira à sa cour , & le combla de bienfaits. On dit qu'il s'étrangla à l'âge de 85 ans , avec un pepin de raisin , qu'il ne put avaler. On prendroit volontiers cette circonstance pour une façon plus honnête de dire qu'il est mort ivre. Quoiqu'il en soit, rien n'approche de ses poësies pour la douceur & la mollesse du style. On

nous en a fait espérer une nouvelle traduction en vers qui seroit meilleure que les précédentes , à en juger par une Ode inserée dans l'Année littéraire. La Fontaine en a traduit quelques-unes parfaitement , mais en se rendant maître de son original.

* *Page 170. lig. 9.* Pireneus , Tyran de Thrace , re-
gnoit sur la Phocide. Il apperçut les Muses qui s'en
retournoient au Parnasse. Il alla au-devant d'elles très-
poliment , leur offrit son palais , leur représenta que
l'air étoit chargé de nuages , & les persuada. Lorsque
les neufs Sœurs voulurent suivre leur route , il ferma
les portes , & leur fit des propositions dont il n'atten-
doit pas la réponse. Elles s'envolèrent par la fenêtre.
Il voulut les suivre , mais les aîles du desir ne lui suf-
firent pas , & il se tua. Le reste de la fable que je rap-
porte est tiré d'un manuscrit Grec , comme de coutume.

* *Page 171. lig. 26.* Le mont Ida , à quelque dis-
tance de l'ancienne ville de Troye. Cette montagne fut
célèbre par le sommeil de Jupiter (dans Homere ,) par
le jugement de Pâris , & plusieurs autres aventures.

* *Page 172. lig. 1.* Léda ayant eu le bonheur de plaire
à Jupiter , le maître des Dieux se changea en Cygne ;
& elle fut mere de deux œufs , desquels sortirent Castor
& Pollux. Nos animaux domestiques , les Chiens , les
Chats , les Serins , Mimi , Filéls , Liron , seroient en-

cor pour les Dieux , les moyens les plus sûrs pour se faire aimer , & les plus prompts pour triompher.

CHANT TROISIÈME.

* Page 173. lig. 5. La Bactriane , grande partie des Indes , dont Bacchus fit la conquête.

* *Ibid.* lig. 6. Ariadne , fille de Minos , fut abandonnée par Thésée dans une île déserte de l'Archipel ; & y fut rencontrée par Bacchus , dont elle reçut quelque consolation.

* *Ibid.* lig. 11. Penthée Roi de Thèbes, qui ayant méprisé les mystères de Bacchus , fut mis en pièces par sa mère & sa sœur , aidées des autres Bacchantes. J'aime cette histoire , elle prouve jusqu'à quel point le vin peut égarer la raison.

* Page 176. lig. 13. J'ai écrit *boête* , & non *boîte* , tel qu'il est dans l'Encyclopédie. Je ne sçais par la raison qui a déterminé à lui donner un I , au lieu d'un E : mais ce mot devient confondu avec le verbe *il boite* , & le mot *boite* , un vin qui est dans sa *boite*. Quant à moi , je suis fâché qu'on enlève aux rimeurs François une rime en *ête* , qui étoit déjà assez rare.

* *Ibid.* lig. 17. Quelqu'un m'a dit que *flamme* & *enflamme* ne devoient pas rimer ensemble. Je n'en

sçais rien : mais si cela est , j'en aurai mieux imité les paroles de ces Ariettes , qui souvent n'ont ni rime ni raison.

* Page 77. lig. 24. Apollon avoit une Prêtresse à Delphes , mais des Prêtres à Delos , où , comme dit Fontenelle , il ne s'agissoit point de déraisonner.

* Page 79. lig. 22. L'ami de Mécène , Horace ; Poète célèbre , qui sçut donner à la protection du favori d'Auguste , la seule récompense digne du protecteur & du protégé : il lui voua l'amitié la plus désintéressée. L'exemple a été peu suivi : il est vrai que nos Mécènes n'intérogent guere de nos Horaces , que l'esprit , & non le cœur. Cependant des amis de M. Fouquet dans sa disgrâce , Pelisson & la Fontaine ne se sont point démentis. Qui peint vivement , sent de même. Quand au nom de Mécène je l'ai presque toujours vû donner injustement , ceux qui le reçoivent devroient penser qu'un éloge sans justesse est une critique sans réplique.

* Page 80. lig. 26. Faret (Nicolas) de l'Académie Françoisse. Son nom , qui rimoit à cabaret , lui a fait donner faussement la réputation d'un débauché , dit M. Pelisson dans son *Histoire de l'Académie*.

* Page 81. lig. 7. Crenet , marchand de vin , du temps de Boileau ;

Et vendu , chez Crenet , pour vin de l'Hermitage.

* *Ibid.* lig. 14. Je n'ai point inventé cette plaisanterie : elle est expliquée tout au long dans le commentaire sur Boileau, par Broffette, p. 488. de l'édit. in-4°.

* *Page 82. lig. 25. Ostracisme.* Je me suis servi ici de ce mot, pour exprimer la punition la plus forte, sans ignorer pourtant que l'usage, qu'on en faisoit à Athènes contre un citoyen qu'on exiloit par cette voie, étoit souvent moins une punition, qu'une précaution que prenoit la République contre le trop grand crédit que donnoient à un homme ses richesses & même sa vertu : témoin Aristide.

CHANT QUATRIÈME.

* *Page 183. lig. 7. Prothée, Dieu marin, fils de Neptune.* Il prédisoit l'avenir ; mais il falloit employer la violence : alors il prenoit toutes sortes de formes, & se changeoit en lion, en tigre, en feu, en eau.

* *Ibid.* lig. 8. Aristée, fils d'Apollon & de Cyrene, ne s'effraya point des changemens de Prothée ; & en le ferrant avec de fortes cordes, il le força de satisfaire à ce qu'il demandoit.

* *Ibid.* lig. 9. & 10. Io, fille d'Inachus, fut aimée de Jupiter. Pour dérober ce nouvel amour aux regards de Junon, il la changea en vache : mais Junon l'ayant demandée à Jupiter, il eut la foiblesse de l'accorder. La

jalouse Déesse la donna en garde à Argus qui avoit cent yeux , & qui fut tué par Mercure.

* *Page 184. lig. 5.* Les soldats de César , dans un de ses triomphes, chantoient pendant la marche quelques vers libres & satiriques sur César & sur les Romains. Si je m'étois permis de mêler l'histoire sacrée à l'histoire profane , j'aurois pu citer les filles d'Israël , qui chantoient que Saül n'avoit tué que mille Philistins , & que David en avoit tué dix mille.

* *Page 185. lig. 13.* Archiloque, natif de Paros, Poète célèbre par les vers Iambes qu'il a composés , & dit-on, inventés. Il écrivit contre Lycambe son beau-pere , avec tant d'aigreur , qu'il le força de se pendre de désespoir. Les gendres à présent sont moins mordans , ou les beau-peres moins sensibles.

* *Page 185. lig. 14.* Até , Déesse de la Vengeance (dans Homere.)

* *Ibid. lig. 20.* Roger-Rabutin , Comte de Buffi , fut un des beaux esprits qui parurent dans le siècle de Louis XIV. Il fit quelques écrits , & je crois des Couplets satiriques , qui le firent mettre à la Bastille , & le rendirent malheureux le reste de sa vie. Il est aussi un de ceux du même siècle dont la mémoire ne fera de quelque prix que pour les Historiens.

* *Ibid. lig. 26.* On ne doute point à présent de l'innocence de Rousseau. Il y avoit une puissante cabale acharnée contre lui, dit M. de Voltaire ; & M. de Voltaire doit être cru. Pour moi si je voulois prouver l'innocence de Rousseau , je ne citerois que les Couplets même. Voyez ses Epigrammes contre quelques personnes ; quelle naïveté malicieuse !

* *Ibid. lig. 27.* Les Juges peuvent faire innocemment de grandes injustices. Themis , sous son bandeau , ne peut discerner l'artifice des passions , du témoignage de la vérité.

* *Page 188. lig. 22.* Esope voyagea à Delphe , & dit aux Delphiens quelques vérités odieuses , dans une fable assez claire. Pour se venger de lui , ils mirent secrettement dans son bagage un vase sacré. On courut après lui ; on lui redemanda le vase , il nia avec ferment ; le vase fut trouvé ; & sur cette conviction apparente , Esope fut précipité du haut d'un rocher. Quelque temps après les Delphiens furent affligés d'une grande peste ; l'oracle consulté , répondit qu'il falloit appaiser les mânes d'Esope. Ils lui éleverent une statue : la Grece nomma des Commissaires pour faire punir les auteurs de la mort d'Esope ; mais il étoit mort.

* *Page 191. lig. 17.* Je ne sçais si c'est Alexandre Bertrand qui a le premier chanté des couplets sur le

Théâtre ; mais son nom m'étoit plus favorable. Du reste , voyez les Almanachs des Spectacles.

* Page 191. lig. 10. Le Sage , Auteur de Gilblas , fit avec d'Orneval , des volumes d'Opera-Comiques. On commence à les négliger : ils ne sont cependant pas tous à rejeter. Ils ont prouvé qu'un Opera-Comique n'est qu'un Vaudeville courant , qui change avec le goût de la nation , & dont la forme doit varier comme celle de nos frivolitez.

* Page 192. lig. 1. Je crois , pour l'instant ou je vis , l'Opera-Comique nécessaire aux autres Spectacles ; c'est le seul (peut-être me trompai-je) où les Intéressez vont au-devant des Artistes , & souvent les talens les plus decidez sont les moins rempans & les plus timides , c'est le seul Théâtre où ils peuvent se produire sans conséquence ; une chute n'y paroît qu'un faux pas , & (pour jouer sur le mot) une Danseuse y hafarde ses premiers , pour être sûre des autres à l'Opera. La musique depuis la tolerance des Ariettes ; peut s'y employer au stile familier , étendre son Dictionnaire de mots , trouver des réssources inconnues à l'Opera même , & qui tourneront à son profit ; enfin sur ce Théâtre les Auteurs ont un moyen de s'exercer dans le genre Comique , qui de plus que le Tragique , exige de joindre au genie une connoissance des

mœurs & du cœur humain , plus délicate , plus étendue , & plus profonde. Il ne me paroît pas impossible qu'un homme de génie fasse *Œdipe* & la *Henriade* à l'âge de vingt ans , mais des ouvrages comme le *Tarfuffe* & le *Misanthrope* ne peuvent être produits qu'après trente ans d'expérience. Qu'on me permette cette réflexion sur le genre Dramatique. Un Auteur qui débute par une Tragédie , est toujours sur de quelques admirateurs ; & l'Auteur Comique sur la Scène Françoisse à succès égal , n'a que difficilement des approbateurs ; jamais après la représentation d'une Comédie nouvelle , le Parterre ne s'est enroué à demander l'Auteur , & cependant ne pourroit-on comparer le premier à un Voltigeur , & le second à un Danseur terre à terre ? Regardons-les l'un & l'autre du côté de l'utilité , prenons les meilleurs Tragédies de Corneille , de Racine , même celles de M. de Voltaire qui paroissent avoir un but plus direct vers la morale & l'instruction , ont-elles donné à la Nation plus de noblesse , plus de vigueur , plus de grandeur d'ame qu'elle n'en avoit dans les siècles précédens ? Je ne le crois pas ; les Tournois , les Duels , & toutes les pointilleries d'un honneur souvent mal entendu , sembloient exercer davantage cette même grandeur d'ame maintenue encor par la pureté des alliances. Mais les Comédies de Moliere ont préparé la raison de ce siècle-ci , elles nous ont indiqué les ressorts des passions. Le *pretiosisme* , le

ſçavantiſme, le *pedantiſme*, le *charlataniſme*, le *faux eſprit* ont fui devant le *Ridicule*, & la *Comédie du Tartuffe* a fait tomber des mains de l'*Impoſture* ſes armes ſacrileges, elle a brifé le maſque au front d'airain qui couvroit des ames de boue. Quel homme rare, que celui dont les regards percent à travers le fard de la politeſſe, & de la diſſimulation, dont la ſagacité découvre les vices, les ridicules, les petiteſſes, & qui cependant ne tire par ſes lumieres, qu'une raiſon de plus pour aimer les hommes, & qu'un moyen de les inſtruire & de les corriger.

* *Page 193. lig. 5.* M. Piron a fait quelques *Opera Comiques*. Il a dû peut-être à l'expérience qu'il a acquiſe ſur le *Théâtre de la Foire*, la fermeté de la touche *Comique* avec laquelle il a traité la *Metromanie*. Il a groupé quelques figures avant de faire de grands tableaux.

Page 195. lig. 5. Le fleuve *Scamandre* (dans *Homere*) prie *Achille* de ne point ſouiller la pureté de ſes eaux par le maſſacre des *Troyens*, & d'écarter de ſes bords le ſang & le carnage. Le fier *Achille* n'écoute ni ſes prieres, ni ſes menaces : le fleuve irrité, rafſemble ſes ondes, accumule ſes flots, les pouſſe contre *Achille*, le preſſe, l'accable, le renverſe : le *Héros*

implore les Dieux. Junon envoie Vulcain à son secours. Le Dieu armé de feux devorans , poursuit le Scamandre , fait bouillonner ses ondes , brule ses bords , dessèche ses rivages , & ne cede qu'avec peine aux ordres des Dieux , que le Scamandre implore à son tour.

Fin de la premiere Partie.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

CONTENUES DANS CETTE PREMIERE PARTIE.

E PITRE à Madame L. C.	Page 1
<i>Epitre à mon Habit ,</i>	7
<i>Envoi à M. L. C.</i>	11
<i>Discours sur les qualitez qui constituent la beauté de l'ame ,</i>	12
<i>Le Quadrille ,</i>	18
<i>Le Caffé , ou les Aveux Poëtiques ,</i>	24
<i>Le Bel Esprit , ou Discours sur la nécessité de se former le cœur avant de faire des ouvrages d'esprit ,</i>	31
<i>A M. de V. Peintre de l'Académie Royale. Epitre adressé sous le nom d'un Eleve de la même Académie ,</i>	38
<i>Epitre à M. d'Argouges , Lieutenant Ci- vil , après la maladie qu'il eut à Fleury pendant les vacances , en 1751 ,</i>	44

<i>A Monsieur D. S. A.</i>	49
<i>A M. le Miere , Auteur de la Tragédie d'Hypernestre ,</i>	53
<i>A Monsieur L.</i>	56
<i>A Monsieur L. L. M.</i>	58
<i>A Monsieur G. D. S. A.</i>	61
<i>Réflexions Physiques sur les Femmes ,</i>	63
<i>Épître à mon premier Recueil ,</i>	66
<i>Satyre contre le goût des ouvrages Poissard ,</i>	72
<i>Préjugé des Auteurs ,</i>	77
<i>Tircis , Églogue ,</i>	81
<i>Ismene & Amarillis ,</i>	87
<i>Philis ,</i>	90
<i>A Philis , Mes chers agneaux ,</i>	96
<i>Portrait d'Æglé ,</i>	98
<i>Épithalame sur le mariage de M. de S. & de Mlle. L. N.</i>	100
<i>Épître à Mlle. de S. fille de M. D. S. & de Mlle. L. N. le jour de sa naissance ,</i>	104
<i>Fables. Le Serin & la Serine ,</i>	102
<i>L'œuf de Chenille , & la coque de Papillon ,</i>	107
<i>Le Cerf & le Chien ,</i>	111
<i>Guillot & la Cage ,</i>	116
<i>Le Voyageur ,</i>	114
<i>Le Rossignol ,</i>	115
<i>Le Coq & le Renard ,</i>	116
<i>L'Amour consolé , à M. L. M. Allégorie ,</i>	117.

<i>Madrigal à Ismene , en lui donnant une bougie ,</i>	118
<i>L'origine du Selery , à Madame F.</i>	119
<i>Inkle & Iarico ,</i>	121
<i>Petit Conte fait pour être récité par S. alors très-petite fille ,</i>	127
<i>A femme jalouse , tête de bois. A Iris ,</i>	129
<i>La Rose ,</i>	131
<i>Ode sur le bonheur ,</i>	133
<i>Stances. A Mr. S. A.</i>	136
<i>A Mr. le Kain ,</i>	139
<i>A Madame L. C.</i>	140
<i>A Themire ,</i>	143
<i>Stances contre l'Amour ,</i>	145
<i>Le Vaudeville , Poëme Didactique ,</i>	151
<i>Deuxième Chant. L'Amour ,</i>	161
<i>Troisième Chant. Bacchus.</i>	173
<i>Quatrième Chant. La Malignité ,</i>	183
<i>Notes ,</i>	199

Fin de la Table de la premiere Partie.

E R R A T A.

Page 14 Vers 6, lisez, ce raisonneur si fier de ses.

Page 17 Vers 12, lisez, aimeroit-il le jeu, les femmes,
non, que sçai-je.

Page 54 Vers 1, lisez, nait d'abord, je les vois.

Page 56 Vers 6, lisez, de l'ombre qu'il jette sur eux.

RECUEIL

DE

POESIES

DE M. SEDAINÉ,

SECONDE PARTIE.

II. Part.

A



RECUEIL

DE

POESIES

DE M. SEDAINÉ.



TRADUCTIONS

IMITATIONS.

TRADUCTION LIBRE :

De l'Ode d'Horace , Beatus ille , &c.

OUI, le mortel le plus heureux ,
Est celui qui , content du bien de ses ayeux ,
Se fixe à la campagne , & s'en fait un asyle
Loin des camps , loin des mers , loin du bruit de la ville

A ij

D'un Magistrat altier il ne craint point l'accueil ,
Et des Palais des Grands il évite le seuil ;
Il évite ces lieux où l'aveugle fortune
Écrase sous son char une foule importune.
Alors homme ignoré des Rois & de leur cour ,
Homme ne voyant rien par-delà son séjour ,
Quel soin , quel intérêt , quel souci le tourmente ?
Seroit-ce de pousser une vigne naissante
Jusqu'au sommet d'un mur qui découvre son front ?
Seroit-ce de compter dans le prochain vallon ?
De ses bœufs pâturans la troupe mugissante ,
 Ou de couper une branche impuissante ,
Pour aider la vigueur d'un plus heureux bourgeon ;
 Fructifier un sauvageon ;
Oter à des brebis ou le lait ou la laine ;
 A l'instant qu'une ruche est pleine ,
Faire tomber la cire où découler le miel ?
Ces soins pris sans contrainte & que l'instant amène
Ces soins dont la santé récompense la peine ,
Portent-ils dans un cœur l'amertume & le fiel ?

Que l'Automne , fertile en brillantes richesses ,
Éleve enfin son front couronné de raisins :
Quel plaisir vif & pur de cueillir de ses mains
Les prémices d'un fruit qui remplit ses promesses !
Il doit l'offrir aux Dieux auteurs de ces largesses.
Ce n'est que par eux seuls qu'il en peut disposer.
Ivre de son bonheur , veut-il se reposer ,

Un gazon offre un lit , un chêne son ombrage ;
 La fraîcheur à cent pas y brave le soleil ,
 Un ruisseau gazouillant sur son petit rivage ;
 Le calme de son cœur , les oiseaux , leur ramage ;
 Dans ses yeux lentement font couler le sommeil ;
 Il dort : quel doux repos ! en est-il un pareil ?

Mais l'Aquilon fougueux , mais les tristes Hyades ;
 L'hyver & les frimats ont chassé les Zéphirs ;
 Il attend sans ennui le retour des Pleiades ;
 La saison est changée , il change de plaisirs.

Tantôt aidé d'un chien qui lui marque la voie ;
 Et secondant l'effort d'un limier courageux ,
 Il force dans les bois un sanglier fougueux.

Tantôt sur un étang qu'à pas lents il cotoye ;
 Il épie un Canard que couvrent des roseaux :
 Il le voit , il l'atteint , & du milieu des eaux
 Un Barbet diligent lui rapporte sa proie ;
 Chaque jour lui fournit quelques plaisirs nouveaux !
 Que ses près languissants soient cachés sous la neige ;
 Autour de sa maison lui-même il dresse un piège ;
 Des bâtons , de la glue , une trappe , un filet ,
 Un appas séduisant jette dans le colet ,
 Ou le Levreau timide ou la Grive gourmande ;
 Il jouit des terreurs de l'animal friand ;
 Il y court , le détache , & l'apporte en riant.

Quel amant malheureux , amis , je le demande ;

Quel homme n'oublieroit dans de si doux loifirs ,
Et l'Amour & l'objet qui rit de ses desirs ,
Surtout , si de retour dans son réduit paisible
Il retrouve le soir une femme sensible ,
Une tendre moitié , vive & pleine de soins ,
Qui prévienne ses goûts , ses desirs , ses besoins.
Il arrive ; à l'instant une souche enflammée ,
Pousse avec un feu clair un torrent de fumée.
Une table sans faste est couverte de mets
Que n'empoisonnent pas de perfides apprêts.
De legumes bien sains cette table est ornée ;
C'est du pain du jour même , & du vin de l'année ;
Mais bon , mais naturel , & d'un côteau voisin :
Ce lait est de la ferme , & ces pois du jardin :
La propreté les cueille , & la main conjugale
A préparé pour lui ce mets qui le régale.
Non , ne me parlez plus de ces monstres divers
Que le goût va chercher au bout de l'Univers :
Des huitres , des turbots , des esturgeons , des vives
Valent-ils des cardons , des fèves , des olives ,
Valent-ils des poids verts ? J'aimerois mieux cent fois
Un quartier succulent d'un agneau de trois mois ,
Quelque chevreau d'élite , un œuf , une laitue ,
Qu'un ragout épicé qui m'échauffe & me tue.
Enfin quand ces grands mets au fond seroient meilleurs,
Je goute des plaisirs que je n'ai point ailleurs.
Pendant les doux instans de mon repas champêtre ,

Je suis là , j'apperçois , je vois de loin paroître ,
De retour du travail , mes bœufs , le col baissé ,
Ramenant ma charrue , & son soc renversé :
Mes valets avec eux quittent le labourage ,
Brillant d'une santé qui devient mon ouvrage :
Un appetit charmant les range autour de moi ;
Je leur donne l'exemple , & me montre leur Roi :

C'est ainsi qu'Adiffon célébroit sur son cistre
L'amour de la campagne & de la liberté.
Après avoir ainsi cent & cent fois chanté ,
Il paroît à la Cour , se pousse ; il est ministre :



T R A D U C T I O N L I B R E ,

De l'Ode d'Horace , Otium Divos.

DU repos ! du repos ! s'écrie au sein des mers ,
Ce passager tremblant qu'épouvante l'orage.
Quoi ! je ne verrois plus ces rivages si chers ,
Ces lieux où je bravois la fortune volage !

Ce farouche guerrier , ministre d'Atropos ,
Vainement de son cœur étouffe le murmure ,
Au milieu des lauriers , la voix de la nature
Lui crie à chaque instant : du repos ! du repos !

O cher & doux repos ! paix tranquille & profonde
Les richesses des Rois , toutes celles du Monde
Ne peuvent balancer le prix de tes faveurs :
La force est sans pouvoir , la verge des Licteurs
Peut écarter la foule , & non le trouble extrême ,
Appanage fatal de la grandeur suprême.

Oui , les foudris rongeurs , les chagrins dévorans
Volent sous les lambris habités par les Grands.

Une table frugale en un réduit tranquille ,
Des mets simples , sans art , des plaisirs sans apprêt ,
Font couler dans nos yeux ce sommeil doux , facile ,
Que va troubler ailleurs la crainte ou l'intérêt.

Hélas ! pour un instant qui compose la vie ,
Pourquoi chercher si loin un bonheur passager !

En vain l'ambitieux fuit sa chere patrie ,
En changeant de climat , son cœur peut-il changer ?
Son vaisseau part , il fend la campagne liquide :
Mais plus prompt que les vents , que l'Aquilon rapide ,
Cet ennui , qu'il fuyoit à pas précipités ,
Monte sur le tillac , & vogue à ses côtés.

Hé ! n'est-il pas plus doux de jouir de soi-même ;
De saisir cet instant accordé par les Dieux ,
D'attacher au présent sa volupté suprême ,
Et , s'il est vrai qu'en tout on ne puisse être heureux ,
D'égayer ses chagrins par les Ris & les Jeux ?

Sçavons-nous , insensés , si la Parque inflexible
Accorde encor une heure à nos desirs errans.
Près des murs d'Ilion , ce guerrier si terrible ,
Achille , brille , & meurt ; il meurt dans son printemps ,
Tandis que lentement , & d'un cours insensible ,
Le temps courbe Tityon sous le fardeau des ans.

Ainsi des Immortels j'obtiens , je l'espère
Les instans fortunés qu'ils refusent à toi ;
A toi , fier citoyen , que le Destin prospere
A placé dans un rang qui me donne la loi ;
Le Ciel te les refuse : il les réserve à moi ,
Qui ne possède rien , que mes chants & ma lyre
Peu de bien , mais enfin autant que j'en desire ,
Et pour guide mon cœur , dont le sentiment droit
Méprise le Vulgaire , en quelque rang qu'il soit.



T R A D U C T I O N L I B R E ,

D'une Elegie de Tibulle.

LE jour , ô Cerinthus , où ton ame asservie
Me reconnut pour son vainqueur ,
Ce jour fut le plus beau de tous ceux de ma vie.
Le tendre Amour qui jamais ne l'oublie ,
Lui-même l'a nommé la fête de mon cœur.
Aimable & cher amant , la Parque , à ta naissance ,
Versant sur toi ses plus rares faveurs ,
Te prodigua des charmes séducteurs ,
Dont tous les cœurs devoient ressentir la puissance.
Oui ; mais il n'en est point dont l'amoureuse ardeur
Puisse égaler la violence
Du feu dont je ressens la brûlante fureur.
Qu'elle me plaît , ô Ciel ! si son charmant auteur
Porte dans le fond de son ame
L'amour.... ô Cerinthus , au nom de tes beaux yeux ,
Brûle pour moi d'une pareille flamme.
Viens , que nos larcins amoureux
Par nos tendres transports puissent prouver nos feux.
Accours , viens dans mes bras jouir de ma tendresse ;
Par toi , je t'en supplie , & même au nom des Dieux.
Et vous , grands Dieux , témoins de ma foiblesse ,

**Si Cerinthus vous intéresse ,
Prêtez l'oreille à mes accens :**

Recevez mes soupirs , mes vœux , & mon encens ;

Faites que de moi seule il s'occupe sans cesse :

Si pour un autre objet le perfide s'empresse ,

Refusez-lui votre secours ;

Et toi , belle Vénus , ô puissante Déesse ,

Ote-moi mes liens , ou qu'il m'aime toujours :

Mais , non , attache-nous d'une si forte chaîne ,

Que le cruel Destin , que la mort inhumaine

Ne puisse jamais rompre un lien si parfait.

Il fait les mêmes vœux : mais une fausse honte ,

Qu'un jeune homme timide avec peine surmonte ;

Le retient en public : il se tait à regret ;

Mais , ô Vénus , je sçais tout ce qu'il pense :

Qu'importe son silence ?

Et puisque tu connois le cœur le plus discret ;

Exauce-le toujours : qu'importe à ta puissance

Qu'il te prie en public , ou te prie en secret ?



T R A D U C T I O N ,

D'un Conte de Rousseau , Fortè tenebroso.

DANS une grotte où le soleil jamais
Ne pénétroit , une Nymphé au teint frais
Un jour dormoit. Las ! en cette retraite
Loin des dangers se croyoit l'indiscrette ;
Lorsqu'un Sylvain , un de ceux-là que Pan
Mène à sa suite , impétueux Satyre,
Ventre de Bouc , l'air en feu , l'œil ardent ;
Vient & la voit : dans son fougueux délire ,
Il l'enveloppe , il la baigne d'amour :
Mille baisers sont suivis de deux mille.
Pleurs de couler ; les rochers d'alentour
Dirent les sons de sa plainte inutile :
A son secours ne vint que les Plaisirs .
Elle s'apaise enfin : l'Echo tranquille
Ne redit plus que ces tendres soupirs ,
Soupirs d'un cœur qui s'ouvre à ses desirs.
Cinq fois heureux , le Sylvain hors d'haleine ;
Foible , sentit son amour chanceler.
La pauvre espece ! il eût du redoubler.
Bon ! redoubler ! il veut gagner la plaine.
La Nymphé alors le ferrant dans ses bras :
Non , traître , non , tu n'échapperas pas ;

Vaux-je si peu ? Mes appas , ma jeunesse ,
Et mon honneur sont-ils à si vil prix ?
Faute d'amour , crains du moins le mépris.
O scelerat ! ame double & traîtresse !
Mais tel qu'un cerf qu'une meute poursuit ,
Au fond des bois le Satyre s'enfuit ,
Il court encor : les Dryades en rirent ,
Pan s'en moqua , les Sylvains applaudirent ;
Et pour combler la honte du pervers ,
Dans le lieu même un d'eux grava ces vers.

Une Nymphé en cette retraite
D'un Satyre éprouvant l'ardeur ;
En triompha par sa défaite ,
Et mit en fuite son vainqueur.



T R A D U C T I O N L I B R E ,

Du Discours d'Armide à Renaud.

TEL qu'un mortel sçavant dans l'art des Amphions
Prélude sur son luth, & dispose ses sons,
Telle on voyoit alors l'ingénieuse Armide
Par ses soupirs profonds, par son regard timide,
Préparer ce discours, que sa tremblante voix
Adresse au fier Renaud qui la tient sous ses loix.
» Non, lui dit-elle, non, ce n'est plus comme amante
» Que tu vois à tes pieds ton Armide mourante ;
» Loin que je vienne ici t'empêcher de jouir
» Du sentiment cruel qui te fait me haïr,
» Je t'apporte, Renaud, des raisons légitimes ;
» Tu ne sçais pas encor jusqu'ou vont tous mes crimes ;
» Il manque ce détail à ton cœur endurci :
» Laisse-moi t'exposer mes forfaits, les voici.
» De toi, de tes Chrétiens, de leur culte ennemie,
» (Dans ma haine, il est vrai, par mes Dieux affermie,)
» J'ai médité ta mort, j'ai juré ton trépas,
» J'ai fait plus : c'est par moi qu'en ces tristes climats,
» Perfide à ton devoir, tu t'es vû dans mes pièges ;
» Oui, j'ai séduit ton cœur, & mes mains sacrilèges,
» Ont forcé de mon art les sombres profondeurs,
» A prêter à tes feux de nouvelles ardeurs.

- » Je craignois, il est vrai, je craignois que mes charmes
» Ne fussent contre toi de trop fragiles armes :
» J'ai redoublé tes soins par mes soins empessés ,
» Je tremblois que Renaud ne m'aimât point assés.
» Regarde , si tu veux , comme un nouvel outrage
» Qu'au mépris de vingt Rois qui me rendoient hom-
» mage ,
» Mon ame s'avançant au-devant de ton cœur ,
» Même avant tes désirs , te nomma son vainqueur :
» Ajoute encor , ajoute à toutes mes foibleffes
» Mes craintes,mes transports,nos plaisirs,mes carresses.
» Voilà tous mes forfaits ; s'ils te font fuir des lieux
» Qu'un tel resflouvenir sçait te rendre odieux ,
» Fuis-les,pars:mais du moins permets que je te suive ;
» Que j'aïlle sur tes pas , que je sois ta captive.
» Un vainqueur laisse-t-il son esclave après soi ?
» Je serai fiere encor de vivre sous ta loi ,
» Et même dans ce camp , que mes charmes funestes
» Ont embrasé longtemps d'un feu que tu détestes ,
» Fais voir à ces guerriers,qu'enflammoit mon regard ,
» Cette orgueilleuse Armide enchaînée à ton char.
» Te plaire & t'obéir y sera mon étude ,
» Et pour que tout en moi sente la servitude ,
» Je vais me dépouiller de ces vains ornements ,
» Et couper ces cheveux : tu les trouvois charmants !
» Ils ne conviennent plus à ma douleur mortelle.
» Oui , te suivant partout en esclave fidelle ,

- » Les veilles , la fatigue & l'horreur des combats
» Ne pourront arrêter ou suspendre mes pas.
» Portant à tes côtés & l'épée & la lance ,
» Contre tes ennemis je serai ta défense :
» Leurs coups , que mon amour bravera sans effroi ,
» Passeront par mon sein pour aller jusqu'à toi.
» A travers les soldats , le sang & le carnage ,
» Je braverai la mort : frappés de mon courage ,
» Ces farouches peut-être auront pour mes appas
» Une tendre pitié que ton cœur n'auroit pas. &c.



C O N T E S.

LE TESTAMENT CYNIQUE.

CERTAIN Curé (c'est, je crois, près de Nante)
Depuis long-tems avoit un chien Barbet,
Qu'il chériffoit plus que sa gouvernante,
Et presqu' autant que sa niece Babet.
Quel chien aussi ! C'étoit un chien parfait,
Adroit en tout. Falloit-il en cadence
Faire des sauts, faire la révérence,
Faire le mort, danser, venir, aller :
Toujours tout prêt, l'on n'avoit qu'à parler,
Et ce n'est pas pour embellir l'histoire :
Mais ce que chiens ne font que par mémoire,
Sembloit en lui l'effet du jugement.
Si l'on sonnoit pour un Enterrement
En gros bourdon, fût-il loïn, fût-il proche,
Vîte Barbet au premier coup de cloche,
Couroit porter à Monsieur le Curé
Son rituel & son bonnet quarré.
Hélas ! ce chien si digne de remarque,
Mourut un jour, peut-être empoisonné.

Tant de mérite auroit touché la Parque ,
 Si la cruelle eût jamais pardonné :
 Le désespoir du Prêtre infortuné
 Alla plus loin que je ne sçauois dire :
 C'est dire peu qu'il fut jusqu'au délire.
 Huit jours après , lorsqu'il sçut moderer
 Cette douleur , assez pour en pleurer :
 Je veux , dit-il , lui donner sépulture.
 Puis-je souffrir qu'il serve de pâture
 A des corbeaux , exposé dans nos champs ?
 Un tel destin est fait pour les méchans.
 De quelques ais fabriquons une biere ,
 Et mettons-le dans notre cimetièr.
 Dans ce saint lieu j'ai mis plus d'un Chrétien ;
 Qui sûrement ne valoit pas mon chien.
 Aussitôt dit , le Pasteur se dépêche ,
 Fait une fosse en quatre coups de bêche ;
 Et de son long y campe le Barbet ,
 En souhaitant pour lui , dans l'autre vie ,
 Joyeuse place , à côté du baudet
 De Balaam , & du chien de Tobie. *
 Il n'avoit pas fini cet œuvre pie ,
 Que le renom en courut loin de-là
 A son Evêque ; & de sa part voilà
 Un Chicanneau qui vous cite le Prêtre ,
 Avant trois jours qu'il eût à comparoître ,

* C'est pour exprimer la simplicité du Curé.

Sans nul délai, devant l'Official.
Lui comparu, l'Evêque au tribunal
Le tança fort : il sembloit à l'entendre
Que renier, violer, s'aller pendre,
N'étoit que rien près d'un tel attentat.
Cela bleffoit Dieu, les Loix & l'Etat ;
C'étoit bien pis qu'hérétique, anathême ;
De mettre un chien sans ame, sans baptême,
Dans un lieu saint. Pour sa peroraïson,
L'Evêque dit : qu'on le mene en prison.
Ah ! Monseigneur, avant votre sentence,
Dit le Pasteur, écoutez ma défense ;
Après cela, vous verrez si j'ai tort.
Je puis sans crainte attester mon village
Que feu mon chien fut digne de ce sort.
Si dans sa vie il s'est montré bien sage,
Il le fit voir encor plus à sa mort ;
Car de ses biens en faisant le partage,
A Monseigneur il laisse un héritage ;
Et de sa part j'apporte cent écus.
L'Evêque prit, & dit : n'en parlons plus !
Cette fin-là me semble méritoire.

Lecteur malin, gardez-vous bien de croire
Que le Pasteur, avec ce moyen-ci,
Dans notre siècle eût jamais réussi :



L' A U T E U R ,
AUTEUR JUSQU'A LA FIN.

CERTAIN Auteur gissoit sur son grabat ,
Prêt à partir pour les bords du Cocyte.

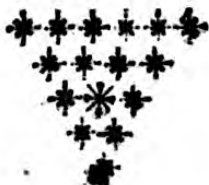
A son chevet , un Docteur à rabat
Admonestoit ce nouveau profélyte ,
Et s'efforçoit par un discours d'élite
De réprimer l'horreur de ses remords ,
Et de calmer son ame embarrassée
Sur l'avenir que subissent les Morts.

L'Auteur disoit d'une voix oppressée :

» Non , rien ne peut exprimer ma pensée ;
» Et vous marquer la honte , & le regret
» Que je ressens , du malheur d'avoir fait ,
» Pour amuser , ne sçais quelle Uranie ,
» Des vers affreux , où mon maudit génie ;
» Trop prompt alors à remplir mon forfait ;
» Parloit de Dieu d'une façon impie.
» La peine , hélas ! doit en être infinie
» Au poids du mal ; car quiconque lira
» Telles horreurs , qui les approuvera ,
» Va , par sa faute , accumuler mon crime ;
» Et je vais donc , éternelle victime ,

- » Des noirs forfaits de la postérité ,
» Etre comptable à la Divinité ?
» Non, vos discours, mon repentir, mes larmes ;
» Ne pourront pas étouffer mes allarmes.
» Consolcz-vous , répondit le Docteur :
» Il est fâcheux pour vous d'être l'Auteur
» De ces vers-là ; mais je connois l'ouvrage ;
» Il est mauvais , sans force ; & le Lecteur
» Heureusement de ce vil badinage
» Est rebuté dès la premiere page ;
» Et ce venin de votre impiété
» Décrédité par son libertinage
» Filtre si peu dans la société ,
» Qu'il ne peut faire un sensible dommage :
» Tout en est faux , inepte , & même sot.
» Sot , dit l'Auteur , se levant en sursaut :
» Mes vers sont bons, vous n'êtes qu'une bête :
» Sortez d'ici , vous me rompez la tête.

Ah ! que d'Auteurs , même en pareil instant ;
Et cas semblable , en diroient bien autant !



LA PAIX DU MÉNAGE.

UNE veuve de cinquante ans
Disoit un jour à sa commere :
Je peux me donner du bon tems,
J'ai chez moi bon vin, bonne chere.
Pourtant si je sçavois par vous
Un homme qui fût mon affaire,
Je le prendrois pour mon époux.
Qu'il soit complaisant, qu'il soit doux :
Peu m'importe qu'il soit fidele ;
Car si j'en prens'un, entre nous,
Ce n'est pas pour la bagatelle.
Ah ! reprit l'autre, quel bonheur !
J'ai votre affaire, un homme aimable,
Doux, charmant, bien fait, sociable ;
Mais on l'a privé de l'honneur
De pouvoir créer son semblable,
Et pour femme de votre humeur,
Ce n'est rien. Rien ! répliqua-t-elle.
Entre nous, si, par un malheur,
Il survenoit une querelle,
Qui seroit le médiateur ?



L E B O N C A S U I S T E.

TROIS ans y a qu'au bon pays de Vire,
Pays d'où vient *fine steur de Normand*,
Le bon Guillot contrit & repentant,
A son Pasteur ses péchés alla dire.
Entre autres cas, se confessa le sire
D'avoir un jour sur un écot surpris
Trois pots de cidre. Or en ce bon pays
De Sapience, on dit que d'âge en âge
Restituer n'est pas du bel usage.
Pour y forcer le payfan mutin,
Notre Pasteur employoit son Latin.
Il lui citoit les Loix, non la coutume.
Mais, reprit-il, à ce vol clandestin
Je n'étois seul; &, comme je présume,
Ceux avec moi qui tirèrent la plume,
Doivent de même en payer le douzain.
Raison avez, reprit l'homme divin.
Mais, Pere en Dieu, si j'ai bonne mémoire,
Vous en étiez: c'étoit un jour de foire.
Moi? Vous.... Ah! ah! c'est vrai, je m'en
souvien.
Mais ce jour-là ne mangeâmes nous rien?
D'un bon gigot nous scûmes nous ébattre,

Et ces sept pots qu'on nous compta pour
quatre....

Va , va , Guillot , dit le Pasteur sensé ,
Pour rendre à l'hôte il ne faut nous débattre ;
Car sur l'éclanche il s'est récompensé.

Q U I P E R D G A G N E .

SANS son chien , même sans houlette ,
Errant dans des sentiers incertains , tortueux ,
Le beau Tircis , piqué des froideurs de Nannette ;
Maudissoit les rigueurs d'un amour malheureux.

L'Écho frappé de sa langueur extrême ,
Redisoit sur ses pas mille accens douloureux ,
Et parmi des hélas , ils répétoient tous deux :
Après tant de mépris , faut-il donc que je l'aime !
Les larmes , les soupirs , un langoureux maintien ,
Très-souvent ne menent à rien.

Pour Tircis , plus heureux que sage ,
Son chagrin le mena dans un sombre bocage ,
Que l'Amour , Jardinier malin ,
Avoit jadis planté pour son usage ,
Et pour usage clandestin.

Nannette pour Tircis avoit un cœur sauvage ;
Dur aux amours ; mais elle atteignoit l'âge ,

Où devant un amant ,
Charmant ,
Fillette rarement ,
Se défend ,
Si sa raison prudente & sage
Ne sçait pas combattre en fuyant.
Docile à ses conseils , la timide Bergere ,
Évitoit tous les lieux où se trouvoit Tircis ;
Mais lorsqu'on fuit un amant qui peut plaire ;
Tel soin ne fut jamais la marque du mépris.
Pour éviter tout badinage ,
Et dérober son cœur à l'ardeur de ses feux ;
Elle vint se cacher dans ce même bocage ,
Où Tircis méditoit des efforts plus heureux.
Que vois-je ? ô Ciel ! Tircis ! Eh ! quoi ! dit-il, Bergere !
Vous ne cherchez qu'à m'éviter !
L'ardeur de mon amour sincere
Dans ces lieux un moment ne peut vous arrêter !
Si mon trépas pouvoit vous plaire ,
Cruelle , au même instant je peux vous contenter.
Quoi ! lui dit-elle , encor ce douloureux martyre !
M'en fatiguerez-vous toujours ?
N'aurez-vous donc jamais autre chose à me dire ?
Vous sçavez que j'abhorre un Berger qui soupire ,
Et vos tons larmoyans feroient fuir les Amours.
Adieu , Tircis.... Eh ! non , restez , belle Bergere ;

II. Part.

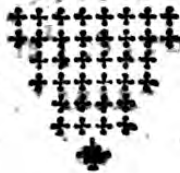
B

Laissez mes tristes yeux jouir de vos regards....
 Taisez-vous, & je reste ; ou parlez, & je pars :
 Entre nous deux c'est un accord à faire.
 Quoique rien dire!... Rien. Mais vous, le pourriez-vous?...
 Oui je le jure, accordons-nous,
 A tenter un peu cette affaire ;
 Mais qui de nous ne pourra pas se taire,
 Au moindre mot, s'oblige à donner un agneau,
 Le plus beau, le plus blanc qui soit dans son troupeau...
 Soit, j'y consens. D'abord un grand silence
 S'observa par nos deux amans :
 Mais que l'Amour, suivant la circonstance,
 Rend ces silences-là parlans,
 Et leur fournit une vive éloquence !
 La prunelle d'abord hazarde sa science,
 Ensuite les regards sont plus intéressans,
 Et le cœur s'abandonne à leur douce influence.
 Des regards aux soupirs, des soupirs aux transports,
 On s'émancipe : après quelques efforts,
 D'un bouquet on fit le pillage ;
 Un souris indiscret fut cause de l'outrage.
 La Bergere parut s'irriter : mais hélas !
 Bien-tôt Tircis l'irrita davantage.
 Après les fleurs, il pilla les appas.
 L'Amour, le doigt levé, disoit : Ne parlez pas.
 Aussi fit-on ; par degrés, dans Cythere,
 Tircis entre en vainqueur, après quelques combats,

Sans que Nannette sçût comme elle avoit pû faire
 Pour permettre le premier pas,
 Enfin, au milieu du mystere,
 Elle leve ses yeux par l'Amour embellis,
 Et soupire ces mots : ah ! Tircis ! ah ! Tircis !
 Je meurs , je pâme , & je perds la gageure :
 Mais trop contente , je te jure ;
 Car c'est gagner que de perdre à ce prix.

LES QUATRE AU CENT.

UN Vieillard de cent ans enfin étoit gissant ;
 Prêt à descendre au dernier domicile ;
 Il s'en plaignoit. Un Prêtre alloit disant :
 Hélas ! mon cher , la plainte est inutile.
 Cent ans ! quel nombre ! en voulez-vous donc mille ?
 Eh ! non , Monsieur , reprit l'agonisant ,
 Je ne suis pas si difficile ,
 Je ne veux que les quatre au cent.



L'ÉCRITORE.

IL m'a paru toujours aussi juste que clair ,
 Que femme à Procureur eût du goût pour son clerc ;
 C'est la raison. L'un froid , atrabilaire ,
 Souvent dans sa maison croit être encor aux plaids ,
 Et moins gai que sa robe , avec un air sévère ,
 Au moindre mot qui lui déplaît ,
 Interpelle chez lui servante & chambrière ,
 Et ne prend d'autre ton que celui du Palais ;
 L'autre souvent ne sçait que celui de Cythere ,
 Et par tel qui n'y songe guere ,
 Souvent avec ce ton se fait payer ses frais.
 C'est la regle , on le sçait : sans ces accords secrets
 Un Procureur , dont l'esprit d'habitude ,
 Se sent toujours chargé d'un fond d'inquiétude ,
 N'épouserait jamais de fille dans sa fleur ,
 Si l'on n'avoit pas certitude
 Qu'en épousant un Procureur ,
 On épouse aussi son étude :
 Oui , son étude , & j'ai connu
 Un vieux Procureur biscornu ,
 Oh ! qu'il le méritoit ! il avoit pris pour femme
 Certain tendron , qui desservoit la flamme
 De deux Clercs , vigoureux amants ,

Et recevoit encor , sans crainte d'aucun blâme ,
Les novices épanchemens
D'un jeune Clerc de dix-sept ans.

Peut-être l'on prendra ceci pour une histoire ,
Qui n'a pour fondement que des récits douteux ;
Mais écoutez : voici , si j'ai bonne mémoire ,
Un fait sur ce sujet plus difficile à croire ,
Certain pourtant comme un & un font deux.

Jadis les Procureurs portoient , à leur ceinture ;
L'Écritoire pendue à deux bouts de cordons ;
Ils en étoient plus prêts pour faire une écriture.

Mais autres temps , autres façons.

L'un d'eux avoit pour femme aimable créature ,
Qui par besoin , ou bien par aventure
Reçut d'un Negre Américain ,
Si vous voulez , d'un Africain ,
Le plaisir qui nous met au monde :

Quel goût ! un Africain ! mais relisez Joconde ;
Vous y verrez un Ange féminin

Cueillant des voluptés entre les bras d'un nain.

La Procureuse enfin se trouve mere ,
Accouche d'un enfant , dont l'indiscrette peau
Portoit le cachet de son pere.

Une voisine accourt ; il ne seroit pas beau
Que votre époux , dit-elle , eût vent de cette affaire ;
Quelques soupçons pourroient lui monter au cerveau :
Je cours le prévenir. Il étoit au barreau.

Monſieur , écoutez-moi ; Madame eſt accouchée :
De quoi ? D'un gros garçon : ce chef-d'œuvre nouveau
Fait voir combien Madame au pere eſt attachée :
Car vous vous reſſemblez comme deux gouttes d'eau ,
Si ce n'eſt par le teint , dont la couleur eſt biſe.

Mais confeſſez le cas avec franchise ;

Je gage qu'étourdiment

Trouvant ſur un ſopha votre épouſe étendue ,
Vous l'aurez carreſſée en Procureur galant ,
Avec cette Écritoire à votre habit pendue ;

Vous la portez inceſſamment....

Vous l'avez dit ; une fois ſeulement....

Eh ! bien , vous avez fait avec votre écritoire

Un beau miracle aſſurément !

Un peu d'encre a coulé , voilà certainement

Ce qui fait que la peau du petit eſt plus noire ,

Que n'eſt l'exploit d'un vieux Sergent.



LA FEMME INCORRIGIBLE.

SI tu ne finis ton tapage ,
Sçais-tu bien ce que je ferai ?
Je planterai là le ménage ,
Margot , je t'abandonnerai.
Alors , soit de force ou de gré ;
Tu me regretteras ; car , maudite femelle ,
Je veux te faire , avant d'accomplir ce dessein ;
Un quarteron d'enfans. Un quarteron , dit-elle ;
Fais-les-moi tout à l'heure , & décampe demain.

L A G A G E U R E .

DAMON , jeune homme vigoureux ,
Prit jeune fille en mariage ,
Qui comptoit ses quinze ans accompagnés de deux ;
Par-dessus ce mérite , elle avoit en partage
Tant d'appas , que l'Amour dans ce nouveau ménage
Ne devoit pas rougir d'accompagner l'Hymen.
Le jour pris pour cet assemblage ,
Quand le Prêtre sur eux eût dit tous ses *Amen* ,
Et les sermons que mieux que la sainte Ecriture
Dans notre cœur docile imprime la nature ,
B iv

L'époux & son épouse , en observant les rangs ,
Sortent du Temple , escortés des parens.
De jeunes gens amis la troupe curieuse
Affaille les conjoints de mille embrassemens.
L'un d'eux dit à l'époux : ô nuit délicieuse ,
Que tu vas passer là ! que de contentement !
A voir cet incarnat dont ton visage brille ,
Et l'amour empressé qui dans tes yeux pétille ,
Je gage cent louis que tu ne pourrois pas
T'abstenir une nuit de fripper ces appas.
Cent louis ! une nuit ! je gage une semaine ,
Dit l'époux , même deux , & je gage sans peine ;
J'ai sur moi trop d'empire. Oh ! tant que tu voudras ,
Dit l'autre.... Eh ! bien , gageons.... Mais comment le
sçaurai-je ?
Jamais de deviner je n'eus le privilége.
Mon épouse , sa mere , & parens courroucés ,
Si tu ne me crois pas , te le diront assez ;
L'affaire d'elle-même amenera sa preuve.
Tout en riant sur gageure aussi neuve ,
En tierce main l'on remet les enjeux ;
Ils rejoignent la nôce , on boit , on mange , on danse ,
On prend quelques faveurs , suivant la circonstance :
Enfin , tout alla pour le mieux.
Je passé le tableau d'une scène aussi belle ,
La nuit vint , & vint avec elle
L'instant fripon , l'instant du cochemard.

Allons , ma fille , allons , dit la mere prudente ,
Il est minuit sonné , vous voyez qu'il est tard :
Il faut aller coucher. La fille obéissante
Danse encore un menuet , s'esquive , sort , & part ;
Aussi-bien que Damon , la mere , & deux femelles.

Cette mere n'épargna rien
De ces sottises maternelles ,
Dont le lecteur se doute bien.

Enfin ils sont couchés : bon soir , couple fidele.
Si dormir & ronfler toute la nuit s'appelle
Passer une très-bonne nuit ,
L'époux la passa bonne , & l'épouse du lit
Sortit pucelle , & très-pucelle ,
Si pucelle elle étoit avant qu'elle s'y mît.
Le lendemain la mere interroge la Belle.
Une mere aime assez telles descriptions ;
J'ignore le motif. Ma fille , lui dit-elle ,
Damon a-t-il pour vous eu de bonnes façons
Un homme est si brutal , que j'ai sujet de craindre.
Ah ! dit-elle , Maman , j'aurois tort de m'en plaindre ,
Et si j'ai peu dormi , je ne m'en prends qu'à moi ,
Car il ne m'a rien dit. Rien , dit la mere ! quoi... !
Ah ! ah ! cette froideur a droit de me surprendre.

Damon arrive , on le lui fit entendre....

N'êtes-vous pas malade ? Etes-vous mécontent ?

Hé ! bien , Damon , quand ferez-vous mon gendre ?
Il ne répondit rien.... C'est qu'il est impuissant ,

Et ma fille est trompée : ah ! Dieux ! quel accident !

Huit jours après , c'est un nouveau tumulte ,
La famille s'assemble , on agite , on consulte ,

Et le fait dûment discuté ,

Vîte à l'Officialité ,

Il faut présenter sa requête ,

Demander qu'il soit fait enquête.

Aussi-tôt dit , aussi-tôt fait.

Le Juge répond au placet :

Que pardevant-moi l'on l'affigne.

Il comparoît , répond fort mal ,

Et pour procédé déloyal

D'avoir entrepris fait dont il n'étoit pas digne ,

A rendre fille & dot il se vit condamné ,

Frais , intérêts , & de plus aumôné.

Le lendemain la mere amene une voiture

Chez le pauvre homme ; on lui dit mainte injure ,

On démeuble la chambre , on emporte , on détend ,

On charge les balots ; cependant à mesure

Que le crocheteur descend ,

La mere alloit , venoit. La pauvre mariée ,

La prunelle demi-mouillée ,

Coufoit quelques paquets ; bref , il ne restoit plus

Qu'un lit de camp , la pêle & la pincette ,

Qui lors n'étoient pas descendus.

Adieu , Monsieur , dit la fillette ,

En se tournant vers son défunt époux ,

La garde d'un Séraïl est ce qu'on vous souhaite.

Le mari d'un petit air doux ,

Sans se hauffer , va fermer les verroux ,

S'approche , la prend & la jette

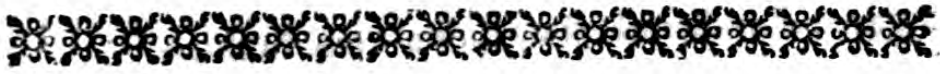
Tout de son long sur la couchette.

Ouvre , disoit la mere à la porte. Ah ! mama !

Répondit-elle en bégayant ,

Tout est changé , renvoyez la charrette.





*SONNET, RONDEAUX,
MADRIGAUX, BOUQUETS.*

S O N N E T.

JE rêvois cette nuit qu'au métier de Maçon
J'avois fait succéder le penchant qui m'entraîne,
Et que sur le Parnasse en docte nourriçon,
J'étois dans l'art des vers instruit par Melpomene.



Aux Auteurs assemblés je dictois la leçon ;
Et même en ignorant le travail & la peine,
L'esprit dans mes écrits habilloit la raison,
Et l'honneur seul servoit de motif à ma veine.



Pour louer dignement mes talens précieux,
L'Univers étonné m'élevoit jusqu'aux Cieux ;
Mais au plus haut degré de ma gloire immortelle,

Je m'éveille, en criant : ô Muse trop cruelle !
Reprenez cet esprit qu'on admire en tous lieux ;
Je meurs de faim, hélas ! rendez-moi ma Truelle.



R O N D E A U.

J'AIME les vers, & surtout le Rondeau:
Son air naïf me donne un vrai cadeau,
Lorsque j'y trouve un galant badinage:
Même l'esprit n'y semble en esclavage,
Que pour briller, quand le tour est en beau.

Le mot choisi doit paroître nouveau,
Vrai, naturel; mais moi de mon cerveau
Puis-je tirer un qui soit plus d'usage?

J'aime.

D'un jeune cœur à quinze ans du berceau;
Ce mot si simple est souvent le fléau;
A son bonheur souvent il met le sceau.
Moi je l'ai pris pour tenir ce langage:

Aimable Iris, connoissez votre ouvrage:
J'aime.



A U T R E.

L' A M O U R F I A C R E.

L'AMOUR jadis ayant mis en colere ,
Par tour malin , le maître du tonnerre ,
Ce Dieu vengeur aussi-tôt le manda ,
Et pour sa peine au fripon commanda
D'aller passer quelque tems sur la terre.

Crainte lui fut de perir de misere ,
Et la raison n'en paroît que trop claire ,
Car on faisoit gratis en ce tems-là
L'amour.

Fiacre il se met , & ce Dieu mercenaire
Voiture au Bal la fille sans la mere ;
Et sans l'époux , la femme à l'Opera.
Or depuis ce , que si bien voitura ,
Fiacre toujours fut commode pour faire
L'amour.



A U T R E.

*Contre une mauvaise Ballade faite sur une naissance
par P.*

QU'UNE Ballade aux sources d'Hipocrene
Ait sçu puiser ce goût qui nous entraîne ,
Ce tour naïf & si charmant en foi ,
L'esprit alors jouit , de bonne foi ,
Des agrémens dont la Ballade est pleine.

En elle il faut de l'esprit , de la veine ,
Ce ton si vrai , connu de la Fontaine ,
Et le Rondeau marche sous même loi
Q'une Ballade.

L'ami Marot en fit bien & sans peine ;
Tout part de source : il est dans son domaine ;
Mais que P... qui doit se tenir coi ,
Cherche à louer ou la Reine , ou le Roi ;
Rien de meilleur pour donner la migraine
Qu'une Ballade.



MADRIGAL.
SUR LE COMTE DE SAXE.

Après la Campagne de 1746.

GARDEZ-MOI de mes ennemis ,
Sire , & je vous garde des vôtres ,
Disoit un jour à l'ayeul de LOUIS
Un Héros qui lui seul en a valu bien d'autres.
Maurice , affranchis-toi d'un soin si délicat ,
Et sans craindre leurs traits , gagne-nous des batailles :
Tu ne peux avoir à Versailles
D'ennemis , que ceux de l'Etat.



A U T R E.

LIT charmant, lit délicieux,
Séjour digne des Rois, throne où regnent mes Dieux ;
Temple où le Dieu d'Amour reçoit sa souveraine,
Vous effacez Cythere, Amathonte, & Paphos ;
Mais qu'êtes-vous sans ma Climene ?
Un matelas & des rideaux.

A U T R E.

CROISSEZ, feuilles, croissez, le Printemps vous
l'ordonne.
Sous votre ombrage appelez les Zéphirs ;
Ce verd gazon me sert déjà de thrône ;
Servez de dais à mes plaisirs.



B O U Q U E T ,
A M A D A M E L. C.

POURQUOI faut-il que les amants
Aient été les premiers en date ?
Leur flamme adroite & délicate
A forgé tous les compliments :
Aussi tout est feux & tendresse ,
Ardeur , délicieuse ivresse ,
Ils ont même aux fleurs , aux bouquets ;
Imposé des surnoms coquets.
Le verd est , suivant eux , couleur de l'Espérance ;
Bon , celui-là : mais pour le gris de lin ,
Qui veut dire un amour sans fin ,
C'est un menteur à toute outrance.
La rose annonce de l'ardeur ,
Et le lys faussement exprime la candeur.
Que la tendre Amitié ne fût-elle marreine
Des bouquets & de leurs couleurs ?
Qu'aujourd'hui pour MARIE aisément & sans peine ,
J'aurois fait un bouquet de fleurs !
On y remarqueroit de la Reconnoissance ,
Les Egards à côté serviroient de soutien ,

L'Estime & le Respect , & tout ce que je pense
Y feroient pour beaucoup , je ne dis pas combien ;
Mais quoique le Respect fasse toujours fort bien ,
Pour varier un peu ses couleurs trop égales ,
On verroit l'Amitié remplir les intervalles ;
Et le mérite en feroit le lien.

B O U Q U E T ,

A M A D A M E C. P. L.

En lui présentant des fruits.

JADIS on présentoit aux Dieux
Les fruits que nous offre Pomone ;
Sitôt que c'est le cœur qui donne ,
Tout doit être égal à leurs yeux.

O Divinité tutélaire ,
(Disoit un mortel pénétré ,)
S'il est un moyen de vous plaire ,
Qu'il soit à mon cœur inspiré.

Voici des fruits que la Nature
A fait éclore dans son sein ;
Le Ciel a béni la culture ,
Sans doute il voyoit mon dessein.

Recevez-les : mon cœur sincère
S'applaudit d'offrir aujourd'hui

A la Déesse qu'il révere ,
Un hommage aussi vrai que lui.

Dans ces temps reculés , dans ce précieux âge
Où l'esprit & le cœur n'avoient qu'un seul langage ,
Ainsi parloient le Respect & l'Amour.

O vous , digne ornement de ce charmant séjour !
Si l'usage que je consulte
Avoit encor le même cours ,
Aurois-je changé de discours ?
Non : mais j'aurois changé de culte.



*E P I G R A M M E S.*

A I R I S.

IRIS , je l'ai juré cent fois ,
De vivre & mourir sous vos loix.
Des cœurs constans je serai le modele ;
Non comme époux , mais comme amant.
Si je refuse constamment
De l'hymen la chaîne éternelle ,
Ce n'est pas pour être infidele ;
C'est pour mieux tenir mon serment.

LE PLAGIAIRE CONFONDU.

CER écrit dont chacun me paroît satisfait,
Est de toi : d'en jurer , il n'est pas nécessaire.
Pourquoi ne l'eusses-tu pas fait ,
Puisque moi , j'avois sçu le faire ?



LA LOUANGE APPRÉCIÉE.

TIRCIS pressoit Iris qui résista,
Cet amant neuf saisit une écritoire,
Et fit des vers où sa Muse chanta
De ces refus la glorieuse histoire,
Et la vertu d'Iris égale à ses appas.
Ces vers, dit la Belle tout bas,
Ne m'en feront jamais accroire;
Car si Tircis eût fait encore un pas,
Il eût pû chanter sa victoire.

LA RÉPRIMANDE BIEN ENTENDUE.

EH ! bien, finissez-vous, Clitandre ?
Votre ardeur ne se peut comprendre.
Ne point finir, c'est me lasser.
Vous êtes injuste, Clarice ;
Si vous voulez que je finisse,
Parbleu, laissez-moi commencer.



LE MEDECIN.

UN Medecin monte chez un malade,
Un Laquais mis en embuscade
Lui dit : Monsieur est mort, & vous venez trop tard.
Mort ! de quand donc ? D'hier.... Oh ! le gaillard !

LE RACCOMMODEMENT NÉCESSAIRE.

LEs fots brouillent les gens d'esprit :
Tels cas ne font que trop possibles ;
Car souvent lorsqu'on les aigrit,
Ils sont moins prudents que sensibles.
Alors avec des Ostrogots
Quelque temps ils se mesallient ;
Mais fatigués de fots propos,
Enfin ils se réconcilient,
Par l'ennui d'être avec des fots.



LE JUGEMENT SUR.

Lorsqu'entendrez femelles jabotter
Contre une Iris , dont sage est la conduite ,
Dites : ses yeux sont donc à redouter.
Lorsque verrez en un logis trotter
Moines capons sous maintien hypocrite ;
Dites : est là vieillard qui veut tester.
Quand verrez fots s'attrouper , s'ameuter
Contre quelqu'un qui point ne s'en irrite ,
Et qui d'ailleurs sçait bien se comporter ,
Pourrez dire , même sans hésiter :
Cet homme-là doit avoir du mérite.



QUITTE

QUITTE A QUITTE.

CONTRE Simon , Claude s'estomaquoit :
C'est cet Acteur qui fit tomber ma Pièce.
Ains d'autre part , Claude lui répliquoit :
Puis-je , morbleu , puis-je par mon adresse
Faire valoir un comique trop bas ,
Où le bon sens trébuche à chaque pas ?
C'est votre faute.... Eh ! non ; c'étoit la vôtre.
Paix ! paix ! Messieurs ; ne vous emportez-pas.
Vous avez raison l'un & l'autre.





CANTATES,
ET CHANSONS.

EOLE,
CANTATE*.

DANS les flancs spacieux d'une grotte profonde,
Eole retenoit les Vents impétueux ;
Ces Souverains des airs, ces fiers tyrans de l'onde
Modéroient, en grondant, leurs souffles orageux.

Sur un char brillant de lumiere,
L'épouse du maître des Dieux
Descend, & fait cette priere
Au Roi de ces Vents furieux.

Eole, fers à ma vengeance,
Le fils d'Anchise est sur les eaux ;
Disperse à l'instant ses vaisseaux,
Qu'il reconnoisse ma puissance.

En vain par ses vœux impuissans

* Cette Cantate a été mise en musique par M. le JAY.

Il croit appaiser ma colere ;
 Qu'il garde un inutile encens ,
 Je hais trop le fils & sa mere.

Eole , fers , &c.

Elle dit : aussitôt le fougueux Souverain ,
 Le Dieu des Vents brise leurs chaînes ,
 Et de leurs voutes souterraines ,
 Il ouvre les portes d'airain.

Déployez vos rages ,
 Je brise vos fers ;
 Portez les orages
 Dans tout l'Univers ,
 Et par vos ravages
 Peuplez les Enfers.

Ils volent , tout frémit , les rapides éclairs
 Percent , en sillonnant , le vaste sein des airs ;
 La mer au loin mugit , l'onde blanchit , écume ;
 S'élève jusqu'aux cieus , & la foudre consume
 Les vaisseaux échappés à la fureur des mers ;
 Tout périt , & la Parque en ses demeures sombres
 S'applaudit d'enrichir le royaume des Ombres :
 Tout périt , tout périt , excepté le Héros
 Que Neptune sauva de la fureur des flots.

Belles , fermez à la vengeance
 . Cij

Un cœur disposé pour l'amour ;
Ne punissez qui vous offense
Qu'en lui pardonnant sans retour.

Des Dieux si vous êtes l'image
Par l'éclat & par la beauté,
Comme eux méritez notre hommage
Par l'indulgence & la bonté.

Belles, fermez à la vengeance
Un cœur disposé pour l'amour ;
Ne punissez qui vous offense
Qu'en lui pardonnant sans retour,



LA TENTATION
DE SAINT ANTOINE,
BOUQUET A MADAME ***.

Air : Plus inconstant que l'onde.

CIEL, l'Univers va-t-il donc se dissoudre ?
Quel bruit ! Quels cris ! Quel horrible fracas !
Devant moi je vois la foudre ,
Elle tombe par éclats ,
Tout est en poudre
Sur mon grabat. Grand Dieu, du haut des Cieux
Vois ma disgrâce ;
Et par ta grâce ,
Fais que je chasse
L'Enfer de ces lieux.



Air : Du haut en bas :

C'étoit ainsi
Qu'Antoine exprimoit ses allarmes :
C'étoit ainsi
Qu'Antoine exprimoit son fouci.
Lorsque le Diable par ses charmes
Venoit chez lui faire vacarmes ;
C'étoit ainsi.

Air : Des Folies d'Espagne.

On vit sortir d'une grotte profonde
Mille Démons , mille spectres divers :
Des noirs esprits toute la troupe immonde ,
Pour le tenter , déserta les Enfers.



Air : Turelure , lure , & flon , flon.

On vit des Démons
De tous les cantons ,
De la ville & de la campagne ,
De la Cochinchine & de l'Espagne ;
On y vit des Diables blondins ,
Des bruns , des gris & des châains :
Les bruns sur tout , méchants lutins ,
Faisoient remuer des Pantins :
Ture , lure , lure ,
Et flon , flon ,
Tous avoient leur ton ,
Leur allure.



Air : La Faridondaine.

Quelques-uns prirent le cochon
De ce bon saint Antoine ;

Et lui mettant un capuchon ,
 Ils en firent un Moine :
 Il n'en couôtoit que la façon ,
 La faridondaine ,
 La faridondon ,
 Peut-être en avoit-il l'esprit ,
 Biribi.



Air : Sous un ormeau.

Sur un sofa
 Une Diablesse en falbala ,
 Aux regards fripons ,
 Découvroit deux jolis monts
 Ronds.



Air : Au fond de mon caveau.

Ronflant comme un cochon ,
 On voyoit sur un thrône
 Un des envoyés de Pluton :
 Il portoit pour couronne
 Un vieux rechaud de fer fans fond ,
 Et pour sceptre un tison ;
 Sous ses pieds un Démon

En forme d'un dragon ,
 Vomissoit du canon.
 Le Diable s'éveille , & s'étonne ;
 Et dit : Garçons :



Air : *La Pierre-Fitoise* , Contredanse.

Courez vite ; prenez le patron ,
 Et faites-le moi danser en rond ;
 Courez vite ; prenez le patron ,
 Tirez-le par son cordon.

Bon.

Messieurs les Démons , laissez-moi donc :

Non ;

Tu chanteras ,
 Tu fauteras ,
 Tu danseras.

Courez vite ; prenez le patron ,
 Tirez-le par son cordon.

Bon.



Air : *Quand la Mer rouge apparut.*

Le Saint , craignant de pécher
 Dans cette aventure ,
 Courut vite se cacher
 Sous sa couverture.

Mais montant sur son châlit,
 Il rencontra dans son lit
 Une Concubine ;
 C'étoit Proserpine.



Air : Nous autres bons Villageois.

Piqué, dans ce bacchantat,
 D'avoir vû qu'on brisoit sa cruche ;
 Et qu'un derriere infernal
 Avoit fait caca dans sa huche ;
 Crainte aussi de tentation,
 Notre Saint prit un goupillon,
 Et flanque aux Démons étonnés,
 De l'eau-bénite par le nez.



Air : Du second quatrain des Folies d'Espagne.

Tel qu'un voleur, si-tôt qu'il voit main-fortes ;
 Tel qu'un soldat à l'aspect des Prévôts :
 On vit s'enfuir l'infernale cohorte,
 Et s'abymer dans ses affreux cachots.



Air ! Ah ! Maman, que je l'échappe belle !

Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
 Dit le Saint tremblant,

Tout en sortant
De sa ruelle.

Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Un moment plus tard
Je faisois le Diable cornard.



Air : *Le Démon malicieux & fin.*

Le Démon , quoiqu'il passe pour fin ,
Ne fut pas alors assez malin.
S'il eût pris la forme de Toinette ,
Son air charmant , sa taille & ses appas ;
C'étoit fait , la Grace étoit muette ,
Et saint Antoine eût volé dans ses bras.



A R I A N E,
C A N T A T I L L E.

Air : *Des Folies d'Espagne.*

LOIN d'un amour que la gloire condamne,
L'ingrat Thésée en de sauvages lieux
Un beau matin abandonne Ariane :
Le doux sommeil fermoit alors ses yeux.



Air : *Résonnez, ma musette.*

En s'éveillant, la Belle
Et le cherche & l'appelle ;
Mais ne le trouvant pas ,
Elle s'écrie, hélas !



Air : *Du Devin de Village.*

J'ai perdu mon serviteur ,
J'ai perdu tout mon bonheur ,
L'ingrat me délaisse. (bis.)



Air de *Trompette.*

Quand elle eut tenu ce propos ,
Elle entendit une Trompette.
Quand elle eut tenu ce propos ;

Elle entendit quelques Echos ;
 Et le vallon qui les répète ,
 En cadence redit ces mots ,
 En caden. ce.



*Bacchus , c'est toi que je chante ;
 Tu nous conduis dans ces lieux :
 Tout nous plaît , notre ame est contente ;
 Jupin n'est pas mieux dans les Cieux.*



Air : Quand le Dieu Sabaoth.

Des Faunes , des Sylvains
 Portoient dans leurs mains
 Chacun des brocs de vin.

 Ils buvoient ,

 Danfoient ,

 Et chantoient

 Des couplets

 Mal faits ,

 Que d'autres répétoient

 Plus d'un tendron , mignon ;

 A l'œil fripon ,

 Au son de leur chanson

 Sautoit en rond :

 Et plus loin des poupons

Dans des cruchons
Se fourroient le menton ,
Et disoient , bon.
La troupe à chaque pas
Tomboit à bas ;
Et porté sur les bras
De trois soldats ,
Dans un brancard brisé ,
Le vieux Silene étoit renversé.



Air : Quoi ! c'est donc là cet objet radieux.

Bacchus ensuite étoit vu sur un char ,
Le Thirse en main , & la trogne vermeille.
Bacchus ensuite étoit vû sur un char :
Sur Ariane il lance un doux regard.



Air : Ça n'vous va brin.

Oh ! la charmante Pelerine
Que je trouve dans ce canton !
Quoi donc ! vous paroissez chagrine !
A quoi le chagrin est-il bon ?
Tnez , buvez ce coup de Champagne ,
Et puis vous ferez ma compagne.
Sçachez , dit-elle , ô Dieu du Vin ,
Qu'ça n'vous va brin ,
Qu'ça n'vous va brin.

Air : *Des Proverbes.*

D'un grand pays je suis la Souveraine ;
De ma vertu l'Univers est témoin....
Votre vertu ! dit Bacchus ; ah ! ma Reine ,
A beau mentir qui vient de loin.



Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Ici mon époux en colere....
Ah ! grands Dieux ! je sçais votre affaire ,
Dit Bacchus , en prenant un bras.
Thesée oui , voilà le mystere.
Notre Cantate ne dit pas
Ce que la douleur lui fit faire.



ACIS ET GALATÉE,
CANTATILLE.

Air : Babet , que t'es gentille !

A L'ombrage secret
D'une rive enchantée,
Même buisson couvroit
Acis & Galathée.
Ils se regardoient,
Puis ils soupiroient,
Et soupiroient encore.
Que je t'aime, mon cher amant !
Disoit la Nymphé tendrement.
Acis répondoit vivement :
Et moi j'aime & j'adore,
Et moi j'aime & j'adore.



Air de Menuet.

D'un bois voisin, à cent pas de ces lieux,
Sortit tout à coup un monstre furieux,
D'un bois voisin, à cent pas de ces lieux,
Sortit un Colosse effroyable,
Un monstre odieux,
Noir, hideux.

Géant énorme , affreux ,
 Son œil perçant & creux
 Lançoit de toutes parts
 Des regards
 Hagards ;
 Il grimpe sur un mont ,
 Et là ce Rodomont
 Fait frémir les Echos
 Du son de ces terribles mots.



Air : On ne peut trop tôt se mettre en ménage.

Où vous cachez-vous ,
 Rival misérable ,
 Couple trop coupable ,
 Rival misérable ,
 Où vous cachez-vous ? (bis.)
 Mon cœur , qu'on accable , (bis.)
 N'est que trop jaloux. (bis.)
 Redoutez mes coups. (bis.)



Air : Voici les Dragons qui viennent.

Grands Dieux , j'entends Poliphème ,
 Acis , sauvons-nous.
 Je crains sa fureur extrême ,
 Non pour moi , mais pour vous-même...
 Et moi pour vous.

Air : Ciel ! l'Univers va-t-il donc se dissoudre.

Dieux ! je les vois !
 Dit le monstre terrible.
 Sa voix horrible
 Fit trembler les bois ;
 Je les vois ! est-il possible ?
 Je les tiens à cette fois.
 Parque inflexible ,
 Seconde-moi.



Air : Les Cieux par la flamme entrouverts,

D'un bras que la rage conduit ,
 Il détache un roc qui s'éboule.
 Sous la masse énorme qui roule ;
 Ciel ! Acis écrasé périt.



Air : Quoi ! c'est donc là cet objet radieux.

Tendres amants , que l'amour rend heureux ,
 Cherchez toujours le plus sombre bocage.
 Tendres amants , que l'amour rend heureux ,
 Que le mystère veille sur vos feux.
 Vous , cœur sauvage
 Qu'Amour engage
 Pour un objet qui méprise vos vœux ,

Qu'un autre hommage
 Vous dédommage.
 Retirez-vous en respectant ses nœuds.
 Tendres amants , &c.

LÉANDRE ET HERO,
 RONDEAU.

Air : *De la Romance de Daphné.*

POURQUOI passer à la nâge ?
 N'avoit-il point de batteau ?
 En amour qu'on est peu sage !
 Pourquoi risquer ce passage ,
 La nuit , au milieu de l'eau ?



Dès que Hero vit Léandre ;
 Léandre fut son amant.
 Se regarder d'un air tendre ,
 Soupirer , parler , s'entendre ,
 Fut l'ouvrage d'un moment.



Demeurez-vous loin , la Belle ?
 N'êtes-vous point d'Abidos ?

C'est vrai, reprit la pucelle ;
J'habite cette tourelle
Tout vis-à-vis de Sestos.



Quoi donc ! dans cette tourelle ,
Ah ! si vous vouliez ce soir
Y placer une chandelle.
Je le veux bien , lui dit elle ;
Mais Léandre , il fait bien noir.



Quoique la mer nous sépare ,
Puis-je craindre le danger ?
Le flambeau qu'Amour prépare
Sçaura me servir de Phare ,
Et de plus je sçais nâger.



Le soir même la lumière
Lançoit un éclat tremblant ;
A ce signal qui l'éclaire ,
Léandre fend l'onde amere ;
Le Desir voloit devant.



Sur l'autre bord il arrive ;
Hero reçoit son vainqueur ;

Que de baisers sur la rive,
La tendresse la plus vive,
En disoit moins que son cœur.



Pendant quelques nuits de fuite
Il va la voir constamment.
Plein de l'amour qui l'excite,
Il alloit toujours fort vite,
Mais revenoit lentement.



Une nuit, Ciel ! quel orage !
La Mer se gonfle , mugit ,
Qu'importe , il s'élançe , il nâge ;
Mais quel horrible présage !
Le clair flambeau s'éteignit.



Le flot l'emporte , l'entraîne :
En vain il étend les bras ;
Il succombe , il perd haleine ;
Il meurt en pleurant la peine .
Que va causer son trépas.



**Le matin , Hero tremblante
Jette les yeux tristement
Sur les bords.... Sa vue errante...
Dieux ! quel objet d'épouvante !
Ciel ! ô Ciel ! c'est mon amant.**



**La mort seule à sa souffrance
Donna du soulagement.
Dans pareille circonstance ,
Nos femmes sçauroient, en France ,
Se consoler autrement.**



CHANSON.

Air : *Il est une Sophie.*

BABET m'a sçu charmer ,
Babet a ma tendresse.

Qui voudroit m'en blâmer
N'a pas vû ma maîtresse.

C'est un air si fin ,

Une taille , un sein !

C'est la plus belle fille !

N'eût-elle que des jupons courts ,

Et son corset d'à tous les jours ,

Vous diriez , fussiez-vous un ours ,

Babet , que t'es gentille !

Babet , que t'es gentille !



Quand Babet a dit oui ,

C'est oui qu'il faut comprendre ;

Chacun est réjoüi ,

Si-tôt qu'on peut l'entendre :

C'est la Vérité ,

La Simplicité !

Point de détours de fille.

Fût-ce le soir ou le matin

Qu'on la voie , adieu le chagrin ;
 Qu'elle chante , on est tout en train.
 Babet , que t'es gentille !
 Babet , que t'es gentille !



Un gros fermier d'ici
 A dit : Babet , je t'aime :
 Je mourrai de fouci ,
 Si tu n'en dis de même.
 Tiens , veux-tu de l'or ?
 De l'argent encor ?
 Tiens , prends , prends-en , ma fille :
 Mais elle : Bon ! Allez , Monsieur ;
 Quoique pauvre , j'ons de l'honneur.
 Quand j'ai sçu ça , j'ai dit d'un cœur !
 Babet , que t'es gentille !
 Babet , que t'es gentille !



J'irai trouver Babet ,
 J'irai trouver sa mere....
 Non.... D'abord en secret....
 Mais je crains sa colere.
 Je lui parlerai ,
 Oui , je lui dirai :

Ah ! Babet ! ah ! ma fille !
 Si tous les jours je suis tes pas ,
 C'est que l'Amour & tes appas....
 Tiens... Je... Oui... Non , je ne ments pas :
 Babet , que t'es gentille !
 Babet , que t'es gentille !

A U T R E .

Air : Du Pot au noir.

ON dit que je suis gentille ;
 Mais pour moi je n'en sçais rien :
 Quand on est hontête fille ,
 On est toujours assez bien :
 Mais l'amour de moi s'empare ,
 Sans que j'y puisse pourvoir ,
 Gare , gare ,
 Gare , gare le pot au noir.



La Saint Jean , ce fut le terme
 Où mon pere prit chez nous
 Colin pour mener sa ferme ;
 Et ce garçon vaut beaucoup.
 Jamais on ne le rembarre ;

Car

Car il fait bien son devoir.
Gare , gare ,
Gare , gare le pot au noir.



Je suis plus morte que vive ;
Lorsque je ne le vois pas ;
Et quand le soir il arrive ,
De loin je connois son pas.
S'il tarde un peu , mais c'est rare ,
Je suis toute au désespoir.
Gare , gare ,
Gare , gare le pot au noir.



Quand je le trouve à la grange ,
Mon corset gêne mon sein.
Si devant moi Colin mange ,
Je voudrais mordre en son pain ;
S'il me parle , je m'égare ,
Et je me sens émouvoir.
Gare , gare ,
Gare , gare le pot au noir.



Sur son lit Colin sommeille ,
Quand il a pris son repas ;

J'irai lui pincer l'oreille,
 Ou le tirer par le bras.
 Quoique le tour soit bizarre ;
 Je le ferai dès ce soir.

Gare , gare ,
 Gare , gare le pot au noir.



Le soir même la fillette
 Au lit de Colin alla ;
 Et l'Amour vers la couchette ,
 Quoiqu'à tâtons la mena :
 Mais sous ses piés une barre
 Sur le garçon la fit cheoir.

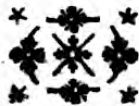
Gare , gare ,
 Gare , gare le pot au noir.



En sursaut Colin s'éveille.
 De ce qu'à Jeannette il fit ,
 Vous vous vous doutez à merveille ,
 Et cela perd au récit.

Aux plaisirs qu'Amour prépare ,
 Si l'on offre le miroir ,

Gare , gare ,
 Gare , gare le pot au noir.



A U T R E.

Air : *L'autre jour étant assis.*

EST-CE au faite des grandeurs
Que le vrai bonheur réside ?
Est-ce au comble des honneurs
Que la volupté préside ?
Non : mais jouir sans bruit
D'un objet qui nous aime ,
Bon vin , un bon ami ;
Voilà le bien suprême.



Loin de tous yeux indiscrets
Suis-je près de ma Bergere :
Vois-je mousser un vin frais
Dans un vase de fougere :
Assis à mes côtés ,
Un ami véritable
Reçoit-il nos santés ;
Mes Dieux font à ma table.



Eglé, reçois le serment
Que la vérité m'inspire ;
Tes yeux verront ton amant
Toujours sous le même empire :

D ij

Si jamais dans mon cœur
 Le tems éteint ma flamme ,
 Pour dernière faveur ,
 Parques , coupez ma trame.



Je ne veux point que mes jours
 Survivent à ma tendresse.
 Sans amis ou sans amours ,
 Qu'ai-je besoin de vieillesse ?
 Leur cœur est le seul bien
 Qui soit digne d'envie ;
 Après eux il n'est rien
 Qui m'attache à la vie.

AUTRE.

Sur le même air que le précédent.

BUVONS tous à la santé
 De notre hôte & notre hôtesse ,
 Chez eux l'aimable gaîté
 Fait honneur à la sagesse.
 Jamais le noir souci
 Ne paroît à leur suite ;
 Car on n'en sent ici
 Qu'à l'instant qu'on les quitte.



A U T R E.

Air :

SUR le bord d'un ruisseau
 Qu'agitoit un doux Zéphire ,
 Je vis sous un ormeau
 Tircis près de Themire ;
 Je me glissai près d'eux.
 Themire étoit distraite ;
 Et sans lever les yeux ,
 De doux nœuds
 Ornoit sa houlette.



Le Berger est charmant ;
 Et n'a nul trait qui ne plaife.
 Son âge est de vingt ans :
 La Bergere en a seize.
 La plus charmante fleur ,
 Au lever de l'aurore ,
 Par sa vive blancheur ,
 Sa fraîcheur ;
 Plairoit moins encore.



Pourquoi , disoit Tircis ,
 Mon cœur craint-il ton absence ?

D iij

C'est qu'en proie aux ennuis
Que chasse ta présence,
Loin de ton œil vainqueur,
Je languis, je soupire ;
Il n'est nulle douceur
Pour mon cœur
Que près de Themire.



Le jour n'a de beauté
Que quand je la vois paroître :
Elle est ma volupté ;
Elle seule en fait naître.
Ces troupeaux si chéris
Qui savoient tant me plaire ;
Me sont d'un moindre prix
Qu'un souris
Que fait ma Bergere.



Tircis lui prit la main :
Elle lâcha sa houlette.
Un baiser sur le sein
Acheva sa défaite :
Un buisson me cacha
Tircis & la Bergere ;
L'Amour après cela
S'envola
Le dire à Cythere.



A U T R E.

Air : *Sur le bord d'un ruisseau.*

JAi bientôt quatorze ans,
Sans doute je vais plaire ;
Car la moindre Bergere
N'est ici sans amans :
Mais sûre de charmer,
Je voudrois bien apprendre
Comment il faut s'y prendre ;
Lorsque l'on veut aimer.



Aussi-tôt qu'un Berger
Me dira : Je vous aime ;
Dois-je dire de même ?
Oui , car il peut changer.
Il doit me pardonner ,
Si je manque à l'usage ;
Mais s'il demande un gage ;
Je ne sçais que donner.



Ma houlette ou mon chien ,
Me devient nécessaire ;
Je ne puis me défaire
De l'un ou l'autre bien.

D iv

Le présent d'un agneau
Seroit bien mon affaire ;
Si tous les jours ma mere
Ne comptoit mon troupeau.



Un jour pour appaiser
Le courroux de Silandre ;
Lifette d'un air tendre
Le paya d'un baiser.
Il fut , je m'en souvien ;
Content de sa victoire ;
Mais je ne pus le croire ;
Car un baiser n'est rien.



J'ai baisé si souvent
Cette jeune Bergere :
J'embrasse aussi ma mere ;
Elle que j'aime tant ;
Mais libre en mon desir ,
Je n'ai rien qui m'entraîne ;
Si je le fais sans peine ,
C'est aussi sans plaisir.



Quand l'Amour une fois
Nous met sous son empire ,

Sans doute qu'il inspire
Les cœurs dont il fait choix.
Qu'il vienne ce vainqueur
Me rendre son hommage ;
Je n'ai point d'autre gage
Que le don de mon cœur.

A U T R E.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

UN jour dans un bois solitaire ;
L'Amitié rencontra l'Amour.
Bon jour ma sœur. Bon jour mon frère.
Ah ! dit-elle , quel heureux jour !
Mon frère , enfin je te possède :
Souvent je te suis de bien près ,
Et quelquefois je te précède :
Mais je ne te trouve jamais.



De notre peu d'intelligence
Tout mortel rit avec aigreur :
Un air de haine & de vengeance
Doit-il être entre frère & sœur ?
A voir cette froideur extrême ,
Ils croient qu'on fait peu s'aimer.

D v

Bon ! dit l'Amour , ils font de même ;
Ils ne peuvent nous en blâmer.



Chacun , ma sœur , a ses affaires :
Tout roule sur moi sous les cieux.
Nos transports sont peu nécessaires ;
Nous ne nous aimerions pas mieux ;
Et je vous dirai sans mystere ,
Que je hais votre air de Caton.
Eh ! que faites-vous sur la terre ?
A peine vous y connoît-on.



A chaque instant la perfidie
Y prend votre nom & vos traits ;
Et par les mortels applaudie ,
Voit encenser tous ses portraits :
Mais pour moi , ma puissance est sûre ,
Vainement on veut s'en garder ;
Je suis l'ame de la Nature ,
Dès que je parle , il faut ceder.



Je sçais que tout ce qui respire
Est , reprit-elle , sous tes loix ,
Et que tu tiens sous ton empire
Les cœurs des Bergers & des Rois ;

Mais tes faveurs sont toujours prêtes :
Tu veux par-tout être vainqueur.
Amour , tu comptes les conquêtes ;
Et moi j'en pese la valeur.



Qu'en mille ans un couple fidele
De mes loix fasse son bonheur ,
En voyant renaître un modele ,
C'en est assez pour mon honneur.
Vole de victoire en victoire ,
Je te cede tes favoris ;
Je préfere à toute ta gloire
Le cœur d'Ismene & de Philis.



Leurs vertus.... Alors la Déesse
Se tut sans avoir achevé ;
Par un trait de délicatesse ,
Qu'un amant n'eût pas observé :
Elle eût dit que vous étiez belles ;
Que vos cœurs sont faits pour aimer ,
L'Amour ouvroit déjà ses aîles ,
Et voloit pour vous enflammer.



A U T R E.

Climene avoit appelé l'Auteur son Toutou.

Air : A l'ombre de ce verd bocage.

QUE la Fauvette de Dorine
 Se vante d'avoir des faveurs ,
 Que pour Bichonne & pour Plotine
 On prodigue mille douceurs :
 Leur sort ne me fait point de peine ;
 Car je trouve bien plus d'appas
 D'être le Toutou de Climene ,
 Que l'oiseau cheri de Pallas.



Je serai près de ma Bergere
 Un modele pour les Toutous ,
 Caressant , fidele & sincere.
 Que mon emploi me sera doux !
 La vérité fait sa devise ,
 Son caractere est la candeur ;
 Et dans le monde la franchise
 N'a d'autre temple que son cœur.



Pour faire tout ce qui la flatte ,
Je voudrois hâter son desir :
Elle marcheroit sur ma patte :
Que j'y trouverois de plaisir !
Tout par elle m'est agréable ,
Et l'absinthe ou le chicotin
Deviendrait pour moi délectable ;
Si je le mangeois dans sa main.



Je n'ai point cctte ardeur terrible
De ces chiens toujours aux abois ;
Mon cœur est tendre , il est sensible ;
Et mon cœur gouverne ma voix.
Pour lui peindre l'ardeur qu'inspire
Le desir de m'en faire aimer ,
Je la regarde , je soupire ,
En faut-il plus pour s'exprimer ?



Jadis pour une autre maitresse
J'ai long-tems gardé les troupeaux :
Mais peu délicate en tendresse ,
Elle écoutoit mille rivaux.
Un jour aussi que l'inhumaine
Croyoit avoir sçu me lier ,
J'arrache , je brise ma chaîne ;
Et me sauve avec le collier.



Sur ce collier son nom peut-être
 Est encore resté gravé :
 Mais , à ce que je puis connoître ,
 Mon cœur n'en est plus captivé.
 Viens , Amour , que ta main efface
 Ce nom qui me tint sous sa loi ;
 Que ta fleche y grave à la place ,
Climene a son cœur & sa foi.

AUTRE.

Air : A notre bonheur l'amour préside.

JE reconnois le triste bocage
 Si funeste à ma tranquillité ;
 C'est sur ce gazon , sous cet ombrage
 Que j'ai perdu ma félicité ;
 C'est-là que Tircis sur sa mufette ,
 D'une ardeur parfaite ,
 Exprimant les feux ,
 J'ai fait l'aveu de l'amour extrême ,
 Qui malgré moi-même
 Parut dans mes yeux :



Certaine rougeur sur mon visage ;
 Mon air distrait, mon sein agité ;

Mon innocence , mon peu d'usage ,
Tout lui dévoiloit la vérité ,
Il me prend la main , j'étois tremblante ;
 Mon trouble s'augmente
 A chaque moment.
Pour combattre le feu qui l'anime ;
 Ma bouche s'exprime ,
 Mon cœur la dément.



Oui , Themire : oui , je vous adore ,
Me disoit-il , & si tendrement !
Que je ne voye jamais l'aurore ,
Si je cesse d'être votre amant :
Si je renonce au soin de vous plaire ;
 D'une autre bergere
 Si je suis les pas ,
Que le tendre amour qui voit ma flamme ;
 Ne livre mon ame
 Qu'à des cœurs ingrats.



Ces ruisseaux , ces fleurs , cette verdure ;
Et la présence de mon vainqueur ;
Dans cet instant , tout dans la Nature
Paroissoit s'unir contre mon cœur.
Les premiers efforts de sa tendresse ;

Sont par ma sagesse
 D'abord repoullés ;
 Je n'ose en exprimer davantage ,
 Il devint volage :
 C'est en dire assez.

L A M É T A M O R P H O S E
 D'UNE BERGERE EN ŒILLET ;
 A I S M E N E.

Air : De la chanson d'Alexis.

JADIS il fut une Bergere
 Pleine d'appas ,
 Cruelle , farouche , sévère
 Comme on n'est pas.
 S'il lui venoit un Berger tendre
 Qui larmoyoit ,
 Elle refusoit de l'entendre ,
 Ou bien fuyoit.



Il étoit au même village
 La jeune Alis :
 Douceur dans l'ame ; en son visage ,
 Roses & lys ,

Taille de Nymphé , air de noblesse ,
Ferme embonpoint ;
D'Alis on aimoit la sageffe ;
De l'autre , point.



Celle-ci trouve Alis aimable ;
Et le lui dit :
La belle Alis d'un air affable
Le lui rendit.
Soyons , dirent-elles , ensemble
Incessamment :
Le lien qui deux cœurs rassemble ;
Est bien charmant.



Leurs troupeaux lors des mêmes herbes
Toujours païssoient ,
Toutes deux sur les mêmes gerbes
Se repositoient.
Sans Alis l'amie étoit blême ;
Prête à périr :
Sans elle Alis étoit de même
Prête à mourir.



Alors Alis devint si belle
Qu'on en parla.

En passant , on disoit : c'est elle ;
Ah ! la voilà !
Le fils du Roi sur son passage
Vient & la voit ;
Et la Belle eut en mariage
Le fils du Roi.



L'amie au lieu d'en avoir joie ,
En eut dépit.
Aux soupirs son cœur fut en proie ;
Sans nul répit.
Le Lys fit place à la Jonquille
Sur son blanc tein :
Elle seche , & la pauvre fille
Mourut enfin.



A sa mort les Dieux l'ont changée
En cet œillet ,
Et leur justice s'est vengée
Avec sujet :
Mais s'ils changeoient en fleurs & roses
Les cœurs malins ,
Nous en aurions toujours d'éclofes
Dans nos jardins.



Comme œillet , fut hors de tout blâme
Quant à l'honneur :

De la vertu qu'elle eut dans l'ame ,
Elle a l'odeur :
Mais l'ame chaste , l'air modeste ,
Sont sans appas ,
Si l'esprit , le cœur , & le reste
N'y répond pas.



Voici pour votre fête , Ismene ,
Ce pauvre œillet.
Votre exemple croîtra sa peine
Et son regret.
C'est peu , saura cette inhumaine ,
Que de charmer ,
Il faut que de vous elle apprenne
A bien aimer.



Vous l'instruïrez par votre usage ;
Qu'en amitié ,
Le mal , le bien , tout se partage
Par la moitié ;
Et qu'un cœur qui pense de même ;
Prise le bien ;
Et le bonheur de ce qu'il aime ,
Plus que le sien.



CHANSON.

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

QUI veut sçavoir dans mes amours
Quel seroit mon systême ?
D'aimer, & même sans retour ;
Car c'est ainsi que j'aime.



Je n'aimerois les Jeux, les Ris ;
Fût-ce chez les Dieux même,
Qu'où je trouverois mon Iris,
Car c'est ainsi que j'aime.



Si l'on m'offroit, sans ses appas ;
Le plus beau diadème,
Loin d'elle je n'en voudrois pas ;
Car c'est ainsi que j'aime.



Je sçauois braver comme Acis ;
Le jaloux Poliphème,
Pour me trouver près d'elle assis ;
Car c'est ainsi que j'aime.



Je voudrois qu'à tout indiscret
 Mon cœur fut un emblème
 Dont Iris seule eût le secret ;
 Car c'est ainsi que j'aime.



Mais je cherche un objet en vain
 A mon amour extrême :
 Qui me dira ce doux refrain ?
 Oui , c'est ainsi que j'aime.

A U T R E .

Air : *L'Equipage.*

UN E Bague !

Mais il extravague :
 Certe , Chevalier ,
 Le trait est singulier.
 Quelle route !
 Vous croyez sans doute
 Etre chez Raton ,
 Ou parler à Marton.

Il faut convenir qu'elle est bien montée ,
 Et mérite d'être présentée .

Que de feu !

Oui , j'en ai vû peu
De si belle eau ,
Surtout cet anneau
Paroît for beau.
Qu'il est étroit ,
Il est bien à mon doigt.

Une Bague , &c.

Mais qu'il est hardi ! comme il vous regarde !
Contre vous le cœur doit être en garde

Des présents ,
Des soins complaisants ;
Je vous la rends.
Mais non , je la prends
Pour le plaisir
De vous punir
D'avoir osé l'offrir.

Une Bague , &c.



AUTRE.

Air : *Ah ! le bel oiseau , Maman !*

AMIS, chantez tour à tour
 Le vin & la bonne chere ;
 Moi , je ne chante qu'Amour ,
 Et mes feux , & ma Bergere.
 Il n'est de plaisir parfait
 Que ceux qu'on goûte à Cythere ,
 Il n'est de plaisir parfait
 Que celui que l'Amour fait.



L'Amour bannit le chagrin ,
 L'Amour bannit les allarmes ,
 En sent-on , lorsque sa main
 Veut bien essuyer nos larmes ?
 Il n'est de plaisir parfait
 Sans l'Amour & sans ses charmes.
 Il n'est , &c.



Est-il de son plus touchant
 Que la voix d'une Maitresse ?
 Est-il rien de plus charmant
 Qu'un regard plein de tendresse ?
 Il n'est de plaisir parfait
 Que celui qui m'intéresse.
 Il n'est , &c.



Le don d'une simple fleur
Prend une forme nouvelle ,
Dès qu'elle est une faveur
Que nous accorde une Belle.
Il n'est de plaisir parfait
Sans une ardeur éternelle.
Il n'est, &c.



C'est jour du sort des Dieux .
Que rendre heureux ce qu'on aime.
Prévenir ses moindres vœux ,
C'est la volupté suprême.
Il n'est de plaisir parfait
Sans une tendresse extrême.
Il n'est, &c.



Dieux ! quels transports ravissants !
Quand l'Amour paye une flamme ,
Est-ce assez de tous nos sens ?
Avons-nous assez d'une ame ?
Il n'est de plaisir parfait
Que pour un cœur qui s'enflamme ;
Il n'est de plaisir parfait
Que celui que l'Amour fait.



AUTRE.

A U T R E.

Air : *Mi , mi , fa , re , mi.*

CHERS amis , vive la table ;
C'est l'instant fait pour les cœurs ;
Tout y plaît , tout est aimable :
C'est-là qu'on dit mieux qu'ailleurs ;
Mi , mi , fa , ré , mi ,
Chantez mon petit ,
Mi , mi , fa , ré , sol ,
Comme un Rossignol.



C'est à table que l'on brille ;
Les Plaisirs y sont en train.
Le feu du vin qui pétille ,
Met dans nos yeux ce refrain :
Mi , mi , &c.



L'Amour y rend indiscrete
Climene qui s'attendrit ;
Son amant ; sous sa serviette ,
En secret alors redit :
Mi , mi , &c.



Vîte , verse-moi rafade ,
 Faut-il te le répeter ,
 Et pour toi mon camarade ;
 C'est à ton tour à chanter ,
 Mi , mi , fa ré mi ,
 Chante mon petit ,
 Mi , mi , fa ré fol ,
 Comme un Rossignol.

A U T R E.

Air :

ADIEU cette franchise austere ,
 Cet air uni , ce caractère
 Transmis par nos ayeux Gaulois ;
 A présent , graces à la mode ,
 Dans nos cercles les plus bourgeois ,
 On ne rencontre que Pagode.
 Tout est Chinois ,
 Airs & minois ,
 Tout est Chinois.



Plus cardé qu'une vieille Actrice ,
 Quel est ce moderne Narcisse ;

C'est un Abbé que j'aperçois ,
Il parle d'un ton de malice ,
Marche par mesure & par poids ;
Et ne regarde qu'en coulisse.

Tout est , &c.



De blanc & de rouge jaspée ;
Iris de magots occupée
Semble en parlant plaindre sa voix ;
Dans sa marche toute éclopée ,
Sa mule lui brise les doigts ,
Pour montrer un pied de poupée.

Tout est , &c.



Un voyageur dit qu'à la Chine
Sans l'esprit & sans doctrine ,
On ne peut monter aux emplois ;
En vain on y cite sa race.
En France exceptez en ces loix ,
Dans quelqu'un de nos gens en place ;

Tout est , &c.



Du bon goût se croyant l'arbitre
Certain Auteur de son pupitre
Fait éclore un Roman Anglois ,
Il met Chapitre sur Chapitre.

E ij

Enfin le Lecteur aux abois
 Voit, mais trop tard , que , hors le titre ,
 Tout est Chinois ,
 Mœurs & patois ;
 Tout est Chinois.



Patri de finesse & d'Astuce ,
 Certain Caffard sous son capuce ,
 Chez quelqu'un entre en tapinois.
 Grave , fourbe , & le cœur de bronze ,
 Dans sa conduite , le matois
 N'est en rien different d'un Bonze :
 Tout est Chinois ,
 Airs & minois ;
 Tout est Chinois.



Voyez ce vieux faiseur de cures ,
 Ordonner des drogues obscures ,
 Qu'il cache encor par son patois.
 Pour en rachever la peinture ,
 Il ne manque à cet Iroquois ,
 Qu'un Palanquin pour sa voiture.
 Tout est Chinois ,
 Airs & minois ,
 Tout est Chinois.



AUTRE.

LE RETIT MÉNAGE.

Air : *La fanfare de Saint Cloud.*

LA fortune & ses largeffes
 N'excitent point mes defirs ;
 A la place des richeffes
 J'en ai reçu des plaisirs.
 Plaisir vraiment délectable ,
 Et plus précieux que l'or !
 Ma compagne est agréable ,
 Oui , ma femme est un thréfor.



Nous vivons assez à l'aife
 Dans un petit cabinet ;
 Car nous n'avons qu'une chaise ;
 Près du lit un tabouret ;
 Mais dans ce lieu délectable
 Que fa présence embellit ,
 L'appétit nous met à table ,
 Et l'Amour nous met au lit.



Nos repas font peu superbes ;
 Tout est si cher à présent !

E iij

Mais ma femme avec des herbes
Sçait me renvoyer content ;
Chaque morceau qu'elle touche
Prend d'elle tant de faveur ,
Qu'il semble fait pour ma bouche
Encor moins que pour mon cœur.



Ma femme toujours opine
Pour ménager quelques sols ,
Nous ne buvons que chopine
Chaque repas entre nous ;
Mais quoique vin de taverne
Et souvent au bas percé ,
Il vaut mieux que du Falerne ,
Quand par elle il est versé.



Qu'un Commis s'habille en Prince
Il ne me fait pas la loi ;
Un Bourgeois feroit bien mince
S'il n'étoit mieux mis que moi ;
Mais mes chemises sont faites
Par ma femme , & de son lin ,
Et mon col & mes manchettes
Furent cousus de sa main.



Nous avons bien de la peine ,
Nous la prenons sans regret ;
Car le poids de notre chaîne
S'allége par son objet :
Dans nos travaux même zèle
Nous soutient & nous conduit ;
Quand mon cœur dit c'est pour elle ;
Le sien répond , c'est pour lui.

CHANSON.

Air : Quel mystere.

OUI , je t'aime ,
Je prétererois tes appas
A Vénus même ,
Oui , je t'aime ,
Monsieur , je ne vous comprends pas.
Depuis deux ans
Je guette les instans
Où je puis d'une ardeur extrême
Te faire mille serments.
Ah ! friponne , tu m'entends.
Oui , je t'aime , &c.

Prends ce nœud , ce coulant ;
Mets à ton doigt ce brillant.
Puis-je d'un moindre prix
De toi payer ce fouris ?
Que dirois-tu , Doris ,
Si sur ce tapis
Je mettois cent louis ?
Oui ,
Je commence à comprendre ;
Vous m'aimez , cet aveu si doux
Se fait entendre :
L'on est tendre ;
Mais , Monsieur , que ne parliez vous ?



A U T R E.

Air : *De la Pastorale d'Alcimadour*.

VOYEZ la jeune Abeille ;
Elle aime les vallons.
Sur la rose vermeille
Volent les papillons.
Souvent une onde claire
Arrose un beau séjour.
Non , n'allez point à Cythere
Chercher le Dieu d'Amour ;
Il fuit par-tout ma Bergere
Ce Dieu lui fait sa cour.



Toujours près de ses charmes
Il la fuit sous l'ormeau :
Elle garde ses armes ;
Il veille à son troupeau ;
Là , d'une aîle légère ,
Il voltige à l'entour.
Non , n'allez , &c.

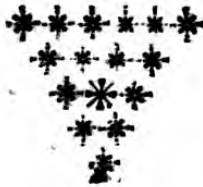


E v

A l'instant qu'elle ordonne,
 Il vole avec ardeur,
 L'ordre qu'elle lui donne
 Lui semble une faveur ;
 Ce maître de la terre
 Obéit à son tour.
 Non, n'allez, &c.



Quel est donc le salaire
 De ce galant Berger,
 Un coup d'œil moins sévère ;
 Quelque souris léger ;
 Mais quoiqu'il puisse faire,
 Il l'aimera toujours.
 Non, n'allez point à Cithere
 Chercher le Dieu d'Amour,
 Il suit par tout ma Bergere ;
 Ce Dieu lui fait sa cour.



A U T R E.

Air : Vous êtes irrité.

POUR qui me prenez vous ?
Oh ! pour le coup ,
Redoutez ma colere ;
Mais voyez cet insolent
Qui pense qu'un galant
Peut me satisfaire.
Ce franc téméraire
Croit avoir affaire
Aux femmes d'aprésent.
Mon époux quoique vieux ;
Et goûteux ,
M'est seul agréable ,
Mon cœur pour lui constant ;
L'aime autant
Qu'un jeune homme aimable ;
Doit la vive ardeur ,
N'est qu'un feu trompeur ,
Qu'un seul instant peut éteindre ;
Et qui prompt à feindre ,
Doit nous faire craindre
Mépris ou froideur.

E vj

Sur ce ton sévère ,
Aminte , d'un air austere ;
Répondoit à Licidas ,
Qui fou de ses appas ,
S'efforçoit de lui plaire ;
Cet amant sincere
Employoit larmes & priere ;
Pour tâcher de faire
Son époux confrere
Du Dieu forgeron ;
Mais le vieux Barbon ,
D'un lieu voisin de ce mystere ;
Loin d'être en colere ,
Rioit de l'affaire ,
Et disoit tout bas :
Pauvre Licidas ,
Va, tu perds tes pas ,
Car mon épouse ne t'écoute pas.
Poursuis ce langage ,
Et ce vain hommage ;
Pour moi je m'en vas.

Sois sans crainte ;
Dit alors Aminte ,
Car mon jaloux écoutoit
Ton amour indiscret.

Sois fans crainte ,
Dit alors Aminte ;
Et venge-toi dans mes bras ;
De l'embarras
Que donne un tel cas.
Licidas à ces mots qu'il avoit peine à croire ;
Goûta bientôt tous les plaisirs de la victoire.
Mille flammes
Unissent leurs ames ;
Et quand l'Amour satisfait
Se reposoit ,
Elle répétoit :
Sois fans crainte ;
Bannissons la feinte ;
Et venge-toi dans mes bras
De l'embarras
Qu'exige un tel cas.



A U T R E.

Air : Babet , que t'es gentille !

JE hais tout ornement
Que demande la rime ;
Je pense simplement ,
Simplement je m'exprime ;
Et je chéris tant
Un discours bien franc ,
Que fut-ce Vénus même ,
S'il falloit par un compliment
Lui prouver mon tendre tourment ;
Je lui dirois tout uniment ,
Tenez , c'est vous que j'aime ,
Tenez , c'est vous que j'aime.



L'IMPROMPTU

DE

THALIE.

OU

LA LUNETTE DE VÉRITÉ,

COMÉDIE.



A C T E U R S.

THALIE.

MERCURE.

UN PROCUREUR, ET SA FEMME.

UN FAT.

SON VALET.

ERASTE.

DAMON.

COLETTE.

COLIN.

MATHURIN.



L'IMPROMPTU

DE

THALIE,

OU

LA LUNETTE DE VÉRITÉ.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERCURE ET THALIE.

MERCURE.

CEST dans ces lieux, ô coupable *Thalie* !
Que Jupiter vient de vous reléguer.

Mais que pouvez-vous alléguer
Pour excuser la bizarre folie.

114 *L'IMPROMPTU DE THALIE,*

Qui des Cieux à l'instant vous a fait exiler :
Car de quel autre nom pourrois-je l'appeller ?

T H A L I E.

Quoi ! pour un mot , une plaisanterie ,
Qui m'est sans le vouloir échappée en passant !
Est-ce un crime après tout , & si noir & si grand ,
Pour que des Cieux ...

M E R C U R E.

Ah ! Thalie ! Ah ! Thalie !

C'est un métier bien dangereux
Que celui des bons mots & de la répartie ;
Et ne s'en tire pas qui veut.
Un mot échappe , une faillie
Qui part comme un éclair , la troupe des rieurs
Exalte le bon mot , fruit de l'étourderie :
De bouche en bouche il vole , & jamais ironie
N'a paru sans admirateurs.
Mais dans les Cieux ainsi qu'ailleurs ,
On applaudit la raillerie ,
Et l'on abhorre les railleurs.

T H A L I E.

En critiquant , suis-je hors de ma place ;
C'est mon talent , c'est un droit qu'au Parnasse
Mes sœurs ont mis en mon pouvoir :
Pourquoi donc me punir d'avoir fait mon devoir ?

M E R C U R E.

Vous l'étendez ce droit plus qu'il n'est légitime.
La Critique toujours fut de votre ressort :
Mais sa borne est marquée ; & sitôt qu'elle en sort
Sa licence devient un crime ,
Qu'accompagne toujours la crainte , ou le remord.

T H A L I E.

Mais dans ces lieux , hélas ! que vais-je faire ?
Neptune & le blond Apollon ,
Des Cieux ainsi que moi relégués sur la Terre ,
Du métier de Berger , de celui de Maçon ,
Se firent un manteau pour couvrir leur misère.
Mais moi malheureuse étrangère
Je vais y périr.

M E R C U R E.

Je vous plains.
Vous entendez la Comédie ,
Vous possédez la Poësie ,
Tous talents pour mourir de faim.
Des Vers l'élégante harmonie
N'affranchit point ici des soins du lendemain.
Un vil mortel , du secours de sa main ,
Pourroit plutôt que vous y vivre avec aisance ;
Et dans sa modique dépense
Chaque jour suffit à son pain.

Que votre sœur qui préside à la danse ,
N'est-elle à votre place ? A l'instant l'opulence
Viendrait lui présenter les plaisirs d'ici bas :
Bientôt tous les mortels attachés sur ses pas ,
De leurs biens, de leurs cœurs, lui présentant l'hommage,

Ne croiroient pas payer , je gage ,
Le moindre de ses entrechats.

Et même si les Dieux plus doux dans leur colere

Vous laissoient ce génie heureux ,
Dont vous sçutes doter les Renard , les Moliere ,
Peut-être avec le temps votre sort rigoureux
Pourroit briser la trop forte barriere
Que Plutus met entre vous deux.

Mais privé de Nectar , & sevré d'Ambroisie ;

Votre génie en léthargie ,
Voulant par un goût neuf se singulariser ,
Pour divertir , viendra moraliser.

Eh ! ne sentez-vous pas vous-même
Que votre esprit ne s'est trouvé jamais
Dans la détresse & la foiblesse extrême ,
Dont en ce jour il éprouve l'accès ?

T H A L I E.

Je ne le sens que trop , & je suis sans réplique.

M E R C U R E.

Encor si vous étiez Muse de la Musique.

T H A L I E.

Pourquoi prolonger mon tourment ?
C'est un conseil en ce moment
Que j'exige , Seigneur Mercure :
Oui , puisqu'il faut subir ma cruelle aventure ,
Répondez donc selon mon gré ;
N'employez ni discours , ni détours , ni mystere ,
Dites-moi ce que je ferai ,
Et non ce que j'aurois pû faire.

M E R C U R E.

Puisque vous voici sur la Terre ,
L'usage d'ici-bas doit vous justifier ;
Je prendrais mon parti sans faire la sévere ,
Et suivant de l'Hymen le flambeau salutaire ,
Je chercherois à me lier
A quelque avare octogénaire ,
Qui par pitié pour vous voudroit se marier.
Dans les Cieux on rira de cet hymen profane ,
Nous dirons des bons mots sur la punition :
Mais que seroit-ce donc si vous étiez Diane
De quelque jeune Endymion ?
Ne vous mettez point en colere ;
A la Déesse de Cythere
Je ne donnerois pas de plus sages avis ,
Et je suis sûr qu'ils seroient bien suivis.

T H A L I E.

Vous me faites sentir un peu cruellement
Le malheur qui m'accable, & je ne sçais comment...

M E R C U R E.

Quoi ! pour un mot, une plaisanterie
Qui m'est, sans le vouloir, échappée en passant ;
Est-ce un crime ?

T H A L I E.

Ah ! ceci passe la raillerie,
Vous me poussez jusqu'à l'excès.

M E R C U R E.

Ah ! Déesse, point de procès,
Ou dans cet excès-là, reconnoissez les vôtres.
Sur vous-même essayez la pointe de ces traits
Que sans pitié vous lancez sur les autres.
Vous devez savoir excuser,
Puisque vous avez l'art de savoir offenser.
Mais trêve de badinage,
Voici votre ressource, & voici son usage.
Ce n'est pas tout, le Seigneur Jupiter,
Qui par bonté veut bien vous en dotter,
A cette magique Lunette,
A sçu donner, a sçu communiquer
Une vertu rare autant que secrète,
Que je m'en vais vous expliquer.

Une Lunette à l'ordinaire
Fait voir les objets , les éclaire
Et rapproche l'extérieur ;
Et celle-ci fait lire à fond l'intérieur ,
Dévoile les ressorts qui font agir les ames ,
Fouille dans les replis du cœur ,
Et nous rend clairs aux yeux , même les cœurs des
femmes ,
Permettez que le vôtre ici me soit connu.
Qui .. bon ... je lis quelque grain de malice ,
Un grand penchant pour critiquer le vice ,
Et l'ardeur la plus vive à louer la vertu.
Soyez de ce secret seule dépositaire.
Qui jouit d'un don rare est bientôt enrichi.
Et moi je vais publier sur la Terre ,
Que qui veut le sçavoir , peut s'adresser ici.

S C E N E II.

T H A L I E.

LE joli secret que voici ,
Et qu'à la Cour des Rois il seroit nécessaire
Pour bien connoître à fond tous ces gens à mystere ;
Ces mines à contorsions ,
Ces grands faiseurs de protestations ,
Qui se jurant entr'eux une amitié sincere ,

Ne diroient que trop vrai s'ils juroient le contraire !
Que j'y verrois de gens prompts à se carresser ,
Qui voudroient s'étouffer au lieu de s'embrasser !
Mais je crois que , malgré le soin qui les occupe ,
Aucun sur ce point-là de l'autre n'est la dupe.
Pour me donner d'avance un plaisir non commun ;
J'aurois un grand desir de regarder quelqu'un.
Mais quel est ce Vieillard qui vers moi s'achemine ?
A ses regards , à son geste , à sa mine ,
J'ai sujet de le croire un de nos curieux.

S C E N E III.

THALIE, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

C'EST , je crois , Madame , en ces lieux ;
Qu'on montre certaine Lunette.

THALIE.

Oui , Monsieur , sa vertu parfaite
Vous surprendra sans doute ; il ne faut point d'argent ;
Si vous ne sortez pas content.

Mais quel usage en prétendez-vous faire ?

LE VIEILLARD.

Je vais vous le dire. Écoutez.

Depuis

Depuis quinze ans je suis sexagénaire ,
Et depuis trente bien comptés ,
Foulant aux pieds richesses , dignités ,
Et méprisant la route du Vulgaire ,
J'ai voulu m'élever aux grandes vérités.

Pour m'appliquer à cet ouvrage ,
Dans le fond d'un grenier , dans un septième étage ;
Je vis en paix comme dans un tombeau ,
Et hors mon bâton , mon manteau ,
Un compas , des livres , ma sphere ,
Je ne possède rien des choses de la Terre.

Nuit & jour j'observe les Cieux ;
Ces astres , ce soleil qui roule sur nos têtes ;
Occupent jour & nuit mon esprit & mes yeux ;
Et mon travail n'est point infructueux ;
Car j'ai prédit dès sept cent trente ,
Notre hyver de sept cent quarante ,
Et ce mois-ci très-pluvieux.

Or hier , à minuit , je plaçai la lunette :
Tout , jusqu'à la moindre planette ;
Adhérent à son tourbillon ,

Faisoit exactement sa gravitation.

L'attention dut être satisfaite :
Mais je vis , remarquez mes observations ;
Que Saturne arrêta ses opérations ,
Un instant seulement , peut-être une seconde :
Mais de ce retard-là , la machine du Monde

II. Part.

F

Doit ressentir quelque commotion.
Quoique, sur mes calculs, toute décision
Doive être certaine & très-nette,
Souvent je procède à tâton
Parmi tous ces grands corps, & par votre Lunette
Je voudrois....

THALIE.

Non, Monsieur, elle ne fut pas faite
Pour le but que vous souhaitez ;
Et sa vertu que rien n'égale,
En enseignant d'utiles vérités,
Ne peut servir qu'à la morale.

LE VIEILLARD.

Et c'est-à-dire, à rien.

THALIE.

A rien ? Vous plaisantez.
Si l'homme est dans la nature
La plus parfaite créature,
Et l'être le plus accompli
Que le Ciel ait créé par sa sagesse extrême :
Qu'est-il de plus digne de lui,
Que la science de lui-même ?
Que vous sert de connoître astres, & firmament,
Et leurs cours, & son mouvement,
Et tout ce que la nature commune
Régit hors de notre horizon ?

Sans observer les éclipses de Lune ,
Sçachez celles de la raison.

Vous êtes dans un âge où l'ardeur indiscrette
De la jeunesse , & de ses passions ,
N'obscurcit point , pour ces attentions ,
Les verres de votre Lunette :
Suivez votre esprit pas à pas.

L E V I E I L L A R D .

Des passions , je n'en ai pas.
Jamais la colere farouche ,
Ne m'a fait sortir de la bouche
Des mots remplis d'emportement ;
Et l'avarice assurément
N'a jamais eu sur moi la plus foible influence :
Car de rien n'ayant jouissance ,
Sans argument , vous concevez fort bien
Qu'on n'est point avare de rien.
Jalousie , envie , haine , & tous les autres vices ,
Des projets des humains , presque toujours complices ,
Ne peuvent rien sur mon cœur : & pourquoi
Prendre garde à des précipices ,
Où ne sçauroit tomber un sage tel que moi ?

T H A L I E .

Le plus sage souvent est celui qui l'ignore.
Vous l'êtes , je le veux , mais croyez-vous encore
L'être toujours ? Est-on sûr de cela ?

Ce sage , qui poussé d'une ardeur chimérique ,
Au travers des brasiers que renferme l'Ethna ,
 Dans un instant climatérique ,
 Follement se précipita ;
Ce sage fut sensé jusqu'à cet instant-là.
 Aux ames les plus héroïques
Leur propre chute apprend qu'il est des jours uniques ,
 Où loin de soi notre esprit entraîné ,
 De ses écarts lui-même est étonné.
 C'est un roseau que la sagesse ,
Qui , fait pour nous aider , & non pour nous porter ,
 Peut percer la main qui le presse ,
Et hâter notre chute au lieu de l'arrêter ,
 Lorsque par une folle yvresse
 Sur son secours on veut trop s'appuyer.
Usons donc du roseau sans le faire ployer.
Minerve aux orgueilleux refuse son Egide ,
 Et protectrice du timide ,
Le superbe toujours en est abandonné ;
Et ressouvenez-vous , sage trop fortuné ,
 Que contre le cœur qui sommeille ,
 Il n'est point de prescription ;
 C'est à l'instant de la présomption
Où la vertu s'endort , que l'homme se réveille.

LE VIEILLARD.

Mais vos conseils ont de quoi m'étonner !
Une femme à présent qui voudroit m'enseigner

Ce qu'il faudra que j'approuve ou condamne !

T H A L I E.

Écoutez la leçon sans regarder l'organe ;
 Ce n'est point à présent que je veux disputer,
 Si mon sexe sur vous a droit de l'emporter.
 Ma douceur cependant est une leçon sûre ,
 Que quelquefois il sçait mépriser une injure ;
 Mais pour sçavoir combien je dois vous estimer ;
 Permettez-moi de m'informer
 Si dans tous vos discours vous êtes bien sincere ;
 Un seul regard éclaircira l'affaire.
 Du caprice beaucoup , l'humeur atrabilaire ;
 Mais ... non ... oui , la chose est très-claire :
 Quoi ! fille de seize ans occupe votre cœur !
 Vous sentez pour elle une ardeur
 Indigne d'un vieillard , & vieillard Philosophe.
 Comment faut-il que je vous apostrophe ?
 Quoi donc ! ce n'étoit pas assez
 Que vos esprits fussent usés !
 La prudence chez vous à l'amour a fait place ,
 Et malgré vos sens émouffés ,
 Votre cœur est de feu , quand le corps est de glace !
 Les hommes les plus vieux , ne sont pas les moins fous.

L E V I E I L L A R D.

Peste de la babillarde ;
 Je le sçavois mieux que vous ;

Vous n'êtes qu'une bavarde ,
Et cet amour me regarde ,
Et ne regarde que nous :
Adieu.

T H A L I E.

La colere farouche
N'a jamais fait de votre bouche
Sortir le moindre emportement ?
La modération me plaît assurément.

S C E N E I V.

THALIE, UN PROCUREUR
ET SA FEMME.

LA PROCUREUSE.

AH ! mon cœur ! ah ! je suis saisie !
Non , jamais je n'eus de ma vie
De frayeur sujet aussi grand :
Je n'ai jamais senti de si cruelles peines ,
Et si lon me tiroit du sang ,
On n'en trouveroit pas la goutte dans mes veines.

T H A L I E.

Eh ! quel est le sujet qui vous agite ainsi ?

L A P R O C U R E U S E.

A votre porte , hélas ! mon cher ami
Vient de faire un faux pas.

T H A L I E.

Quel ami ?

L A P R O C U R E U S E.

Mon mari.

T H A L I E.

Vous faites bien de me le dire ;
Car je ne l'eusse pas pensé.

L A P R O C U R E U S E.

Dans le cœur on ne peut pas lire.

L E P R O C U R E U R.

Ma poule , ce n'est rien , le pied m'avoit glissé
Madame , votre esprit paroît embarrassé

De voir un si bel assemblage :

Aussi cette union dans notre mariage

Me fait regarder dans Paris ,

Comme le mieux pourvu de Messieurs les Maris :

Car dans nos cœurs , chose assez difficile ,
L'Amour a pour toujours élu son domicile.

T H A L I E.

Monsieur est Procureur ?

F iv

LE PROCUREUR.

Oui , Madame.

THALIE.

Et de moi

Que voulez-vous ?

LE PROCUREUR.

En bonne foi

Vous allez rire : mais c'est elle , je vous jure ,
Qui veut sçavoir de vous notre bonne aventure ,
Et vous ferez satisfaite de nous.

THALIE.

Allez , Monsieur , on s'est moqué de vous ,
On vous a débité des songes
Pour abuser votre crédulité ;
Je ne m'occupe point à dire des menfonges ,
Je ne dis que la vérité ,
Et je n'exerce ma science
Qu'à dévoiler ce que l'on pense ,
A démasquer le cœur le plus caché :
Vous pouvez l'éprouver , & j'en fais bon marché.

LE PROCUREUR.

Quoi ! je verrois dans tout son jour
Le fond du cœur de mon épouse ;
Sa tendresse souvent jalouse ,
Et sa sagesse , & son amour !

L A P R O C U R E U S E.

Mon cher ami , c'est une fable :
On me verroit moi , moi ! Cela n'est pas croyable !

T H A L I E.

Essayez-le , regardez un moment ,
Prenez cette Lunette ; au moyen de ces verres
Vous acquierrez des lumieres
Qui vous convaincront sûrement.
Que lisez-vous ici distinctement ,
En très-lisibles caracteres ?

L E P R O C U R E U R.

J'aime Eraste & Damon très-passionnément...
Ce sont mes Clercs.

L A P R O C U R E U S E.

O Ciel !

L E P R O C U R E U R.

Que j'étois bête
De faire sur ce point une si folle enquête !
Eh ! quoi ! ce grand amour , ces dehors caressants...
Les cornes malgré moi m'en montent à la tête ;
Je ne sçais où j'en suis. Ce sont là de tes tours ,
Et ce que machinoient tes grands airs de tendresse !
Plus perfide qu'un chat , qui d'une humeur traîtresse
Vous fait la patte de velours ;

Mais la griffe est dessous : c'est ton portrait , coquette
Que je fais.

T H A L I E.

Vengez-vous , & voyez.

L A P R O C U R E U S E.

Grand merci !

Pour voir les défauts d'un mari ,
L'on n'a pas besoin de Lunette.

L E P R O C U R E U R.

Ah ! plus cruellement peut-on être éclairci ?
Je ne veux plus de Clercs , & je vais aujourd'hui
Mettre hors de chez moi cette troupe volage ,
Quand je devrois crever sous le poids de l'ouvrage :
Ou bien je les prendrai si cassés , si cassés ,
Que.... Bon soir , j'en sçais bien assez.
Un Procureur recevoir cet outrage !

T H A L I E.

Mais qui de vous deux me paîra ?

L E P R O C U R E U R.

Faites-nous assigner , & l'on vous répondra.

T H A L I E.

Mais moi , je ne sçais pas l'usage :

L E P R O C U R E U R.

Apprenez-le.

T H A L I E.

Oh ! quel furibond !

Seule.

Mercure s'est trompé dans ses belles promesses ;
Ou bien s'est moqué tout de bon :
Si c'est ce chemin-ci qui conduit aux richesses ,
Il me paroît que c'est par le plus long.
Où sont donc ces grandes largesses ?
On n'est pas libéral quand on est offensé.

S C E N E V.

THALIE , UN FAT ET SON VALET.

L E F A T.

JE ne sçais si ces gens m'auront bien adressé.
Visite de ma part peut-être vous étonne ;
Remettez-vous , je viens ici , ma bonne ,
Pour certaine Lunette : Eh ! oui , c'est celle-ci ;
Je voudrois être un peu sur un point éclairci.
Vous connoissez à fond ce que l'on pense ;
Je parle : écoutez-moi , la chose est d'importance ;
Depuis que dans le monde avec certain éclat ,
J'ai pris d'homme charmant la figure & l'état ;

F vj

Vingt femmes aussi-tôt à mes airs , à mes charmes ,
En dépit des maris ont sçu rendre les armes ;
Et dérogeant aux droits que donne la beauté ,
Ont devant leur vainqueur déposé leur fierté.
A ma toilette , hier , comptant avec moi-même ,
Je me disois : Fripon , qu'est-ce que ton cœur aime ?
De ces femmes , dis-moi , soumises à tes loix ,
Sur laquelle veux-tu laisser tomber ton choix ?
Je ne pus décider. Si préférant Cephise ,
Je me rememorois Climene , la Marquise :
Je leur donnois la pomme , & toutes ces Vénus
Ne purent point fixer mes sens irrésolus.

Et j'y serois encor , si la Duchesse
Introduite chez moi par force , ou par adresse ,
Malgré les rendez-vous où j'étois réservé ,
Dans son carosse enfin ne m'avoit enlevé.
Or , faites à présent ce que je n'ofai faire ;
Voyez , & dites sans mystere
Qui j'adore , & laquelle au pouvoir de ses coups....

T H A L I E.

Monsieur , dans votre cœur je ne vois rien que vous
Pour toutes passions : vous-même êtes les vôtres.

L E F A T.

Vous me verriez dans le cœur de bien d'autres.

Mais voyez ; si l'Objet dont l'Amour me surprit
N'habite pas mon cœur , il est dans mon esprit.

T H A L I E.

L'examen est facile à faire ;
J'y lis deux étuis d'or , plus une tabatiere ;
Un riche nœud d'épée , un rubis bien monté ;
Et le dernier cheval par vous-même acheté.

L E F A T.

Pour elles c'est piquant ; ces femmes amoureuses ;
Si l'on le leur disoit , en seroient furieuses.

(A son Valet.)

Donnez-lui ce qu'il faut.

S C E N E VI.

T H A L I E , E T L E V A L E T.

L E V A L E T.

C'Est bien fait , entre nous :
Mon Maître méritoit cette leçon de vous :

Souvent une leçon corrige.

T H A L I E.

Ah ! s'il se corrigeoit , ce seroit un prodige.

LE VALET.

Mais si Monsieur venoit à vous pour emprunter
Cette Lunette-ci , n'allez pas lui prêter.

THALIE.

Pourquoi ?

LE VALET.

Comment pourquoi ! c'est que dans son ménage ;
Ce maudit instrument feroit un beau tapage ;
Je suis persuadé que dans trois jours chez nous ,
Il mettroit son hôtel tout sans dessus dessous ;
D'un coup d'œil il verroit dans notre homme d'affaires ;
Des pots de vin obscurs , des recettes peu claires.
Dans le maître d'hôtel , pour souverain péché ,
Un penchant équivoque à courir au marché.
Dans le cuisinier , conscience aussi saine ;
Dans le cœur des laquais , du mépris , de la haine ;
Dans celui du cocher , de l'avoine & du foin ;
Et jusqu'au marmiton , du lard pris sans témoin.

THALIE.

Et dans le vôtre ?

LE VALET.

Moi ? Moi je pourrois peut-être
Comme valet de chambre , aller par la fenêtre ;
Et cependant il n'est gueres qu'un cas.

Qui pourroit me jeter dans certain embarras ;
Puisque vous voyez tout , autant vaut vous le dire :
A nombre de Beautés , mon Maître donne , inspire
De l'amour tant qu'il veut , il l'a dit à l'instant ;
Femme de Conseiller , femme de Président ,
De Comte , de Marquis , jusques à des Duchesses :

Mais il n'a pas assez de leurs tendresses :

Pour se donner un air , dans le fond du Marais ,
Dans certaine maison , dont il fait tous les frais ;
A ses ordres il a sous la clé du mystere ,
Certain jeune tendron native de Cithere.

Comme il est excellent à suivre en fait d'amours ,
Il y passe les nuits ; moi j'y passe les jours.

Au sortir de ses mains , pour me payer mes peines ;
L'argent qu'il y dépense y vole dans les miennes ;
Et ce que donne enfin ce tendron gracieux ,
A lui pour son argent , je l'ai pour mes beaux yeux :

Elle le dit , je peux l'en croire ;

Car pourquoi me mentir , n'ayant rien à donner ?
Mon Maître pourroit bien , pour ce sot point de gloire ;
Se fâcher ; mais toujours j'eus de quoi m'étonner ,
Sur les plaisirs que je sçais moissonner.

Lorsque j'employe mon adresse

A passer bail du cœur d'une maitresse ;
Soit de Lise en grisette , ou d'Iris en damas ;
J'arrange si bien ma recette ,

Que j'ai toujours dans cette emplette ,

Un pot de vin sur les appas.

Sur ce sujet voici mon embarras :

Pourquoi ces gros Messieurs , dont l'opulence extrême

Peut engloutir dignités , gloire , honneurs ,

Malgré leurs soins , ne peuvent pas de même ,

Sans partage acquérir des cœurs.

THALIE.

Pour vous résoudre ce problème ;

Apprenez une histoire inconnue en ces lieux.

Lorsque le souverain des Dieux

Voulut de Danaé surprendre la tendresse ,

Plutus , fils du Destin , & Dieu de la richesse ,

Se chargea seul du soin mystérieux ,

De vaincre les efforts d'un pere furieux ,

De préparer le cœur de sa maitresse ,

De tromper ses argus , ou d'éblouir leurs yeux.

Au vif éclat du métal précieux ,

Du Palais les portes s'ouvrirent ,

Les cœurs des gardes s'attendrirent ;

Celui de Danaé , peut-être aussi payé ,

Se soumit à son tour à ce pouvoir suprême ;

Et je crois , s'il l'eût essayé ,

Que ce charme auroit pu gagner le pere même.

L'Amour instruit de ces exploits ,

Fut irrité de voir soumis par d'autres loix

Un cœur qu'il réservait à celles de Cythere ;
A Plutus dès l'instant il déclara la guerre.
Rien, je crois, ne peut exprimer
De l'Amour outragé la colere implacable ,
Et si Plutus pouvoit aimer ,
Qu'il l'auroit rendu misérable !
Par-tout depuis ce temps , il le chasse , il l'accable
Des reproches les plus piquants ,
Et jamais il ne prend un visage agréable ,
Qu'afin de lui jouer les tours les plus sanglants.
Le temps ne peut calmer ses transports violents :
Tout-ami de Plutus a le même salaire
De celle qu'il chérit, fût-ce d'une bergere.
Il n'a jamais le cœur, & toujours des rivaux ;
Et de l'Amour, l'Hymen éprouve la colere ,
Quand Plutus de l'Hymen allume les flambeaux.

L E V A L E T.

Ma foi, je suis charmé du peu d'intelligence ;
Car ce Plutus pour moi jamais n'eut de pitié ,
Et quand l'Amour voudra , dans sa vengeance
Je serai toujours de moitié.

T H A L I E.

Sans doute aussi vous aurez l'indulgence
De m'avouer si cette connoissance
De vos plaisirs libres , & clandestins

Est le seul cas. . . .

LE VALET.

Ce n'est pas tout , je crains

Pour autre chose encore une autre manigance ;

Mais sur ce point je garde le silence.

THALIE.

Sur ce point cependant contentez mon esprit.

LE VALET.

Je ne le peux , trop parler nuit.

THALIE.

Je le vois bien , il faut que je regarde.

LE VALET.

Je m'en vais fuir , ou donnez-vous de garde.

THALIE.

La maitresse , l'argent , le linge , & les habits

Sont communs entre vous , & Monsieur le Marquis. . .

Fripon. . . .

LE VALET.

Peste de la Lunette ,

Que ne peut-elle aller au Diable qui l'a faite.

THALIE seule.

Il s'enfuit sans payer ! mais toujours ce talent ,

S'il n'est pas lucratif , est fort divertissant ,

Cela console : mais quelqu'un encor s'ayance.

SCÈNE VII.

THALIE , VALERE , ERASTE.

VALERE

C'EST elle , parlons-lui.

ERASTE.

Mais quant à moi , je pense
Que nous sommes fous tous les deux.
Par où peut-elle avoir acquis la connoissance. . . .

VALERE.

Qu'importe ? écoutons-la.

ERASTE.

Valere , je le veux.

VALERE.

Sauf à n'estimer ses paroles ,
Que comme des contes frivoles ,
Si la Dame vouloit nous payer de discours.

ERASTE.

Madame , c'est à vous que nous avons recours :
Prêtez-nous , s'il vous plaît , un moment d'audience ;
Car l'affaire , où de vous j'emprunte le secours ,

Ne peut se décider que par votre science.

Nous sçavons vos talents , & par toute la France

On doit les admirer , & c'est de bonne foi ;

C'est sur une gageure entre Valere & moi ,

Et qui ne tirera jamais à conséquence.

Nous sortons d'un-repas , où malgré les apprêts

D'une délicate dépense ,

Nos esprits , & nos cœurs ont fait seuls des excès.

Au dessert , dans ce temps d'agréable licence ,

Où Pomone chassant Comus , & les valets ,

De l'aveu de Bacchus , fait sortir le silence ,

La conversation parcourut l'Univers :

Chacun suivant ses goûts divers ,

Amusa son voisin d'éloges , de critique ,

De fables , d'histoire , de vers ,

De morale & de politique ;

Dans les décisions Bacchus fut de moitié.

L'on parla des amis , & puis de l'amitié ,

Chacun sur ce sujet en compta des plus belles ;

On dit qu'il n'est plus de modeles

De ces amis du temps passé ;

Que le souvenir même en étoit effacé ;

Qu'on ne trouveroit pas couple d'amis fideles ;

Même à la Cour : On rit , je nous citai ,

Valere & moi , pour preuve du contraire ,

Et je disois la vérité.

De discours en discours , cet obstiné Valere
Assura qu'il m'aimoit plus délicatement ,
Plus sûrement , plus ardemment
Que mon cœur ne l'aimoit. J'étois d'une colere !
Gageure sur le fait ; mais qui la jugera ?
Qui ! Qui ? Quelqu'un vous cite sur cela :
Je prends votre demeure , & vous seule , Madame ;
Qui voyez les replis de l'ame ,
Pouvez nous décider qui de nous deux a tort :
Jugez-nous en dernier ressort.
Son amitié de la mienne est rivale ,
Puissez-vous prononcer que la sienne l'égale !
Entre vos mains je remets les enjeux ;
Mais je désire , hélas ! que nous gagnions tous deux.

T H A L I E.

Est-ce depuis long-temps qu'une union si belle
Enchaîne vos deux cœurs ?

V A L E R E.

Non , c'est depuis un an :
Terme si court , sans doute vous surprend ;
Mais je puis assurer sa durée immortelle.

T H A L I E.

Sans doute les liens qui forment ces doux nœuds ,

N'ont de fondement que l'estime ,
Que dans deux cœurs d'un naturel heureux ,
Profondément la vertu seule imprime ?

V A L E R E .

La question nous paroîtroit un crime ,
Si tous ceux d'aujourd'hui qui semblent s'entr'aimer ,
Sur notre compte aussi ne pouvoient alarmer.
Mais que nous sommes loin de toute leur manie !

Au sortir de l'Académie

Je le connus , d'abord je le prévins :

Je l'acostai , je l'entretins ,

Je lui trouvai de l'esprit , du génie ,

Le bon ton de la compagnie.

Aimez-vous la musique ? Oui... Moi , je l'aime aussi.

Je fais des vers , couffi , couffi.

Eon : nous nous les lirons , car moi je verifie.

Je touche aussi de quelques instrumens.

Et moi de même : & des mêmes instans ,

Si nous ne fûmes pas amis par l'habitude ,

Nous le fûmes par les talens.

Tous nous unit alors , plaisir , affaire , étude ,

Furent mis en commun , mêmes amusemens ,

Même tout en un mot : sans quelque inquiétude ,

De lui je ne peux être absent ,

Et je n'ai d'agrément que lorsqu'il est présent.

Sans lui , spectacles , jeux , me seroient insipides ,
 Et les plaisirs les plus rapides
 Ne le sont pas pour moi , sans celui de le voir.
 Avec lui je crois tout savoir ,
 Il est à ma portée , il connoît , il devine
 Ce que mon esprit imagine ;
 Et je vous dirois , moi , ce qu'il ne dit qu'à soi ;
 Pour lui le Ciel m'a fait , il étoit fait pour moi.

E R A S T E.

A ce qu'il vous dit là je donne mon suffrage ,
 Et je tiendrois les semblables discours :
 Oui , s'il falloit mon sang , (ce n'est point un langage ;)
 Oui , s'il falloit mon sang pour prolonger ses jours ,
 A l'instant....

V A L E R E.

J'ai pour lui les semblables retours.

E R A S T E.

Je n'en veux d'autre témoignage
 Que votre aveu sur ma sincere ardeur ;
 Je m'en rapporte à la valeur
 Que vous y donnerez.

T H A L I E.

Surtout point de colere ,
 Si mon aveu n'a pas le bonheur de vous plaire.

E R A S T E.

Non certe.

V A L E R E.

Croyez-vous....

T H A L I E , à *Eraste.*

Lifons dans votre cœur.

E R A S T E.

Vous n'y verrez rien d'imposteur.

T H A L I E , à *Valere.*

A présent lifons dans le vôtre.

Vous ne vous aimez point, Messieurs, ni l'un ni l'autre

V A L E R E.

Ah ! ah !

E R A S T E.

Le tour est bon !

T H A L I E.

Vous n'êtes point amis.

Une conformité de goûts , de talens , d'âge ,

Cause l'erreur qui vous engage

A vous croire tous deux unis.

Certaine gloire aussi nourrit votre tendresse ;

Il brille en vous , & vous brillez en lui ,

L'un dans le monde à l'autre sert d'appui.

Tout est transport dans la jeunesse ,

Les moindres passions sont des emportemens ,

Le cœur presque toujours est la dupe des sens.

Un enfant de Bacchus dans l'excès de l'ivresse ,

Malgré ses pas débiles , chancelans ,

Prend souvent pour valeur ses transports violens.

Hélas !

Hélas ! votre erreur est la même.
Vous l'aimez , dites-vous , & je suis sûr qu'il m'aime ,
Je donnerois mon sang pour conserver le sien.
Belle preuve ! un François sçait le donner pour rien.

É R A S T E.

Ce n'est pas là ce qui m'étonne ;
Mais c'est notre sottise à vous croire , ma bonne ,
Propre à donner des jugemens.
Vous êtes , je le vois , la fleur des charlatans.

V A L E R E.

Sans doute vous prendrez boutique
Pour débiter tous ces grand mots ,
Et vous aurez de la pratique ;
Car un si grand savoir n'est fait que pour les sots.

T H A L I E.

Je ne daigne pas vous répondre.

V A L E R E.

Je le crois.

T H A L I E.

Cependant j'ai droit de vous confondre.

V A L E R E.

Nous vous connoissons trop , à vos discours rusés :
Vous n'osez.

Tome II.

G

THALIE.

Et c'est vous qui dites : vous n'osez ;
Vous dont le cœur , rempli de perfidie ,
 Brûle des plus coupables feux ,
Et qui , hier encore , à certaine Julie ,
 Qu'en indiscret , Erasfe vous confie ,
Fîtes mille sermens aussi vifs qu'amoureux !
 Et le crime est souvent heureux.
La perfide Julie a promis d'être tendre ,
Et loin de vous chasser , vous a permis de prendre
 Son Portrait , qu'Erasfe en ce jour
Devoit avoir sans vous , sans ce perfide amour ,
 Dont votre cœur n'a daigné se défendre.
Le Portrait est sur vous , & vous pouvez apprendre
Si je ments.

ERASTE.

Quoi ! Valere !

THALIE.

Et vous, ne parlez pas
 Ce petit ouvrage anonyme ,
 Que dans la chaleur d'un repas
Vous fîtes pour complaire à la blonde Céline ,
Est-il un sûr garant de la profonde estime
 Que vous avez pour vos amis ?
Ils ont couru , ces vers ; & Lifandre & Damis

Les ont chantés dans toutes les ruelles.

Voilà , voilà les atteintes cruelles

Que vous portez à ce Valere absent.

Est-ce là mode ici que les amis fideles

Déchirent ceux auxquels ils donneroient leur sang ?

V A L E R E.

Ciel ! Eraste.

E R A S T E.

Valere !

V A L E R E.

Oui , vous êtes un traître.

E R A S T E.

Vous ne pourriez pas le connoître ,
Si vous-même étiez innocent.

V A L E R E.

Perfide !

E R A S T E.

Sors.

T H A L I E.

Hélas ! qu'allez-vous faire !

Quoi ! cet ami , ces jours si précieux !

Ils ne m'écoutent pas , ils sortent de ces lieux.

O Jupiter , dépose ton tonnerre ,

Pour punir les humains , tu n'as besoin que d'eux.

Mais voici leurs enjeux. Quelle est cette fillette ?

SCENE VIII.
THALIE, COLETTE.

COLETTE.

AH! Madame, bon jour, je m'appelle Colette;
Fille d'un vigneron qu'on nomme Mathurin,
Et j'aurai dix-sept ans le six du mois prochain.

THALIE.

Eh! bien, que voulez-vous ?

COLETTE.

Ce matin, du village
Je suis venue ici pour vendre du laitage ;
Et Lucile à l'instant m'a conté qu'il est sûr
Que vous devinez tout, le passé, le futur,
Je voudrais bien sçavoir, non que je sois pressée,
Je voudrais sçavoir quand je dois être épousée,
Les enfans que j'aurai, le nom de mon mari,
Et si je serai bien satisfaite de lui ;
On est trompé si fort à cette marchandise,
Que, si j'ai du souci, l'usage l'autorise :
Dites-le moi, Madame, & je vous payerai.
Est-ce ma main que je vous montrerai ?

T H A L I E.

Vous vous trompez , ma poule , & jamais ma science
N'eut de cet art menteur la moindre connoissance.

C O L E T T E.

Qu'est-ce que vous vendez ?

T H A L I E.

Je sçais rendre certains

De ses erreurs , quiconque aime à connoître
Tout ce que dans le cœur les passions font naître ,
Vengeance , jalousie , & l'amour clandestin ,
Et l'animosité.

C O L E T T E.

Je ne hais que Colin.

T H A L I E.

Que vous a-t-il donc fait ?

C O L E T T E.

Rien : c'est ce qui me fâche :

Je n'ai point de raison pour le hair : je tâche
De l'aigrir , l'offenser , le mépriser : mais , quoi ?
Il ne m'en veut pas plus , & c'est plus fort que moi.

T H A L I E.

Il est donc bien affreux ?

C O L E T T E.

Point : cela me chagrine :

C'est le plus beau garçon , bien fait , de bonne mine ,
De beaux grands cheveux noirs , par boucles tout roulés ,
Une bouche vermeille , & des yeux éveillés.
Ah ! c'est une merveille , & de toute la tête ,
Il est plus grand que vous , & n'est certe pas bête.
Il sçait écrire , lire , & les soirs , sous l'ormeau ,
Fait danser nos Bergers au son du chalumeau.
Un chacun le chérit , le recherche , l'honore ;
Je suis la seule , enfin , qui le hais , qui l'abhorre.
Tous les hommes jadis m'étoient indifférens ;
Leurs soins ne me causoient ni plaisirs , ni tourmens ;
A présent je les fuis , j'évite leur présence :
Aussi je ne vais plus voir nos jeux , voir la danse.
Pour Colin , je frémis si-tôt que je le voi ,
Comme si je trouvois un serpent devant moi.

T H A L I E.

D'une haine si grande il doit craindre la suite :
Est-ce depuis longtemps que ce mal vous agite ?
Avez-vous toujours eu ce violent chagrin ?

C O L E T T E.

Non , c'est depuis un mois. Autrefois ce Colin
Me déplaisoit bien moins : au lever de l'aurore ,
Il m'apportoit des fleurs que le jour fait éclore ;
J'acceptois son présent , aussi-tôt sur mon sein
Je mettois le bouquet en dépit de sa main ;

Au coucher du soleil, au retour de l'ouvrage,
Nouvelle attention, & nouveau badinage ;
Il vouloit folâtrer, & toujours j'affectois
De colere bien plus que je n'en ressentois :
Mais enfin il le faut. Un jour sur la fougere,
Pierre vint m'embrasser ; finissez, Monsieur Pierre,
Ai-je dit quatre fois : voilà-t-il pas Colin
Qui nous voit en montant sur les murs du jardin.
Et puis voilà-t-il pas qu'il va faire à Lifette
Les mêmes amitiés qu'il faisoit à Colette,
Et qu'il me laisse là. Dieu sçait que de caquets ;
Tout le monde en médit ; mais aussi je la hais
Encore plus que lui.

T H A L I E.

Ce tour est exécration.

C O L E T T E.

N'est-il pas vrai, Madame ? Affreux, abominable !
Chacun rit cependant quand je conte ceci :

Ah !

T H A L I E.

Qu'avez-vous ?

C O L E T T E.

Lui-même, le voici :

Devroit-on pas reconnoître au visage,
Ceux qui de leur esprit font si mauvais usage ?

G iv

SCENE IX.

THALIE , COLETTE , COLIN.

COLIN.

AH ! ... Madame , est-il vrai ce que l'on m'a conté,
Qu'on apprend en ces lieux la pure vérité ?
Et que tout curieux qui se cherche & qui s'aime,
Peut s'y favoir par cœur , & s'apprendre soi-même ;
Que par une Lunette....

THALIE.

Oui , l'on vous a dit vrai ;
Il ne tiendra qu'à vous de faire cet essai.
Mais quel est votre but ? Pourquoi , par quel miracle
Venez-vous consulter ce véridique Oracle ?

COLIN.

Pour sçavoir le penchant où je suis entraîné ;
Et connoître le vice où je suis incliné.
J'ai remarqué que dans notre village ,
Celui dont les défauts sautent le plus aux yeux ;
Est justement celui qui se croit le plus sage.
Le Bailli , par exemple , est superbe , hargneux ;
A tout ce qu'on lui dit il fait le dédaigneux ;
Son regard fait frémir quiconque l'envifage ;

Il marche avec un air sauvage ;
 Il ne touffe souvent que pour faire du bruit ,
 Et ne crache jamais qu'à vingt pas devant lui.

Si par mon conseil, ou le vôtre ,
 Il connoissoit qu'il se fait peu d'honneur ,
 En affectant cette caustique humeur ,
 Il seroit plus homme qu'un autre ,
 S'il ne devenoit pas meilleur.

T H A L I E.

Si vous connoissiez votre cœur ,
 Vous profiteriez donc de cette connoissance ,
 Pour vaincre vos défauts , ou pour vous corriger .

C O L I N.

J'aurois tort , sans cela , de vous interroger :
 Dans nos champs l'on détruit la mauvaise semence ,
 Pour que la bonne enfin suive notre espérance :
 De même je voudrois après m'être connu ,
 Faire mourir le vice , & germer la vertu.

T H A L I E.

Le dessein est trop beau , trop généreux , trop sage ,
 Pour venir de la ville , & non pas du village :
 Mais je vous dirai tout. Les passions du cœur....

C O L I N.

Je n'en ai qu'une , elle me fait honneur :

G V

C'est un amour dont j'ai droit de me plaindre,
Que froideurs & mépris ne pourront pas éteindre ;
Mais de mon choix je n'ai point à rougir.

C O L E T T E.

Le traître ! en ma présence ! ah ! qu'il me fait souffrir !

T H A L I E.

Je m'imagine.... Eh ! mais , voulez-vous que Colette
Lise dans votre cœur , & prenne la Lunette ?

C O L I N.

Je le souhaite.

C O L E T T E.

Hélas ! ils l'ont tous si méchant ;
Que je n'y verrai rien de fort divertissant ;
Peut-être des noirceurs. Colin plus que tout autre....

C O L I N.

Quoi ! vous pensez cela ?

T H A L I E.

Quelle idée est la vôtre ?
Voyez , regardez-la : qu'avez-vous apperçû ?

C O L E T T E.

Ah ! Ciel ! hélas ! non , non.

T H A L I E.

Quoi donc ?

C O L E T T E.

Je n'ai rien vu.

T H A L I E.

Vous êtes , je suis sûre , un peu récompensée :

C O L I N.

Que vous devez m'aimer , si je vous suis connu !

T H A L I E.

Mais il faut que Colin lise votre pensée ,

A son tour.

C O L E T T E.

J'y consens ; mais il me promettra
De ne rien croire au moins de tout ce qu'il verra.

C O L I N.

Ah ! vous me haïssez , & votre politesse
Veut d'avance excuser une telle rudesse.

C O L E T T E.

Voyez , Colin , voyez.

C O L I N.

Je tombe à vos genoux :
Il est donc vrai , trop charmante Colette ?

C O L E T T E.

Hélas ! démentir la Lunette ,
Seroit un trop grand crime , & mes regards jaloux

G vj

Vous ont dit , malgré moi , ce que je sens pour vous.
Et Lifette ?

C O L I N.

Ah ! Bergere , oubliez cette ruse
Ce n'étoit pas pour vous braver ,
Et je ne l'avois fait que pour vous éprouver.

C O L E T T E.

Que la chose soit vraie , ou bien que je m'abuse ,
Avec plaisir j'accepte cette excuse ,
J'en goûte trop à vous le pardonner ;
Mais aux conditions de n'y plus retourner.

C O L I N.

Qu'y perdez-vous ? Près des autres bergeres ;
Leurs appas , leurs airs , leurs manieres
Fournissoient à mon cœur plus vif à s'enflammer ,
De nouvelles raisons pour devoir vous aimer.

Que craindre même de Lifette ?
Une rose jamais près d'une violette
Ne peut risquer à la comparaison ;
Et vos attraits sur les siens....

C O L E T T E.

Ah ! fripon !

C O L I N.

Mais quelqu'un vient.

C O L E T T E.

Ah ! Colin , c'est mon pere.

C O L I N.

Ceux de notre hameau sont avec lui.

S C E N E X.

T H A L I E , C O L I N , C O L E T T E ,
M A T H U R I N , & *ceux du Hameau.*

M A T H U R I N.

J'ESPERE

Que vous voudrez , Madame.... Ah ! te voilà ,
Colette , avec Colin : que faites-vous donc là
Ensemble tous les deux ?

C O L I N.

Je disois que je l'aime ;

Colette m'en disoit de même :

A nos désirs pour qu'il ne manque rien ,
Mathurin , dites-nous que vous le voulez bien.

M A T H U R I N.

Mais , oui , je t'en trouve très-digne :
Quoique ma fille ait un quartier de vigne

Plus que toi , ce n'est pas pour rompre ce lien.
Je suis déjà son pere , & je serai le tien.
A la ville il faudroit plus de cérémonie.

COLIN.

Ah ! Mathurin.

COLETTE

Mon pere !

COLIN.

Oui , toute notre vie..

SCENE XI. & *derniere.*

THALIE , COLIN , COLETTE ,
MATHURIN , *ceux du Hameau* ,
MERCURE.

THALIE.

JE ne me trompe pas : mais je crois que c'est lui.
C'est Mercure : ah ! Seigneur , est-ce mon retour ?

MERCURE.

Oui :

Les Dieux touchés de votre absence ,
Ont devant Jupiter , en termes éloquens ,
Redemandé votre présence.

Soit , a-t-il dit , je casse la sentence ,
Et je lui remets les dépens ;
On doit trouver sans conséquence
Les sottises du sexe , & celles des enfans.
Mais vous l'échappez belle , il étoit ma foi temps.
En grands bonnets fourrés, petits manteaux d'hermine ;
Les suppôts de la médecine ,
Armés d'un grand discours latin ,
Venoient vous enlever votre seul gagne-pain.
Par cet instrument-ci toutes les maladies
Seroient à découvert, partant trop-tôt finies.
Adieu les consultations ;
Adieu les réfutations ;
Et de-là voyez quel désordre !
Or pour que tout reste dans l'ordre ,
Laissons mourir le genre humain ,
Pour laisser vivre ici le genre médecin.
Partons.

C O L I N.

Eh ! laissez-nous ce gage
De votre souvenir , il est à notre usage ;
Puisqu'avec son secours on a la liberté
De lire au cœur de tous tant que nous sommes.

T H A L I E.

Contentez-vous , pour connoître les hommes ,
De les voir dans l'éclat , ou dans l'adversité.

MATHURIN.

Mes amis, soyons vrais, notre sincérité
N'a pas besoin de cette emplette ;
Pour moi toujours elle ne fut pas faite ;
Je ne dis que la vérité.

THALIE.

Que vos danses, vos chants, & que votre gaité
Célébrent l'hymen de Colette.
Allons, partons, mon ame est satisfaite.
Vîte, remontons dans les Cieux :
Pour voir l'indulgence des Dieux,
L'on n'a pas besoin de Lunette.

Fin de la Lunette de Vérité.

ANACRÉON,

PASTORALE

HÉROÏQUE.



AVERTISSEMENT.



ETTE petite Piece a été faite en 1754, pour la fête de M. L. B. & représentée la même année à la maison de campagne. J'ai été confirmé dans l'idée que j'avois dès-lors, que les applaudissemens d'une Société, même choisie, ne font pas des cautions suffisantes de ceux du Public ; j'ai donné quelques années après cette Piece sur le Théâtre Italien. Elle n'a eu aucun succès. Je la fais imprimer; en partie pour donner à ce second Volume une grosseur suffisante. J'ai fait mettre en lettres italiques les Couplets, & même les Scenes que les Comé-

diens ont supprimés pour la facilité de la représentation. Je les ai remis pour l'intelligence de la Pièce, & pour la terminer comme j'avois crû qu'elle devoit l'être.





A

MADAME L. C.

E N V O I.

C'Est malgré moi que mon ouvrage
A vos yeux s'expose ainsi nu,
Pour captiver votre suffrage.
Ah ! que ne l'avez vous connu,
Représenté dans un village,
Où celui que j'aime est venu ?
CHASSÉ, qui força la critique
De l'admirer dans tous les temps,
Par cette prestance héroïque,
Ce geste, cette voix unique,
D'Anacréon ce sage antique
A bien voulu rendre les chants.
Dieux ! que ses sons étoient touchans,

Et bien dignes de la bergere
Qui répondoit à ses accens ;
Digne elle-même de sa mere :
Son plus grand défaut est seize ans ,
Mettons dix-sept , car le temps coule
Les Ris & les Graces en foule
Viennent couronner son printemps.
Imaginez mille agréments ,
Dans une figure charmante.

Qui fit l'Amour ? C'étoit l'Amour ,
Ou son portrait que je ne mente ,
Ses yeux méditoient quelque tour ;
Je l'ai vû , sa bouche friponne
Baïsoit sa bergere mignonne ,
Sur ses petits pieds se haussant ,
De l'air ingénu d'un enfant
Qui se pend au cou de sa bonne.

C.... , G.... , G.... ,
Auroient mis un jeu plus malin ;
Une aisance que l'habitude ,
Fruit tardif d'une longue étude ,
Place dans un coup d'œil certain ;
Mais la candeur , mais la décence ,
Cette tendre naïveté ,
Cette aimable simplicité ,
Tous les charmes de l'innocence
Compagne des cœurs généreux ,

N'auroient point embelli leurs jeux.
Chargés & de rouge, & de plâtre,
Souvent les minois de Théâtre,
En dépit d'eux, rendent leur art
Aussi visible que leur fard ;
Mais ici c'étoit la nature
Toute neuve, & sans imposture.
Vous connoissez ma vanité,
L'empire qu'elle a sur mon ame ;
Jugez un peu des traits de flamme
Dont mon cœur étoit agité.
Je suis encor tout enchanté
De mes vers, & de ma fortune ;
Oui, rien ne pourroit l'augmenter ;
S'il ne m'en restoit encor une,
Celle de vous les présenter.





A C T E U R S.

ANACRÉON.

PHILENOS.

L'AMOUR.

CEPHISE.

AMIS D'ANACRÉON.

ANACRÉON,



ANACRÉON,
PASTORALE
HÉROÏQUE.



*Le Théâtre représente un grand Cabinet orné ;
sur un côté une table couverte de papiers &
d'instruments servants aux Sciences , entre
autres un monté sur un pied , & mobile.*

SCENE PREMIERE.

ANACRÉON ET PHILENOS.

PHILENOS.

Air : Non ; je ne ferai pas.

QUOI ! vous, Anacréon, vous l'honneur de la Grece,
Vous qui chantiez si bien le Dieu de la tendresse,

II. Part.

H

Vous nous abandonnez pour rester dans ces lieux,
Eloigné de Samos, des Plaisirs, & des Jeux.

Air : Du haut en bas.

*N'en doutez pas ;
C'est une erreur qui vous abuse ;
N'en doutez pas.*

*Oui, vous reviendrez sur vos pas :
Au caprice qui vous amuse
Vous ne pouvez donner d'excuse ;
N'en doutez pas.*

ANACRÉON.

Air : Qu'ils sont doux, bouteille ma mie !

En ces lieux je passe la vie,
Loin du vain tumulte des Cours :
J'ai trop longtems encensé les Amours,
Pour suivre encor cette folie :
Oui, oui, ma Philosophie
Sçaura durer toujours.

PHILENOS.

Air : Que faites-vous, Marguerite ?

*Toujours seul avec soi-même,
Et s'occuper à rêver
Est le plus triste système
Que vous ayez pu trouver.*

A N A C R É O N.

Air : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

*Tout ce que la Nature étale
Pour notre usage & nos plaisirs ;
Les arts , les talents , la morale
Occupent mes plus doux loisirs.
J'extraits ici la quintessence
Des plantes , des fruits , & des fleurs.
J'acquiers ainsi la connoissance
De leurs vertus , de leurs valeurs.*

P H I L E N O S.

Air : M. le Prevôt des Marchands.

*Cet amusement est fort bon ,
Et bien digne d'Anacréon ;
Mais la morale & la Nature
Ne pourront toujours vous flatter.*

A N A C R É O N.

*Moi , j'en suis certain , & j'en jure ;
Mon ami , tu peux y compter.*

P H I L E N O S.

Air : Pour la Baronne.

*Pour un cœur tendre
Tous les sermens sont indiscrets.*

Hij

En vain il voudroit s'en défendre ,
L'Amour garde toujours des traits
Pour un cœur tendre.

A N A C R É O N .

Air : Amants , quelle est votre foiblesse ?

Le Dieu d'Amour entre sans peine
Dans tous les cœurs qui brûlent d'aimer ;
Mais lorsqu'on méprise sa chaîne ,
Vainement il veut nous enflammer.

Un cœur qui soupire en secret ,

Qui, sans l'oser dire ,

Désire

Son trait ;

Qui de son empire

Fait un beau portrait ,

Au premier objet ,

S'enflamme , & se foumet.

Le Dieu d'Amour entre sans peine

Dans tous les cœurs qui brûlent d'aimer ;

Mais lorsqu'on méprise sa chaîne ,

Vainement il veut nous enflammer.

P H I L E N O S .

Air : Que je regrette mon amant !

Vous avez tant dit autrefois

Qu'il étoit sûr de sa victoire

Qu'il foumettoit tout à ses loix,
 Qu'à présent je ne puis vous croire,
 Vous le disiez si tendrement...
 Pouvez-vous penser autrement ?

A N A C R É O N.

Air : Vous voulez me faire chanter.

Jadis au milieu des repas,
 Des jeux & de la danse,
 Mon foible cœur ne faisoit pas
 La moindre résistance ;
 Mais ces calculs & ce compas
 Servent à ma défense ;
 Et sous l'Egide de Pallas,
 Je brave sa puissance.

P H I L É N O S.

Air : Non, non, ma femme, il n'en est rien.

O puissant Dieu,
 Viens en ce lieu
 Lui faire expier cet aveu.
 O puissant Dieu,
 Viens en ce lieu.
 Je m'en vais ; adieu.

A N A C R É O N.

Ami, je crains peu
 L'ardeur du feu

Dont tu me menaces.
 De telles disgraces
 Sont un jeu
 Pour qui les craint peu.

PHILENOS.

O puissant Dieu,
 Viens en ce lieu
 Lui faire expier cet aveu.
 O puissant Dieu,
 Viens en ce lieu.
 Je m'en vais ; adieu.

SCENE II.

ANACRÉON *seul.*

Air : Jamais la nuit ne fut si noire.

JAMAIS mon cœur ne fut moins tendre ;
 Mais mon indifférence assure mes plaisirs,
 A la seule amitié je borne mes desirs,
 Et de toute autre ardeur je sçaurai me défendre.
 Vous , Amants , tristes , languoureux,
 Suivez , suivez les caprices des Belles.
 La perfidie est le prix de vos feux.
 Que de moments perdus ! (*bis.*) s'ils sont passés près
 d'elles.

(*On entend un bruit de tempête.*)

Air : *Les Trembleurs.*

Mais ciel ! quel épais nuage !
Les vents , la pluie & l'orage
Font éclater leur ravage.
La nuit a chassé le jour.
Hélas ! cette nue obscure
Qui fait gémir la Nature ;
Est la fidelle peinture
Des ravages de l'Amour.

(Il se met à son bureau.)

Air : *Non ; rien n'est si fatigant.*

Mais voyons l'événement
Du problème qui m'échappe ;
Mais voyons l'événement.
Voici mon raisonnement.

(On frappe : *Pan , pan , pan , &c.*)

Je crois qu'à ma porte on frappe.

(*Pan , pan , pan , &c.*)

Puis-je être seul un moment !



SCENE III.

ANACRÉON, L'AMOUR.

ANACRÉON.

Air : Dans la vigne à la grand^e Simone.

DANS ma maison qui vous amene ?
 Qui vous conduit en ce logis ?

L'AMOUR.

Par un orage dans la plaine ,
 Seigneur , je viens d'être surpris.
 Pour me sauver , d'abord ici je trotte :
 Réchauffez-moi , car je grelotte.

ANACRÉON.

Eh ! d'où venez-vous donc ,
 Mon beau garçon ?

Vous avez l'air fripon ,
 Mignon ;

Vous avez l'air d'un fripon.

L'AMOUR.

Air : Résonnez , ma musette.

Vous me faites injure ;
 Seigneur , je vous assure

Que dans le fond du cœur,
Je ne suis que douceur.

A N A C R É O N.

Air : Ces trois mois m'ont duré vingt ans.

Cet enfant a de certains yeux, (bis.)

Le regard si malicieux ?

Le traître ! le traître !

Que ne suis-je Apollon pour le connoître ?

Air : De tous les Capucins du Monde.

Mais hélas ! vos mains sont de glace.

Voulez-vous ici que je fasse,

Pour les chauffer, un peu de feu ?

L' A M O U R.

Non, Seigneur.

A N A C R É O N.

Ma crainte est extrême.

Que seroit-ce donc, en ce lieu.

Si j'avois reçu Poliphème ?

Air : Malgré la bataille, &c.

Pourquoi, malgré l'orage, & la pluie, & les vents,

Voyager, beau garçon, par un si mauvais temps ?

L' A M O U R.

Cher patron, mon dessein n'est pas de voyager ;

C'est la soif de punir, l'ardeur de me venger.

H v.

ANACRÉON.

Air : Bénissez le Seigneur suprême.

Venger ! mais vous raillez , sans doute.
 Foible , petit , & sans secours ,
 Si le chemin est de deux jours ,
 Vous périrez en route.

L'AMOUR.

Air : Dans ma cabane obscure.

Quoique foible & petite ,
 L'abeille en ce vallon ,
 A l'instant qu'on l'irrite ,
 Lance son aiguillon ;
 Et sa vengeance est sûre :
 Son dard nous fait souffrir.
 On sçait que sa blessure
 Nous fait longtems gémir.

ANACRÉON.

Même air.

L'imprudente colere ,
 Aveugle en ses projets ,
 Ne voit point le falaiie
 Qu'attirent ses forfaits ;
 L'abeille , en sa vengeance ,
 Qui fait longtems souffrir ,

Meurt du coup qu'elle lance,
Et ne fait pas mourir.

L'AMOUR.

Air : *J'ai dans ma pochette un petit oiseau.*

Je n'en mourrai pas, (bis.)
Et je ne crains point le trépas ;
Ou du moins je le pense.
M'effrayer par-là !
Croyez-vous cela ?
Perdez cette espérance.

ANACRÉON.

Air : *Que j'aime mon cher Arlequin !*

Mais que vous a donc fait celui
Qui vous offense ?
Vous auroit-il volé la nuit ?
Auroit-il emporté sans bruit
Un joujou d'importance ?
Mais que vous a donc fait celui... ?
Celui qui vous offense ?

L'AMOUR.

Air : *De l'Amour je subis les loix.*

C'est mon esclave ; & mes faveurs
Ont toujours comblé son envie.
H vj

C'est par moi qu'il charme les cœurs :

J'ai fait le bonheur de sa vie.

S'il plaît par son goût délicat ,

S'il est celui que l'on consulte ,

C'est de moi qu'il tient son éclat ;

(21)

Et d'ingrat

Me méprise , & m'insulte.

ANACRÉON.

Air : Par un matin Lisette se leva.

C'est bien méchant.

Contre un si bel enfant . . .

Mais , cher ami , que faites-vous donc là ?

L'AMOUR.

Ta , la , la , la , la , la , la , la.

Air : Réveillez-vous , belle endormie.

Je regarde si de ma fleche

Le fer ne seroit point rouillé ;

Je vois si la corde en est seche ,

Et si mon arc n'est point mouillé.

ANACRÉON.

Air : *Suivant l'goût de vote façon , elle est donc
bien gentille ?*

Cet esclave est-il loin ?

L' A M O U R.

Non ; plus près qu'il ne pense.

A N A C R É O N.

Mais pour votre vengeance ,

Il ne la craindra point ,

Si cet ingrat vous brave.

L' A M O U R.

Lui ! me braver ! lui ! moi !

A N A C R É O N.

Quel est donc cet esclave ?

L' A M O U R.

C'est toi.

Air : Non , tu ne m'aimes pas.

Connois l'Amour , perfide :

Reconnois à mes traits ,

Au courroux qui me guide ,

Quels furent tes forfaits.

Le supplice est trop rude

D'essuyer tes mépris.

De ton ingratitude ,

Traître , reçois le prix.

(Il lui lance sa fleche.)

A N A C R É O N.

Cruel Amour , fatal vainqueur ,

Quel temps as-tu choisi pour me percer le cœur !

L'AMOUR.

Air : Vous voulez me faire chanter.

De tes défis & du combat
Fais à présent parade.
Mon arc est en fort bon état ;
Ton cœur est bien malade.
Mais ces calculs, & ce compas
Vont être ta défense ;
Et sous l'Egide de Pallas,
Tu braves ma puissance.

SCENE IV.

ANACRÉON *seul.*

Air Fais comme moi, Boi.

O Ciel ! quels feux !

Dieux !

Je ressens

Dans mes sens ,

Dans mon cœur ,

Une ardeur ,

Je meurs.

Quel est l'état ou je suis

Mis !

Cruel enfant ,
Dieu triomphant ,
Dis-moi pourquoi....

Quoi !

C'est trahir ,
Que te fuir !
Se sauver ,
C'est braver !
Fut-il jamais.... ?

Mais ,

Non , j'eus tort.
Vois mon fort.
Veux-tu ma mort ?
Il est tant de cœurs
Pleins d'ardeurs ,
Qui voudroient....

Bruleroient

De charmer ,

D'aimer.

En leur ame ,

De tes feux

Dangereux ,

Porte les traits amoureux.

Là , ta flamme

Est un bien.

Ton lien
Est un mal pour moi ;
Voi.

Air : Je voudrais bien vous satisfaire.

Mais peut-être que , par l'étude ,
Mon inquietude
Peut se réprimer.
Essayons si , moins inquiète ,
Mon ame distraite
Peut enfin se calmer.

(Anacréon se met à son bureau , rêve , fait ses efforts pour s'appliquer , marque son impatience ; pendant ce temps-là la symphonie joue tendrement l'air du Vaudeville qui suit.)

Air : A mon cœur , dans ce séjour.

C'est en vain que je m'applique
A la Physique ,
Seul en ces lieux.
Quel est le spectacle unique
Qu'elle m'indique ?
C'est deux beaux yeux.
Un regard doux , gracieux ,
Est la plus brillante logique.
A mon cœur tout , en ce jour ,
Parle d'amour ;
Tout peint l'Amour.

Pourquoi tirer de la rose }
Nouvelle éclosé , } (bis.)
Le doux parfum ? }
Vénus , en est-il aucun
Qui sur tes lèvres ne repose ?
A mon cœur tout , en ce jour ,
Parle d'amour
Tout peint l'amour.

Air : Non ; je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.

Que ne suis-je à présent au milieu des Bergeres ?
Que ne suis-je entraîné par leurs danses légères ?
Que ne suis-je à Samos , à la cour de nos Rois ?
Que ne suis-je ? ... Ah ! cruel , font-ce là tes exploits ?

Air : Tout le village étoit perdu.

Pour dissiper mon émotion ,
Courons les campagnes ,
Passons les montagnes ;
Pour dissiper mon émotion ,
Desertons les lieux où j'ai pris ce poison.



SCÈNE V.

L'AMOUR *seul.*

Air : Hélas ! Maman , pardonnez , je vous prie.

J'AI sçû voler la Brebis de Céphise ;
 Elle la cherche au fond de ce vallon.
 Elle gémit , elle ignore ma surprise.
 Je voudrois bien retrouver Anacréon ;
 J'ai sçû voler la Brebis de Céphise ;
 Elle la cherche au fond de ce vallon.

*[Céphise derriere le Théâtre appelle
 Robine , Robine.]*

Air : Dam' Javotte.

Ah Céphise , *(bis.)*
 J'aimerois mieux de ton cœur
 Avoir surpris la franchise.
 Ah ! Céphise. *(bis.)*

Air : Dérouillons , dérouillons , ma Commere.

*Mais je l'entends , mettons en cachette
 Cette Brebis dans ce lieu. Fort bien.
 C'est un moyen. ..
 Je ne dis rien.*

*Elle est si simple , elle est si jeunette !
 Mais je l'entends ; la voici qui vient.*

SCENE VI.

CEPHISE, L'AMOUR.

CEPHISE.

Air : Là-bas , dans la plaine.

DE ma bergerie ,
Vient de se sauver
Ma Brebis chérie.

Pour la conserver ,
Dites-moi , je vous prie ,
Où je puis la trouver.

Air : Pierre Bagnolet.

Là-bas , plus d'un Berger s'accorde
A dire qu'un enfant suivoit ,
Et chassoit , sans miséricorde ,
Ma Brebis , & qu'il la battoit.

Il la battoit ,

Il la battoit ,

Il la battoit avec la corde

D'un arc qu'à la main il tenoit.

L'AMOUR.

Air : Nous sommes Précepteurs d'Amour.

Il falloit envoyer après

Le Berger qui pour vous soupire.

C E P H I S E.

Un Berger !

L' A M O U R.

Il doit être prêt.

C E P H I S E.

C'est mon chien que vous voulez dire.

L' A M O U R.

Air : Est-il de plus douces odeurs ?

Non , non ; je veux dire un Berger :

Quoi ! jeune , belle , & tendre ,

Vous ne sçavez point engager

Quelqu'un à vous défendre !

Si près de vous quelque Tircis

Eût été dans la plaine ,

Il eût ramené la Brebis

Dont vous êtes en peine.

C E P H I S E.

Air : Des Proverbes.

Vous vous trompez ; pour ramener bien vite

Tous mes moutons & braver les dangers ,

Mettre les loups & les voleurs en fuite ,
Mon chien tout seul vaut trois Bergers.

L' A M O U R.

Air : Noté à la fin.

Gentille Pastourelle ,
Un chien ne suffit pas.
Pour suivre aussi vos pas ,
Il faut un Berger fidele.
Près d'un Berger bienfait , & beau ,
Que de plaisirs [*bis.*] sur la fougere !
Un chien n'a soin que du Troupeau ;
Mais un Berger [*ter.*] a soin de la Bergere.

Gentille Pastourelle ,
Un chien ne suffit pas.
Pour suivre aussi vos pas ,
Il faut un Berger fidele.

C E P H I S E.

Air : Quoi ! vous partez.

J'écoute , hélas ! je ne sçais quoi de tendre.
Ah ! bel Enfant , que vos chants sont touchants
Mais je m'en vais : je voudrais vous entendre ;
Vous devriez nous venir voir aux champs.
J'écoute , hélas ! Je ne sçais quoi de tendre
Rend , bel Enfant , vos discours bien touchants.

L'AMOUR.

Air : Tu croyois , en aimant Colette.

La Petite s'en va rêveuse :
 Son cœur en secret je troublais.
 Parlez donc , la belle Chercheuse,
 Et la Brebis ?

CEPHISE.

Je l'oublois.

L'AMOUR.

Air : Nous autres bons Villageois.

Bergere , si je vous dis
 Où vous la trouverez sans doute ,
 Qu'aurai-je pour mon avis ?
 Car il faudra qu'il vous en coûte.

CEPHISE.

Je vous jure que je n'ai rien ,
 Et mon troupeau fait tout mon bien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez me refuser ,
 Pour le moins un petit baiser. (bis.)

CEPHISE.

Air : Le joli jeu d'amour n'a pas besoin du jour.

Un baiser ? que cela ?

Je le veux , le voilà.

C'est vous , méchant , qui me l'aviez prise ;
Mais avant , rendez.

L' A M O U R.

Tenez , regardez.

C E P H I S E.

Robine ! ah ! que je suis surprise !

L' A M O U R.

Un baiser.

C E P H I S E.

Le voilà ,

Si ce n'est que cela.

C'est vous , méchant , qui me l'aviez prise.

*(L'Amour embrasse Céphise ;
pendant ce temps elle dit.)*

Air : *A quoi s'occupe Magdelon ?*

Vous avez l'air bien libertin.

*(L'Amour avec sa fleche pique la main de
Céphise qu'il tient dans la sienne.)*

L' A M O U R.

Bergere....

C E P H I S E.

Ahi ! vous m'avez blessée.

L'AMOUR.

Moi !

CEPHISE.

Oui, vous ; & c'est à la main,
Avec ce trait assassin.

L'AMOUR.

Mineur.

Ah ! vous m'en voyez bien chagrin.
La douleur est-elle passée ?
Ah ! vous m'en voyez bien chagrin.

CEPHISE.

Je crois que ce ne sera rien.

L'AMOUR, *d'un ton ironique.*

Air : Tout le village étoit perdu.

Je suis cousin

D'un médecin :

Pour cette blessure ,

Cette égratignure ,

J'ai le baume le plus divin ;

Attendez , bergere , à l'instant je revien.



SCENE

S C E N E . V I I .

C E P H I S E *seule.**Air : Jardinier , ne vois-tu pas ?*

CET enfant , tout beau qu'il est ;
Paroît d'un caractère
Espiegle , étourdi , mauvais.
Je ne sçais si j'en voudrois
Pour frere , pour frere , pour frere.

A R I E T T E : Notée à la fin.

Ah ! ma piquure

Me fait douleur.

Se peut-il que , si peu profonde ;

Elle réponde

Jusqu'au cœur ?

Air : Du haut en bas.

Mais que c'est beau !

On ne voit ici que dorure ;

Mais que c'est beau !

C'est encor plus beau qu'au Château ;

C'est bien mieux que de la peinture ,

Car c'est comme une signature .

Ah ! que c'est beau !

II. Part.

J

Air : Stila qu'à pincé Berg-op-zoom.

Mais si le maître alloit venir.... (bis.)
 Je ne sçais pas comme il se nomme :
 Mais il doit être un bien bel homme.

Air : Pour voir un peu.

Dieux ! quelle machine voilà !
 C'est presque aussi rond qu'une boule.
 C'est sans doute un jeu que cela ;
 Car je m'apperçois quelle roule.
 Faisons mouvoir ce bijou-là ,
 Pour voir un peu comment ça f'ra.

Air : Sous un ormeau.

Tout doucement ,
 Faisons agir le mouvement ,
 Par ici , par là.
 Ah ! comme tout cela va !

Ah !

(Elle jette à terre ce qui est sur la table.)

Air : Voici les Dragons qui viennent.

De cette maison funeste
 Vîte sauvons-nous ;
 Sans demander notre reste ;
 De ce lieu que je déteste ,

Sauvons-nous ,
Sauvons-nous.

(Elle court à la porte , apperçoit
Anacréon , rentre & dit :)

Air : Ciel ! l'Univers va-t-il donc se dissoudre ?

Dieux ! je l'ai vû , j'ai vû , j'ai vû le maître.

Il va rentrer ; je tremble , je frémis.

Le voici qui va paroître.

Où me mettre en ce logis ?

Ciel ! où me mettre ?

Ah ! le voici.

SCÈNE VIII.

ANACRÉON , CEPHISE,

ANACRÉON.

Air : On gravera sur un chêne.

HÉLAS ! mon trouble

Redouble :

Tout augmente ma langueur :

Je soupire ,

Je desire.

Amour , quelle est ta rigueur !

Hélas ! &c.

I ij

Air : O vous , puissant Jupin.

Quel est l'audacieux
Qui dans mon absence est entré dans ces lieux ?

Ah ! que n'ai-je trouvé le fat ,

Ou le scélérat ,

Qui m'a fait ce dégât ?

C'est quelque vil pasteur ,

Quelque voleur....

Si jamais le tiens ,

Que je le plains !

Quoi ! tout est fracassé ,

Tout est cassé ;

Oui , si je le trouvois ,

Je le tuerois.

Mais que vois-je ? Un mouton

Dans ma maison !

C'est sans doute à celui

Qui s'est enfui.

Vengeons-nous en ce jour ,

Il faut que je l'immole à l'Amour.

C E P H I S E .

Air : Ah ! tu n'auras pas mon minet.

Ah ! ne tuez pas ma brebis ;

C'est moi-même ;

C'est moi-même.

Ah ! ne tuez pas ma brebis.

C'est moi , Seigneur ; je frémis.

D U O.

Air : Quel caprice ! quelle injustice !

C E P H I S E.

Seigneur , grace ;

Faites-moi grace.

De ma disgrâce

Suis-je cause , hélas !

Seigneur , grace ;

Faites-moi grace.

De ma disgrâce

Ne vous vengez pas.

Seigneur , je n'ai fait qu'y
toucher :

Je lai vû d'abord trébucher.

C'est malgré moi ,

Je le tournois avec un doigt.

Il s'est brisé par terre

Net comme un verre.

Je suis sincere.

Quel est mon effroi !

A N A C R É O N.

Que d'appas !

Que d'appas !

Sa grace ,

Son âge tendre & son em-
embarras....

Que d'appas !

Oui , cette disgrâce

Ne déplaît pas.

Peut-on, sans se laisser tou-
cher ,

A la regarder s'attacher ?

Je sens , ô ciel ! je m'ap-
perçoisQue son regard , tout ce
que je vois

Porte en moi

Une ardeur...ah ! croyez-
moi ,

Nayez point d'effroi.

CEPHISE.

Mais que vois-je ? quoi ! moins

féroce ,

Votre colere

Semble s'oublier.

Je ne suis que simple ber-
gere.

Que puis-je faire

Pour vous payer ?

ANACRÉON.

Levez-vous ,

Levez-vous ,

Bergere.

Quoi ! mon courroux peut-
il effrayer ?

Levez-vous ,

Vous pouvez tout faire

Pour me payer.

ANACRÉON.

*Air : Babet , que t'es gentille !**Dissipez votre effroi.**Bien loin d'être sauvage.**Mon cœur ... non , dites-moi**Vos parents & votre âge.*

CEPHISE.

*J'aurai dix-sept ans ,**Vienne le printemps ;**D'Atis je suis la fille.**J'habite le prochain hameau.**Aujourd'hui j'ai sur ce côteau ;**Par hazard , mené mon troupeau.*

ANACRÉON.

*O ciel ! qu'elle est gentille !**Qu'elle est , qu'elle est gentille !*

C E P H I S E.

Air : *Ont enlevé ma mie.*

Pour un agneau ,
 Pour deux agneaux ,
 Pour trois agneaux ensemble ,
 Pourrai-je racheter
 Ce qu'il pourra vous en coûter ;
 Répondez donc : je tremble.

A N A C R É O N.

Air : *Votre cœur, aimable Aurore.*

Pourquoi craindre ma colere ?
 Puis-je le dissimuler ?
 Quand je crains de vous déplaire ;
 Quand je crains de vous parler ,
 Ce n'est pas à vous , Bergere ,
 C'est à moi seul à trembler.

C E P H I S E.

Air : *Quand m'en direz-vous de même ?*

Parlez , vous êtes le maître ;
 Et je dois vous écouter.
 Je désirerois connoître
 Ce qui peut vous contenter.

A N A C R É O N.

Hélas ! je doute

Que je puisse m'en flatter.

C E P H I S E.

Parlez , j'écoute.

A N A C R É O N.

Air : Le Démon malicieux & fin.

Aussitôt que j'ai vû vos beaux yeux ,
 J'ai senti la volupté des Dieux ;
 J'ai senti dans le fond de mon ame
 Naitre un penchant si flatteur & si doux !
 Je vous aime : à mes feux , à ma flamme ,
 Belle bergere , hélas ! répondez-vous ?

C E P H I S E.

Air : Surtout ne me trompez pas.

Ce que vous me dites là
 Doit sans doute me confondre ;
 Vous m'aimez , & sur cela
 Je ne sçais que vous répondre.
 Je sens bien que je vous croirois ,
 Qu'avec plaisir je m'y fierois ;
 Mais je ne suis pas fine :
 J'ignore quand on badine.

A N A C R É O N.

Air : Il ne vient point , quel soin l'arrête ?

Qui pourroit vous tromper , Bergere ,

Seroit sans doute haï des Dieux.
Qu'à l'instant j'expire à vos yeux,
Si ma flamme n'est pas sincère.
J'attends à vos pieds, de mes feux
Le châtement, ou le salaire.
Mais aux larmes que vous versez,
Je vois que vous me haïssez.

C E P H I S E.

Air : Là-bas dans la plaine :

N'ayez point d'allarmes,
Hélas ! je vous croi ;
Je verse des larmes,
J'ignore pourquoi.
Votre vue excite
Un sentiment doux,
Dont mon cœur s'agite.
Seigneur, m'aimez vous ?

Air : Au bord d'un clair ruisseau :

Quitterez-vous ces lieux
Pour me suivre au village,
Et pour le pâturage
Ces meubles précieux ?

A N A C R É O N.

Je vous les donne tous,

Soyez ici la Reine.

CEPHISE.

Ce seroit une peine,
Si je l'étois sans vous.

ANACRÉON.

Air : Ce soir au bois tu sçauras ce mystere.

*Sans moi, Bergere ! ah ! vous êtes sensible !
Ah ! vous m'aimez ! ciel ! quel est mon bonheur !
Quoi ! vous doutiez du penchant invincible
Que vos attraits font naître dans un cœur !*

CEPHISE.

Air : Sur le Port avec Manon un jour.

Qu'une bergere en vous voyant
Sente pour vous quelque penchant,
Aisément cela se peut croire ;
Mais que fait comme on peint nos Dieux,
Vous ressentiez pour moi des feux,
Ah ! Seigneur,
Excusez mon erreur,
Je pouvois douter de ma victoire.

ANACRÉON.

Air : Églé tient tous ses biens.

L'Amour reçoit ses traits des mains de la Nature :
Sa puissance, c'est la beauté.

Loin de ce vain éclat qu'affecte la parure,
 Il met son sceptre aux pieds de la simplicité.
 Oui, mon cœur ennemi du fard de l'imposture,
 De vous, Bergere, est plus charmé....
 Dans vos yeux la candeur assure
 La constance des feux dont je suis enflammé.

C E P H I S E.

Air : L'Amant frivole & volage.

*Que la nature en partage
 Ne donna-t-elle à mes chants
 Le plus séduisant langage ;
 Des sons tendres, & touchants ?
 Je vous charmerois de même ;
 Mais hélas ! pour tout discours ;
 Je dirai que je vous aime ;
 Mais je le dirai toujours.*

S C E N E I X.

ANACRÉON, L'AMOUR,
 CEPHISE.

L'AMOUR.

Air : Eh ! zing, zing, Madam' la Mariée.

SOYEZ contents,
 Prenez, mes enfans,

Du bon temps.
 Les plus beaux instans
 De vos ans
 Sont comme la rose au printemps.
 Ceci, mon cher Anacréon,
 N'est qu'un petit coup d'aiguillon.
 Soyez contents,
 Prenez, mes enfans,
 Du bon temps.
 Les plus beaux instans
 De vos ans
 Sont comme la rose au printemps.

ANACRÉON.

Air : Vous qui du Vulgaire stupide.
 Amour, l'excès de mon offense
 Sembloit exclure ta bonté ;
 Tu n'as fait voir que ta puissance ,
 Au lieu de ta sévérité.
 Si tu te venges par des peines ,
 Comment sçais-tu récompenser.
 Pour porter de semblables chaînes ,
 Tous les mortels vont t'offenser.

L'AMOUR.

Air : Je reviendrai demain au soir.
 J'ai voulu te faire sentir

Que je peux te punir.

(bis.)

O Bergere , désirez-vous

Quelques plaisirs plus doux ?

C E P H I S E.

Air : L'autre jour étant assis :

Amour , ne fais rien pour moi ;

Fais tout pour celui que j'aime :

Je suivrai toujours ta loi ,

J'en fais mon bonheur suprême :

Oui , mon sensible cœur

Sera toujours fidele ;

Mais donne à mon vainqueur

Une flamme éternelle.

L' A M O U R.

Air : Par ma foi , l'eau m'en vient à la bouche :

Mais j'entends un grand bruit de fanfare ,

Tes amis accourent dans ces lieux.

Ils ont sçû le sort que te prépare

Un instant aussi délicieux.

Ils vont chanter le bonheur rare

D'un mortel que chérissent les Dieux ;

Mais j'entends un grand bruit de fanfare

Tes amis accourent dans ces lieux.

SCENE X. & dernière.

ANACRÉON, CEPHISE, PHILENOS,
les Amis d'Anacréon.

PHILENOS.

Air : Ton humeur est , Catherine.

ANACRÉON, que de grâces !
L'Amour n'a pû mieux choisir.
Nous accourons sur ses traces
Ici pour nous réjouir.

UNE AMIE.

Tes amis viennent se rendre
En ce lieu pour partager
Le bonheur d'une ame tendre ,
Que l'amour vient d'engager.

*Les Comédiens ont fait finir la Piece ici par un Duo
entre Anacréon & la Bergere, & ont supprimé ce qui suit.*

ANACRÉON.

Air : De tous les bergers du village.

Quand je jurois d'être insensible ,
Amis , je croyois impossible

Qu'il fût au monde tant d'attraits.
 Quel cœur en le voyant ne seroit pas flexible ?
 Amour, pardonne-moi. Dieux ! comme je mentois ?
 Quand je jurois
 D'être insensible.

VAUDEVILLE.

PHILENOS.

Air : Noté au Couple: suivant:

LE jeu, le vin & la tendresse
 Ont toujours fait de faux ferments.
 Des dez, un verre, une maitresse
 Triomphent de nos sentimens.
 De soi l'on répond, même on jure :
 Mais faut-il tenir la gageure,
 Contre un charme trop séduisant ?
 On y revient en rougissant ;
 On ne peut changer la Nature.

UN AMI.



Lise ré-pete, après sa-mè-re, Que tout



homme est un impos-teur, Que l'amour est u-



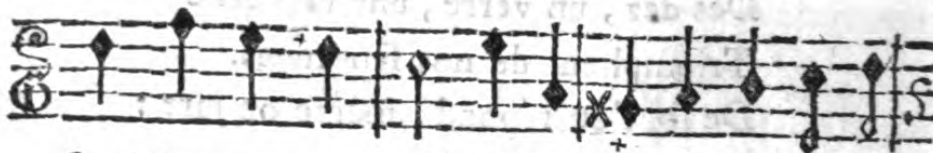
ne chi-me-re , Dont il faut défendre son



cœur. Elle en ré-pond, même elle en jure :



Mais Tir-cis est-il un par jure ? Il donne



son cœur pour garand. Il sou-pire ; Li-se se rend.



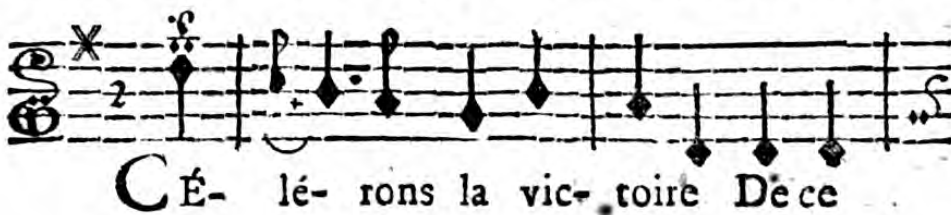
On ne peut changer la na-tu-te.

UNE AMIE.

Tircis , aux genoux de Lifette ,
 Ne met de terme à ses amours ,
 A sa flamme vive & discrète ,
 Que l'instant qui finit nos jours.
 Il en répond ; même il en jure :

On le croit, sa victoire est sûre ;
 Mais elle avance cet instant
 Où Tircis devient inconstant.
 On ne peut changer la Nature.

ANACRÉON regarde l'Amie en colere, & dit :





ter à ce vainqueur, C'est fuir son bon-



heur. Le sage que proté-ge Pal-



las, De ré-sister bientôt las, Laisse



tomber son E- gi-de; Le Héros intré-



pi-de, A l'exemple d'Al- ci-de, Sou-



mis & plus Amant que Guerrier, préfère a-



lors le Myrthe au lau-rier. Mor-tels cé-



dez, ren- dez les armes. Pour- quoi re-



douter Ses al- lar- mes. Ses craintes ,



ses transports, les larmes, Dans l'ame



portent mille charmes. Ju- gez par



les dé- sirs Quels en sont les plai- sirs. Cé. &c.

[Les Amis d'Anacréon dansent & forment un pas de Ballet , & couronnent Anacréon & la Bergere.]

FIN D'ANACRÉON.

AIR : Pour la page 189.



Gentil-le Pas-tou-rel-le, Un Chien ne



suf-fit pas, Pour suivre auf-fi vos



pas. Il faut un Ber-ger fi-de-le.



Près d'un Ber-ger bien fait & beau.



Que de plai-firs, que de plai-firs sur



la fou-ge-re. Un Chien n'a soin que



du troupeau : mais le Ber-ger , mais le Ber-



ger , mais le Ber-ger a foin de la Ber-



ge- re. Gen-til- le Pas- tou-



rel- le , Un Chien ne suf- fit



pas , Pour sui- vre auf- si vos pas?

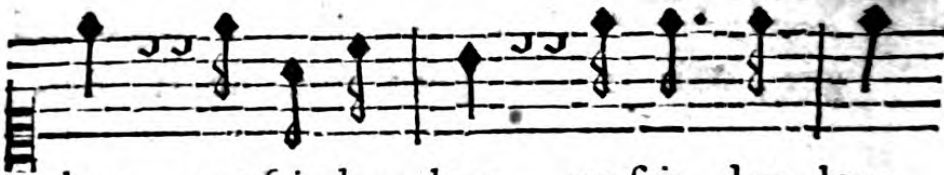


Il faut un Ber-ger fi- de- le.

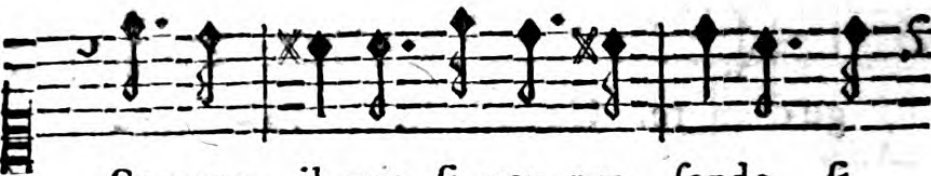
AIR : Pour la page 193.



AH! ma pi- quere Me fait dou-



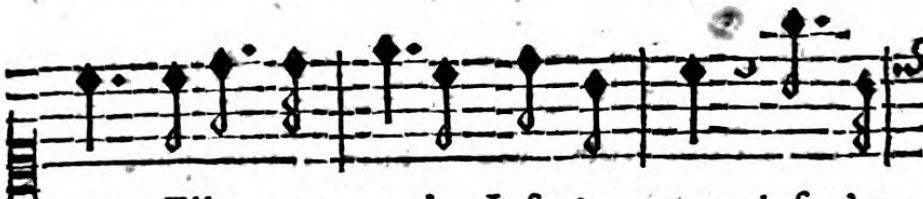
leur, me fait dou- leur, me fait dou- leur.



Se peut- il que si peu pro- fonde, si



peu pro- fonde, Elle re- ponde Jusqu'au



cœur, Elle re- ponde Jusqu'au cœur, jusqu'au



cœur, jusqu'au cœur? Ah! ma pi- quere,



Ah ! me fait dou- leur , Ah ! me fait dou-



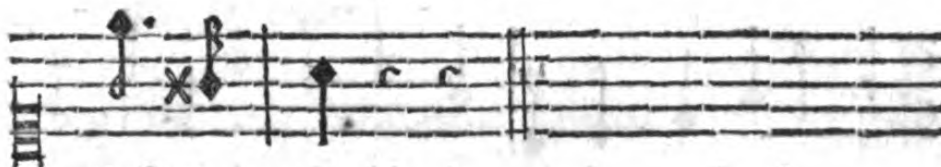
leur. Se peut-il que si peu pro-fonde, El-



le ré- ponde Jusqu'au cœur, Elle ré-



ponde Jusqu'au cœur, jusqu'au cœur,

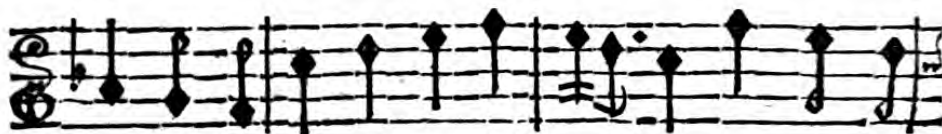


jusqu'au cœur ?

AIR : Pour la page 98.



A-Dieu cette franchise auf- tere,



Cet air u- ni , ce ca- rac- te- re, Transmis par



nos aïeux Gau- lois : A pré- sent gra-



ces à la mode , Dans nos cer- cles les



plus Bour-geois, On ne ren- contre que Pa-



gode : Tout est chi- nois, Airs & mi- nois ; Tout



est chi- nois.

F I N.

T A B L E



T A B L E

D E S M A T I E R E S

CONTENUES DANS CETTE SECONDE PARTIE.

T RADUCTION libre de l'Ode d'Horace, Beatus ille, &c.	Page 3
<i>Traduction libre de l'Ode d'Horace, Otium</i> Divos,	8
<i>Traduction libre d'une Elegie de Tibulle,</i>	10
<i>Traduction d'un Conte de Rousseau, Fortè</i> tenebroso,	12
<i>Traduction libre du Discours d'Armide à</i> Renaud,	14
CONTES. <i>Le Testament cynique,</i>	17
<i>L'Auteur, Auteur jusqu'à la fin,</i>	20
<i>La paix du ménage,</i>	22
<i>Le bon Casuiste,</i>	23
<i>Qui perd gagne,</i>	24
<i>Les quatre au cent,</i>	27
<i>L'Écritoire,</i>	28
<i>La Femme incorrigible,</i>	31
II. Part.	K

<i>La gageure ,</i>	31
<i>Sonnet ,</i>	36
<i>Rondeau ,</i>	37
<i>L'Amour Fiacre ,</i>	38
<i>Rondeau , contre une mauvaise Ballade faite sur une naissance par P.</i>	39
<i>Madrigal , sur le Comte de Saxe , après la Campagne de 1746 ,</i>	40
<i>Autre ,</i>	41
<i>Autre ,</i>	Ibid.
<i>Bouquet , à Madame L. C.</i>	42
<i>Bouquet , à Madame C. P. L. en lui pré- sautant des fruits ,</i>	43
<i>EPIGRAMMES. A Iris ,</i>	45
<i>Le Plagiaire confondu ,</i>	Ibid.
<i>La louange appréciée ,</i>	46
<i>La réprimande bien entendue ,</i>	Ibid.
<i>Le Medecin ,</i>	47
<i>Le Raccommodement nécessaire ,</i>	Ibid.
<i>Le Jugement sûr ,</i>	48
<i>Quitte à quitte ,</i>	49
<i>Eole , Cantate ,</i>	50
<i>La Tentation de saint Antoine , Bouquet à Madame ***</i>	53
<i>Ariane , Cantatille ,</i>	59
<i>Acis & Galatée , Cantatille ,</i>	63

C H A N S O N S.

<i>Babet m'a sçu charmer ,</i>	70
<i>On dit que je suis gentille ,</i>	72
<i>Est-ce au faite des grandeurs ,</i>	75
<i>Buvons tous à la santé ,</i>	76
<i>Sur le bord d'un ruisseau ,</i>	77
<i>J'ai bientôt quatorze ans ,</i>	79
<i>Un jour dans un bois solitaire ,</i>	81
<i>Que la Fauvette de Dorine ,</i>	81
<i>Je reconnois le triste bocage ,</i>	86
<i>Jadis il fut une bergere ,</i>	88
<i>Qui veut sçavoir dans mes amours ,</i>	92
<i>Une Bague ,</i>	93
<i>Amis , chantez tour à tour ,</i>	95
<i>Chers amis , vive la table ,</i>	97
<i>Adieu cette franchise austere ,</i>	98
<i>La fortune & ses largesses ,</i>	101
<i>Oui , je t'aime ,</i>	103
<i>Voyez la jeune Abeille ,</i>	105
<i>Pour qui me prenez vous ,</i>	107
<i>Je hais tout ornement ,</i>	110
<i>L'Impromptu de Thalie , ou la Lunette de</i> <i>Vérité , Comédie ,</i>	111
<i>Anacréon , Pastorale héroïque ,</i>	161

Fin de la Table de la seconde Partie.

ERRATA.

- Page 14 *Vers 22 lisez De forcer.*
Page 32 *Vers 6 lisez contentement.*
Page 48 *Vers 10 lisez Dire pourrez.*
Page 66 *lisez Romance au lieu de Rondeau.*
Page 77 *Vers 8 lisez de deux nœuds.*
Page 101 *Vers 9 lisez nous sommes.*
Page 209 *ligne 6 lisez Célébrons.*

544316

R. 696

10/2

